BnF Gallica

# Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Académie des sciences, belles-lettres et arts (Rouen). Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. 1960.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**reutilisationcommerciale@bnf.fr**.

# PRÉCIS ANALYTIQUE DES TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN

1957 - 1959

IMPRIMERIES RÉUNIES L. DURAND ET FILS
FÉCAMP
1960

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

# PRÉCIS ANALYTIQUE

DES TRAVAUX DE

# L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN

pendant les années

1957, 1958 et 1959

## ARTICLE 59 DES STATUTS

L'Académie déclare laisser à leurs auteurs toute la responsabilité des opinions et des propositions consignées dans les ouvrages lus à ses séances ou imprimés par son ordre.

Cette disposition sera insérée, chaque année, dans le *Précis* de ses travaux.

# PRÉCIS ANALYTIQUE

DES TRAVAUX DE

# L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN

## PENDANT LES ANNÉES 1957 à 1959

FÉCAMP

IMPRIMERIES RÉUNIES L. DURAND ET FILS

PARIS. — A. PICARD, RUE BONAPARTE, 82

1960

# TABLEAU

de

# L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN

## (au 31 Décembre 1959)

---

### MEMBRES D'HONNEUR

M. le Préfet de la Seine-Maritime.
M. le Premier Président de la Cour d'Appel de Rouen.
Mgr l'Archevêque de Rouen.
M. le Maire de Rouen.
M. le Colonel Commandant la Subdivision de Rouen.

### MEMBRES TITULAIRES RÉSIDANTS

M. Abel Caille, ✻, I ⁂, directeur honoraire de l'Institut chimique (28 mars 1924).
M. Fernand Guey, ✻, I ⁂, directeur honoraire des Musées de Peinture et de Céramique (23 avril 1926).
M. Robert Régnier, O ✻, I ⁂, C ◎, docteur ès sciences, directeur du Muséum d'Histoire naturelle de Rouen et de la Station de Zoologie agricole du Nord-Ouest (3 décembre 1926).
M. René Herval, ✻, président de la Société des Ecrivains Normands (20 décembre 1928).
M. Marcel Lanquetuit, ✻, I ⁂, compositeur de musique, titulaire du grand orgue de la Cathédrale (9 mars 1934).
M. le Chanoine Léon Letellier, ✻, A ⁂, docteur ès lettres, directeur de l'Institution Join-Lambert (22 novembre 1935).
M. Pierre-René Wolf, ✻, directeur de *Paris-Normandie*, romancier (2 décembre 1938).
M. le Chanoine Edouard Coutan, agrégé de l'Université, supérieur honoraire de l'Ecole de Théologie (10 mars 1939).
M. René-Gustave Nobécourt, O ✻, 🎗, directeur de journal, historien, (12 mai 1939).
M. Raymond Neveu, ✻, I ⁂, ✠, docteur en médecine, auditeur au Conseil supérieur d'Hygiène (24 avril 1942).
M. Robert Troude, ✻, 🎗, I ⁂, agrégé de l'Université, professeur honoraire au Lycée Corneille (28 novembre 1942).
M. Paul Hélot, docteur en médecine (8 décembre 1945).
M^lle Jeanne Dupic, archiviste paléographe, directrice des Bibliothèques de la Ville de Rouen (23 mars 1946).

M. René ROUAULT DE LA VIGNE, I ⁂, vice-président de la Société de l'Histoire de Normandie (7 juin 1947).
M. Georges FAYARD, professeur de musique, professeur au Conservatoire de Rouen (1er juillet 1947).
M. Victor BOUTROLLE, ✻, notaire (25 octobre 1947).
M. André HAUMESSER, ✻, I ⁂, compositeur de musique (10 juin 1948).
M. Pierre-Maurice LEFEBVRE, ✻, A ⁂, architecte (19 juin 1948).
M. Georges OLIVIER, ✻, ornithologiste (7 juillet 1948).
M. Louis LEMARIGNIER, industriel, vice-président de l'Observatoire de Rouen (20 novembre 1948).
M. Raymond QUIBEL, I ⁂, artiste peintre (11 février 1950).
M. Albert ROEIN, O ✻, docteur en médecine, chef du Laboratoire central des Hôpitaux (24 juin 1950).
M. François BLANCHET, I ⁂, archiviste en chef de la Seine-Maritime (9 décembre 1950).
M. Jacques LIGER, A ⁂, docteur ès sciences (13 janvier 1951).
M. Jean FLEURY, docteur en médecine (19 mai 1951).
M. Pierre PETITCOLAS, ✻, ⁂, ✠, ✠, docteur ès sciences (10 janvier 1953).
M. Robert BLONDEL, O ✻, industriel, président de la Société industrielle (14 février 1953).
M. Charles GOUINGUENET, O ✻, président honoraire du Conseil interdépartemental de la Préfecture (7 mars 1953).
M. Pierre DARDEL, A ⁂, docteur en droit, président de la Société de l'Histoire de Normandie (16 mai 1953).
M. Maurice HEUZEY, ancien président du Tribunal de Commerce (13 juin 1953).
M. Robert EUDE, A ⁂, ✠, historien local (7 novembre 1953).
M. Georges VANIER, historien local (22 mai 1954).
M. Louis HÉDIN, ingénieur agronome (21 mai 1955).
Mlle Elisabeth CHIROL, ⁂, diplômée de l'Eco'e du Louvre, assistante au Musée des Beaux-Arts de Rouen (10 décembre 1955).
M. André ROBINNE, O ✻, architecte, président du Conseil régional de l'Ordre des Architectes (29 mai 1958).
M. Pierre SEMENT, assureur conseil, président honoraire de l'Ecole Sociale (17 octobre 1959).

## MEMBRES NON RÉSIDANTS

M. Jean LAFOND, ✻, archéologue (3 avril 1925).
M. René FAUCHOIS, O ✻, ⁂, auteur dramatique (5 décembre 1930).
M. Jean DELACOUR, O ✻, O ❁, ornithologiste (30 novembre 1934).
M. Maurice PELLET, ✻, ingénieur agronome (4 février 1938).
M. Eugène LE GRAVEREND, ✻, ⁂, ⁂, I ⁂, O ❁, ancien directeur des Jardins et Promenades de la Ville de Rouen (4 mars 1938).
Mlle Marie-Josèphe LE CACHEUX, archiviste en chef du Calvados (22 novembre 1947).
M. l'abbé Paul GRENET, docteur ès lettres, professeur à l'Institut Catholique de Paris (28 novembre 1953).
M. Henri VAN EFFENTERRE, ✻, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Sorbonne (26 février 1955).

## MEMBRES DÉCÉDÉS en 1957, 1958, 1959

M. Henri ELOY, archéologue (3 juillet 1942), décédé le 21 janvier 1957.
M. René ETIENNE, président honoraire du Tribunal de Commerce (20 décembre 1947), décédé le 9 mai 1957.
M. le chanoine Edouard DELEPOUVE, supérieur honoraire de la Maîtrise Saint-Evode (4 décembre 1943), décédé le 18 mai 1959.
M^me^ Germaine LEFRANÇOIS-PILLION, archéologue (4 avril 1919), décédée le 14 août 1959.
M. Robert FLAVIGNY, architecte, diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes, directeur du Musée départemental des Antiquités (13 novembre 1943), décédé le 1^er^ décembre 1959.

## MEMBRE ASSOCIÉ ÉLU

M. André COUDER, membre de l'Académie des Sciences, Paris (23 février 1957).

## MEMBRES CORRESPONDANTS ÉLUS

M. Clément DUVAL, Maître de Recherches au Centre National de la Recherche Scientifique, à Paris (23 février 1957).
M. le Docteur Pierre NICOLLE, chef de Service à l'Institut Pasteur de Paris (13 décembre 1958).
M. Louis-Eugène LE GRAND, ingénieur-agronome, directeur général adjoint de la Bénédictine de Fécamp (13 décembre 1958).
M. le Comte Raymond de TOULOUSE-LAUTREC, colonel de Cavalerie (13 décembre 1958).
M. Daniel LAVAL, directeur des Ports maritimes, à Paris (25 oct. 1958).
M. Jean ARGUILLÈRE, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, directeur des Papeteries de La Chapelle, à Saint-Etienne-du-Rouvray (25 octobre 1958).
M. Jacques NICOLLE, directeur-adjoint de l'Ecole des Hautes Etudes, au Collège de France (13 juin 1959).

# BUREAU

— ANNÉE 1957 —

*Président :* M. R.-G. NOBÉCOURT,
*Vice-Président :* M. Victor BOUTROLLE.
*Secrétaire pour la classe des Sciences :* M. Robert RÉGNIER.
*Secrétaire pour la classe des Lettres :* M. le Chanoine LETELLIER.
*Trésorier :* M. René HERVAL.
*Archiviste :* M. ROUAULT DE LA VIGNE.

— ANNÉE 1958 —

*Président :* M. Victor BOUTROLLE.
*Vice-Président :* M. André HAUMESSER.
*Secrétaire pour la classe des Sciences :* M. Robert RÉGNIER.
*Secrétaire pour la classe des Lettres :* M. le Chanoine LETELLIER.
*Trésorier :* M. René HERVAL.
*Archiviste :* M. ROUAULT DE LA VIGNE.

— ANNÉE 1959 —

*Président :* M. André HAUMESSER.
*Vice-Président :* M. Pierre-Maurice LEFEBVRE.
*Secrétaire pour la classe des Sciences :* M. Robert RÉGNIER.
*Secrétaire pour la classe des Lettres :* M. le Chanoine LETELLIER.
*Trésorier :* M. René HERVAL.
*Archiviste :* M. ROUAULT DE LA VIGNE.

# CHRONIQUE
DES
# SÉANCES DE L'ACADÉMIE

## ANNÉE 1957

19 JANVIER. — M. Rouault de la Vigne rappelle les manifestations de l'année précédente. — Le nouveau président, M. R.-G. Nobécourt, dans son allocution, « *Le rôle d'une Académie de province* », souhaite que notre Compagnie devienne de plus en plus vivante et influente. — Rapport financier de l'année 1956 par M. René Herval.

26 JANVIER. — M. le Président annonce la mort de M. Eloy, membre résidant. — Communication de M. le Chanoine Coutan, agrégé de l'Université : *Souvenirs de l'Ecole Normale Supérieure*. Notre collègue évoque ses anciens maîtres, ses camarades, la vie de l'Ecole.

9 FÉVRIER. — M. le Chanoine Coutan, dans la deuxième partie de ses « *Souvenirs* », parle des contacts fréquents de l'Ecole avec l'extérieur : sa curiosité intellectuelle le conduit dans les milieux littéraires et catholiques.

23 FÉVRIER. — M. le Président félicite M. le Docteur Neveu, nommé Commandeur de la Santé Publique. — M. André Couder, membre de l'Académie des Sciences, est élu membre associé et M. Clément Duval, membre correspondant. — M. Liger présente sa première leçon d'initiation à l'énergie nucléaire : *l'énergie en général*.

2 MARS. — Séance Publique. — Commémoration du troisième centenaire de la naissance et du deuxième centenaire de la mort de Fontenelle. Discours de M. R.-G. Nobécourt, prési-

dent, de M. André Maurois, représentant l'Académie Française, et de M. André Couder, représentant l'Académie des Sciences.

9 MARS. — Communication de M. Robert Troude : *Fontenelle ennemi de Racine*. — Suite de l'étude de M. Liger sur l'énergie nucléaire.

23 MARS. — M. le Président nomme les membres des « Commissions ». — *Le peintre et graveur Jean Houel* (1735-1813) : communication de M. René Herval. — *La lumière : les quanta de l'énergie*, par M. Liger.

25 AVRIL. — Première des Conférences Publiques de l'Académie. — M. Van Effenterre, ancien membre de l'Ecole d'Athènes, sous ce titre : *Normands en Crète*, donne le récit d'un voyage d'Etudes Archéologiques en Crète organisé par lui pour un groupe d'étudiants de Caen et de Rouen.

27 AVRIL. — Communication de M. Lemarignier : *L'année géophysique internationale* 1957.

11 MAI. — M. le Président annonce la mort de M. René Etienne. — Communication du Chanoine Letellier : *J.-K. Huysmans en Normandie, d'après des lettres inédites*. — *La matière : sa structure corpusculaire*, par M. Liger.

25 MAI. — Séance publique. — Conférence de M. l'Abbé Grenet, professeur à l'Institut Catholique de Paris : *Grandeur et faiblesse de la Cosmogonie du Père Theillard de Chardin*.

22 JUIN. — M. Jean Arguillère est élu membre résidant. — Enquête du Docteur Paul Hélot sur la *situation actuelle des Académies de Province*. — Communication de M. Régnier : *La Société Royale d'Agriculture de Haute-Normandie*. — M. Liger étudie : *Les spectres : l'atome de Bahr*.

12 OCTOBRE. — Protestation de M. Boutrolle contre plusieurs projets de construction d'immeubles à Rouen. — M. Régnier annonce l'émission du timbre « Cathédrale de Rouen ». — Communication de M. René Herval : *Dix journées tragiques : Juillet-Août* 1914.

26 Octobre. — Communication de M. Robert Troude : *L'Anti-Malebranche de Madame Levaillant*. — Leçon de M. Liger.

9 Novembre. — M. R.-G. Nobécourt lit quelques pages de son ouvrage nouveau : *Ans de grâces* 1939-44. — Leçon de M. Liger.

23 Novembre. — L'Académie approuve les décisions des « Commissions » pour l'attribution des Prix. Le « Prix Fontenelle » est attribué à M. Jean-François Counillon, professeur de Lettres au Collège technique de Nevers.

30 Novembre. — Communication de M. le Docteur Neveu : *Quelques souvenirs de disparus*, savants, gens de Lettres, hommes politiques. — Leçon de M. Liger.

7 Décembre. — Séance publique. — Conférence de M. Clément Duval, Maître de Recherches : *La microanalyse au service du juge d'Instruction*.

21 Décembre. — Elections pour le Bureau de 1958. — Séance publique pour la distribution des Prix.

---

## ANNÉE 1958

---

11 Janvier. — M. R.-G. Nobécourt rappelle le succès des manifestations de l'année précédente et cède la place « avec un plaisir optimiste » au nouveau Président. M. Boutrolle redit le rôle d'une Académie soucieuse de maintenir « la Culture » et annonce quelques-uns de ses projets pour l'année 1958.

25 Janvier. — M. René Herval présente le rapport financier ; M. le Président le remercie. — Communication de M. Robert Eude : *L'histoire de l'Académie de Rouen*.

8 Février. — M. Robert Eude souhaite plus de variété dans le choix des rapporteurs des Prix. — M. René Herval présente

deux communications : *Une pièce oubliée de Molière : la farce des Précieuses ridicules*, et *Combats d'autrefois sur les côtes de Sicile : Duquesne contre Ruyter* (1675-1676).

22 FÉVRIER — *Quelques impressions sur les Etats-Unis*, par M. Robert Blondel.

8 MARS. — Désignation des membres des « Commissions ». — Il est décidé que les ouvrages soumis à l'Académie pour les Prix ne seront pas renvoyés aux auteurs, qui pourront les reprendre au Secrétariat. — Communication de M. André Haumesser : *Debussy*.

22 MARS. — La Compagnie, après les rapports de MM. le Chanoine Coutan et Robert Flavigny, adresse ses félicitations à MM. Pierre Sement et André Robinne. — *Les fêtes et les cérémonies populaires à Lyons-la-Forêt à la fin du XVIII^e siècle*, par M. le Docteur Dollfus.

23 AVRIL. — Séance publique. — *Mort ou renaissance des Académies provinciales*, par M. le Docteur Paul Hélot.

26 AVRIL. — M. le Président donne lecture d'une lettre de M^e Sauvage, notaire : bois provenant de la succession de Madame Gadon. — Rapport de M. le Président sur les travaux de M. Daniel Laval, directeur du port de Rouen : des félicitations sont adressées à M. Laval. — Communication de M. le Docteur Neveu : *Un rouennais en Thessalie Turque, il y a* 100 *ans, Léon Heuzey*.

10 MAI. — M. André Robinne est élu membre résidant. — *Saint-Simon, le père du Saint-Simonisme, petit-neveu de l'écrivain*, par M. Robert Troude.

29 MAI. — Séance publique. Réception de M.[1] André Robinne : *De Rouen désolée à Rouen rajeunie*. Réponse de M. Robert Flavigny.

31 MAI. — Rapport de Mlle Elisabeth Chirol sur les travaux de M. Daniel Lavallée : l'Académie adresse ses félicitations à M. Lavallée. — Communication de M. Robert Eude : *Les Apparitions de Lourdes annoncées et commentées par la presse locale en* 1858.

14 JUIN. — Communication de M. Pierre Dardel : *Les négociants rouennais et le commerce interlope avec l'Amérique Espagnole au début du XVIII^e siècle : le commerce des piastres.*

28 JUIN. — Modifications apportées à la cotisation annuelle des membres et à l'attribution des prix. — Communication de M. Vanier : *Relations de Jean Barthélemy Le Couteulx et de Bonaparte.*

11 OCTOBRE. — Communication de M. Boutrolle : *Les fêtes du XIII^e Centenaire de l'Abbaye de Fécamp*, et, sur un ton plaisant, à propos du programme prévu des Conférences Publiques de l'Académie : *Heurs et malheurs d'un Président de l'Académie.* — Pouvoirs accordés à M. Pellet pour la location de terres appartenant à la Compagnie. — Communication de M. René Herval : *La victoire de Saint-Cast, 11 septembre 1758.*

25 OCTOBRE. — MM. Laval et Arguillère sont élus « correspondants ». — Communication de M. Olivier : *Voyage d'études en Afrique.*

8 NOVEMBRE. — Communication de M. le Docteur Hélot : *Pages de « Journal » écrit pendant l'occupation allemande.*

22 NOVEMBRE. — Suite du « *Journal* » de M. le Docteur Hélot. — Attribution de Prix. — Modifications au règlement des Prix.

29 NOVEMBRE. — Communication de M. Robert Régnier : *La collection d'oiseaux Costret de Corainville au Museum.*

13 DÉCEMBRE. — MM. Pierre Nicolle, le Comte de Toulouse Lautrec et Louis Le Grand sont élus « correspondants ». — Communication de M. Rouault de la Vigne : *Les voyages de Champlain et la fondation de Québec en 1608.*

16 DÉCEMBRE. — Séance publique. Dans le cycle des Conférences publiques de l'Académie : conférence de M. Robert Hirsch, préfet de la Seine-Maritime : *Un grand département français, la Seine-Maritime : son évolution et ses perspectives d'avenir.*

20 DÉCEMBRE. — Séance privée : élections. — Séance publique : distribution des Prix.

# ANNÉE 1959

17 JANVIER. — M. Boutrolle présente le nouveau Président. — M. André Haumesser rend hommage à la mémoire de M. René Etienne et rappelle les manifestations de l'année précédente. — Communication de M. Robert Régnier : *Les Anciens et l'histoire de la vie*. — M. René Herval lit quelques-uns de ses poèmes.

31 JANVIER. — Rapport financier de l'année 1958 par M. René Herval. — *Fantaisies*, en vers et en prose par M. Pellet.

14 FÉVRIER. — Pouvoirs accordés à M. Pellet pour la location d'une ferme appartenant à l'Académie. — Commissions du Grand Prix et des Statuts. — Communication de M. Pellet : *Les nouvelles armes de guerre et les dangers auxquels elles exposent l'humanité*. MM. Liger, Petitcolas, le Docteur Neveu ajoutent à cette communication d'intéressantes précisions.

28 FÉVRIER. — M. Boutrolle annonce le livre de Mlle Raymonde Fréville : *le Jubilé de Saint Thomas Becket*. — Communication de M. André Robinne : *Le renouveau de l'Art sacré. Evolution de l'architecture religieuse*.

14 MARS. — Communication de M. Lemarignier : *L'utilisation de l'énergie solaire*.

11 AVRIL. — M. Boutrolle analyse *Le Jubilé de Saint Thomas Becket*, de Mlle Fréville.

25 AVRIL. — M. André Robinne présente des projections illustrant sa communication : *L'évolution de l'architecture religieuse*.

9 MAI. — Causerie de M. Jean Delacour, invité par M. le Président à évoquer quelques souvenirs de sa carrière, de ses voyages, de son activité en Amérique.

25 MAI. — Séance publique. — M. André Renaudin, président du Comité Normand du Récital d'Orgue, présente, avec commentaires, deux films : *Joseph Haydn* et *Mozart*.

13 JUIN. — Après un rapport de M. Robert Régnier, M. Jacques Nicolle est élu correspondant. — Conférence publique : *Maxence van der Meersch tel que je l'ai connu*, par M. José Belle, ancien président de l'Académie de Versailles.

4 JUILLET. — *Le 150e anniversaire de la naissance de Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte*, par MM. Herval et Boutrolle. — *Une ancienne assurance de Rouen contre les risques de conscription militaire*, par M. Robert Eude. — *Comment un Breton fut annexé par la Normandie*, par M. Gouinguenet. — *Perron de Chamounet* (1717-1779), par M. le Docteur Hélot.

10 OCTOBRE. — M. Boutrolle précise la question des dommages de guerre du legs Gadon. — Communication de M P.-M. Lefebvre : *Voyage en Amérique*.

17 OCTOBRE. — Séance publique. Réception de M. Pierre Sement, président honoraire de l'Ecole Sociale de Rouen : *L'influence des Maîtres*. — Réponse de M. le Chanoine Letellier : *Un Maître : Charles Nicolle humaniste*.

24 OCTOBRE. — Attribution du grand Prix de l'Académie. — Communication de M. René Herval : *Les peintures du Palais Chiaramonte à Palerme*.

7 NOVEMBRE. — Attribution du grand Prix de l'Académie : mise au point. — Lettre de Me Lagarde : les fêtes Jeanne d'Arc à Rouen.

21 NOVEMBRE. — Séance publique. Conférence de M. Jacques Nicolle : *Pierre Curie, sa vie, son œuvre*.

28 NOVEMBRE. — Attribution des Prix de l'Académie. — M. Pierre Sement précise la demande de Me Lagarde concernant les Fêtes Jeanne d'Arc.

5 DÉCEMBRE. — Séance publique. M. le Président annonce la mort de M. Robert Flavigny. — Réception de Son Exc. Monseigneur Blanchet, recteur de l'Institut Catholique de Paris : *Mes années rouennaises : le Grand Séminaire au début*

*de ce siècle*. Réponse de M. R.-G. Nobécourt : *Le Cardinal Petit de Julleville et Henry de Montherlant*.

12 DÉCEMBRE. — M. le Président félicite M. Nobécourt de sa brillante réponse au discours de Mgr Blanchet. — On demande que des notices soient prévues, pour le prochain Précis, sur MM. Flavigny, Chanoine Delepouve et Madame Lefrançois Pillion. — Précisions de MM. Lagarde et Pierre Sement : M. Nobécourt accepte d'assurer la liaison entre l'Académie et le C.O.M.E.T. — Echange d'idées, prévu par l'ordre du jour, sur *l'Architecture religieuse*, entre MM. Robinne, Boutrolle, Nobécourt, Mlle Chirol.

19 DÉCEMBRE. — Séance privée : élections pour le Bureau de 1960. — Séance publique : distribution des Prix.

L. LETELLIER,

SECRÉTAIRE POUR LA CLASSE DES LETTRES.

# PRIX DE L'ACADÉMIE

## ANNÉE 1957

*Le Prix Fontenelle* (100.000 francs). Rapporteur : M. Troude.

M. Jean-François COUNILLON à Nevers.

*Prix d'Etudes Normandes* (10.000 francs). Rapporteur : M. Van Effenterre.

M. Marcel BAUDOT, à Paris, auteur de plusieurs études intéressantes sur le département de l'Eure.

*Prix de Poésie*. Rapporteur : M. Herval.

(10.000 francs)

M. André CHARDINE, à Fécamp.

(10.000 francs)

Mlle Marthe-Claire FLEURY, à Paris.

*Prix Pellecat* (10.000 francs). Rapporteur : M. Van Effenterre.

M. Jack MUIR, à Rouen.

*Prix Braquehais-Verdrel*. Rapporteur : Mlle Chirol.

(20.000 francs)

Famille HÉLIOT, à Rouen.

(18.000 francs)

Famille SPINOS, à Sotteville-lès-Rouen.

(10.000 francs)

Famille VAUTIER, à Petit-Quevilly.

*Prix Boulet-Lemoine* (5.000 francs). Rapporteur : Mlle Chirol.

Mlle Jeanine LE NOBEN, à Petit-Quevilly.

*Prix Marie-Lambert* (10.000 francs). Rapporteur : Mlle Chirol.

Mlle FOUCART, à Petit-Quevilly

## ANNÉE 1958

*Prix d'Etudes Normandes* (20.000 francs). Rapporteur : M. R.-G. Nobécourt.

Mlle Gabrielle LELEU, à Rouen.

*Prix Pellecat et Gossier* (10.000 francs). Rapporteur : M. Abel Caille.

M. Jacques LAISNAY, à Rouen.

*Prix Octave Rouland* (5.000 francs). Rapporteur Mlle Chirol.

Mlle Claire VATELIER, à Sainte-Croix-sur-Buchy.

*Prix Boulet-Lemoine* (5.000 francs). Rapporteur Mlle E. Chirol.

et

*Prix Marie-Lambert* (5.000 francs). Rapporteur Mlle E. Chirol.

Mlle Françoise LEBER, à Petit-Quevilly.

*Fondation Braquehais-Verdrel* (48.000 francs). Rapporteur : Mlle E. Chirol, à répartir entre les familles suivantes :

Mme DUVAL, à Petit-Quevilly.
Famille BIDOUIN, à Rouen.
Famille DELATTRE, à Petit-Quevilly.
Mme BUCKING, à Rouen.

*Prix Rousselin-Mayet* (10.000 frs). Rapporteur Mlle E. Chirol.

Mme ANTONNE, à Rouen.

*Legs Gadon*. Rapporteur Mlle Chirol.

Famille VARIN, à Rouen.

## ANNÉE 1959

*Grand Prix de l'Académie* (50.000 francs). Rapporteur : M. Haumesser.

M. Michel FRÉCHON, artiste peintre à Rouen, pour l'ensemble de ses œuvres.

*Prix de Littérature Régionaliste* (25.000 francs). Rapporteur M. Troude.

Mme JIACOBBI, à Rouen.

*Prix d'Académie* (20.000 francs). Rapporteur M. Troude.

Mlle BOUJU, à Darnétal.

*Prix Pellecat* (10.000 francs). Rapporteur M. Haumesser.

M. Georges BIREMBAUT, à Rouen.

*Prix Bouctot* (20.000 francs). Rapporteur M. Liger.

M. le Docteur Philippe LEMOINE, à Rouen.

*Prix Courtonne-Lenepveu* (25.000 frs). Rapporteur M. Régnier.

M. POULLAIN, à Saint-Pierre-d'Autils (Eure),
pour ses nombreux travaux.

*Prix Dumanoir* (5.000 francs). Rapporteur Mlle Chirol.

Sapeur Roger VOITLE, du Corps des Sapeurs-Pompiers de Rouen.

*Prix Marie-Lambert* (5.000 francs). Rapporteur Mlle E. Chirol.

Mlle Cécile HERPIN, à Petit-Quevilly.

*Prix Braquehais-Verdrel*. Rapporteur Mlle Chirol.

(10.000 francs)

Famille André MOREL, à Rouen.

(10.000 francs)

Mme LOIR, à Rouen.

(20.000 francs)

Famille LEMAISTRE, à Petit-Quevilly.

(10.000 francs)

Famille RENAULT, à Rouen.

*Legs Gadon*. Rapporteur Mlle Chirol.

(100.000 francs)

Mme Veuve FABRE, à Gouy.

(25.000 francs)

Mlle BIGNON, à Rouen.

(15.000 francs)

Mlle LEVESQUE, à Rouen.

En outre, 10 autres bénéficiaires reçoivent chacun 10.000 frs.

---

# Le troisième Centenaire de la naissance et le deuxième Centenaire de la mort de Fontenelle

*Pour commémorer à la fois le troisième centenaire de la naissance et le deuxième centenaire de la mort de Fontenelle, l'Académie a tenu le 2 mars 1957, en la salle Sainte-Croix des Pelletiers, une séance solennelle à laquelle M. André Maurois représentait l'Académie française et M. André Couder l'Académie des sciences, l'un et l'autre ayant revêtu « l'habit vert » des membres de l'Institut. Les discours suivants furent prononcés.*

# Fontenelle et l'Académie de Rouen

## DISCOURS de M. R.-G. NOBÉCOURT,

*Président de l'Académie.*

C'est à Fontenelle lui-même que je laisserai le soin d'ouvrir et de justifier cette séance solennelle, commémorative du troisième centenaire de sa naissance et du deuxième centenaire de sa mort.

Le 1er novembre 1744, aux fondateurs de l'Académie de Rouen qui venaient d'authentifier sa désignation en tête des dix premiers membres associés de leur jeune Compagnie, il écrivait en ces termes :

*Messieurs,*

*Je puis me vanter de vous appartenir par plusieurs endroits. Je suis né dans votre ville ; j'y ai reçu toute l'éducation que j'ai jamais eue ; je tiens de fort près, par le bonheur de ma naissance, au nom le plus illustre dont cette ville et toute la Normandie et même toute la France puissent se parer quand il s'agira de la gloire de l'esprit :* voilà vos droits sur moi... *De tous les titres de ce monde, je n'en ai jamais eu que d'une espèce, des titres d'Académicien, et ils n'ont été profanés par aucun mélange d'autres plus mondains et plus fastueux ; et je puis assurer qu'ils m'en sont d'autant plus chers. Le dernier de tous, que je tiens de votre bonté et après lequel je n'en prévois ni n'en désire plus, semble me dire d'une manière très flatteuse que* mes compatriotes eux-mêmes, ceux dont je dois être le mieux connu, ratifient ce que d'autres avaient fait en ma faveur. *Je m'imagine aussi qu'après des voyages en pays étrangers, je viens terminer dans le sein de ma patrie une longue carrière toute académique...*

Fontenelle avait alors 87 ans. Si éclatante qu'eut été la carrière de ce vieillard célèbre que les Académies et les dames continuaient d'entourer et qui n'avait plus rien à en attendre qu'une bonne grâce dorlotante, quelle qu'eut été l'étendue européenne de son renom, il ne dédaignait point l'hommage et l'appel qui lui venaient de Rouen.

Cet appel et cet hommage émanaient d'une Société qui, en 1740, n'avait pas oublié son premier germe : un petit groupe d'hommes instruits, mus par le zèle et l'amitié, et qui s'étaient proposés, en 1716, de pratiquer en commun les sciences et les arts. Le germe ne s'était pas développé alors mais le testament d'un prêtre rouennais, chanoine de Paris et abbé de Claire-Fontaine, M. Le Gendre, qui léguait à notre ville 1.200 livres de rente pour encourager les talents et instaurer des jeux floraux, lui rendit sa fécondité.

L'image va de soi car notre Académie est née dans un jardin : celui où se réunissaient en 1735 quelques chirurgiens aimant la botanique et qui s'enrichit tellement de plantes et de... jardiniers qu'on se résolut en 1740 à mieux établir l'association, à étendre sa compétence et à lui obtenir la consécration du « bon plaisir » du roi. La Société n'attend pas cette consécration pour s'élargir et s'organiser et Fontenelle, que M. Le Cat a instruit du projet, devient son premier membre associé.

Fontenelle a quitté Rouen depuis une cinquantaine d'années mais il y est parfois revenu et il y jouit d'un grand prestige. Son patronage parait fort honorable et l'on suppose que son crédit facilitera l'octroi des lettres patentes nécessaires. Il ne déplut pas à Fontenelle de répondre au vœu de nos fondateurs et nous allons voir l'octogénaire s'employer à rafraîchir par ce lien nouveau ses plus anciennes attaches rouennaises.

Les rappellerai-je ? Elles se confondent avec « les droits que nous avions sur lui » disait-il. Il était né le 1er février 1657 dans l'immeuble de notre rue des Bons-Enfants qui porte aujourd'hui les numéros 100 et 102 et qui sera devenu, avant sa mort, la guinguette du « Paradis terrestre ». Son père, François Le Bovier de Fontenelle, était avocat au Parlement de Normandie. Sa mère, Marthe Corneille, était la sœur de

Pierre et de Thomas. Un premier fils, Joseph, avait succombé en bas-âge. Il était le second. Vinrent après lui deux garçons encore, Pierre qui fut prêtre habitué de notre église Saint-Laurent et peintre amateur et ne vécut que 33 années, Joseph-Alexis qui fut chanoine de notre cathédrale, s'opposa à la bulle *Unigenitus* et mourut à 79 ans, laissant avec un bel héritage dont son aîné profita, le souvenir d'un homme charitable et pieux.

Fontenelle avait été appelé Bernard par un choix de la dévotion maternelle. Près du logis où il venait au monde se trouvait en effet un couvent de Feuillants, religieux déchaussés vêtus de blanc, qui observaient la règle de Saint Bernard. Le nouveau-né parut si frêle, si peu viable, si peu capable de respirer seulement une heure, qu'on n'osa le mener à l'église pour le baptiser et qu'il fut voué à ce saint : jusqu'à l'âge de 7 ans, il en porterait la robe et la couleur. Mais s'il avait les poumons délicats, il parut qu'il avait un très bon estomac. La suite montre assez qu'on le soigna fort bien et qu'il n'oublia jamais l'art de se ménager qu'on lui avait appris très tôt. Enfant il crachait le sang à la moindre émotion et, comme on avait veillé à lui épargner les secousses, il retint parfaitement la leçon.

L'économie de ses journées, l'ordre de son sommeil, de ses travaux et de ses plaisirs sera toujours sagement réglé. Il s'organisera des petits bonheurs paisibles, se gardant du froid, du chaud, des courants d'air, des importuns et des humeurs querelleuses, de tout ce qui gêne et de tout ce qui use, et, « à force d'être fragile, comme l'a noté en souriant M. Paul Hazard, il enterrera les plus robustes et se procurera tout un siècle de vie ». La prudence demeura l'une de ses habitudes, devint l'un de ses traits de nature dont l'expression même de sa pensée, si audacieuse, si corrosive que celle-ci put être, sera toute ouatée.

Aussi bien il était né 30 ans trop tôt quant au mouvement des esprits et à l'évolution des idées et il lui fallait prendre des précautions pour rejoindre son temps et son public. 1657, où Anne d'Autriche est régente et où Mazarin gouverne, c'est l'année des premières *Provinciales*. *Le Cid* a 20 ans et Corneille,

après l'insuccès de *Pertharite*, boude le théâtre pour quelques mois encore. Molière n'a pas écrit *Les Précieuses ridicules* ; il en est à jouer la farce en province et précisément à Rouen, dans le quartier même où Bernard vagit, ce quartier des alentours du Vieux-Marché à travers lequel se condense davantage la buée littéraire qui monte de nos rues : les tréteaux où Jean-Baptiste Poquelin fait le pitre, le logis où les frères Corneille se passent des rimes, le pavillon de l'hôpital où Gustave Flaubert ouvrira ses yeux au jour, la maison fort bourgeoise où le jeune André Gide découvrira qu'il y a une autre réalité et celle aussi, toute proche, où il nouera ses fiançailles précoces avec Madeleine Rondeaux...

Les dix années qui viennent seront celles des débuts de Bossuet, de Racine, de La Fontaine et de Boileau, celles de Louis XIV et de Colbert, celles du Palais-Royal et du Louvre et non pas déjà celles de Versailles. Ces années-là, où s'épanouit le grand classicisme français avec ses règles et ses certitudes, Bernard de Fontenelle va à l'école, au Collège des Jésuites, rue du Maulévrier, comme y avaient été ses oncles, et M. André Maurois imaginerait sans doute volontiers une sorte de dialogue, au mêmes lieux, par-dessus les générations et les âges, entre son maître Alain et ce garçon qui manifestait si peu de goût pour la philosophie qu'on lui enseignait.

Il était cependant « un élève accompli, le premier de ses condisciples » ainsi qu'en témoigne la note inscrite près de son nom sur le registre du collège. Ses humanités entretinrent les plus belles espérances et ses maîtres, paraît-il, ne l'eussent pas détourné d'entrer dans leur Compagnie. A 13 ans, en rhétorique, il concourait pour le prix de poésie latine au Puys des Palinods et méritait les honneurs de l'impression. A 14 ans, devant le même jury, il obtenait le miroir d'argent pour une ode française sur Alceste, l'anneau d'or pour un sonnet sur l'œil, la lecture publique et l'impression de Stances sur Clélie et d'une allégorie latine, à propos de l'œil encore, tournant à la louange de la Vierge Marie. Ainsi inaugurait-il, au sortir même de l'enfance, sa carrière académique.

Sa « physique » achevée — il avait 15 ans — Fontenelle apprit le droit par déférence pour la volonté de son père ;

il fut reçu avocat, plaida une fois et perdit sa cause malgré son éloquence fleurie. Sa vocation était ailleurs, en des chemins moins moins sévères. Son oncle et parrain, Thomas Corneille, allait lui donner l'occasion de mieux y correspondre et lui ouvrir ces chemins-là. Il emmena à Paris l'adolescent de 19 ans tenté par les Muses et de nouveau encouragé par elles : ayant concouru deux fois pour le prix de poésie de l'Académie française, il a obtenu l'accessit.

Thomas Corneille l'introduit dans la Société des beaux-esprits où lui-même et son frère Pierre sont hautement considérés quoi qu'en puissent raconter Boileau qui vient de publier *L'Art poétique* et Racine qui va donner *Phèdre*. Il rentre à Rouen assez échauffé sans doute, dans la mesure où il consentait à l'être, par tout ce commerce enjoué et galant de talents, de grâces et de non-conformisme. Qu'une place lui soit donc accordée dans le chœur des poètes et, puisque les dames les inspirent, les protègent et à l'occasion les récompensent, plaisons aux dames par le tour précieux de nos compliments, nos petits vers discrètement libertins, la politesse enrubannée de nos madrigaux !

Le Fontenelle rouennais de ce moment-là n'est pas exactement celui que nous célébrons. Dans la maison paternelle, transférée en 1683 rue du Cordier, il écrit des essais en prose et en vers que le *Mercure* accueille, collabore à *Bellérophon*, un opéra de Thomas Corneille, compose une comédie à propos de la Comète, envoie au Théâtre Français une tragédie, *Aspar*, laquelle, si l'on en croit Racine, innova le sifflet au spectacle. Mais quelques années s'écoulent et voici que se manifeste l'autre Fontenelle, qui d'ailleurs n'étouffera jamais le premier, le Fontenelle qui ayant fait — doucement — tourner la charnière des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles va franchir le passage à pas feutrés, trouver son climat et rejoindre son temps.

Par delà plus de cinquante années dont il revient aux deux hôtes éminents de notre Académie de dégager l'apport original en fixant les traits du personnage douillettement installé dans sa gloire, je renoue le fil de mon propos. Quand nos fondateurs sollicitent Fontenelle de ses conseils, de son entremise et de son nom, il est membre depuis 1691 de l'Académie française

où son oncle Thomas l'a reçu, après quatre échecs dûs à l'opposition du parti des Anciens, qui était celui de Racine, de La Bruyère et de Boileau — ce sont des jeux subtils et enveloppés qui donnent encore à la « fièvre verte » ses sautes et ses délices ; depuis 1697 il est membre de l'Académie des sciences et depuis 1701 membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; il appartient aussi à la Société royale de Londres, à l'Académie des sciences de Berlin, à l'Académie des Arcadiens de Rome qui lui a assigné l'île de Délos pour paître son troupeau d'opéra, et il n'a pas dédaigné les suffrages de l'Académie de Nancy. Il va être nonagénaire mais il est encore capable de diverses gourmandises — ne lui attribue-t-on pas notamment une recette d'asperges trempées dans du beurre fondu et un œuf mollet servis dans un coquetier ? — et il ne refuse pas d'ajouter à tant de titres un titre rouennais, de couronner sa course académique « au sein de sa patrie ».

On l'y disposa par diverses louanges auxquelles il n'était pas insensible : Nestor des Académies, oracle de la littérature, « illustre neveu des Corneille, digne héritier de leur gloire », les qualificatifs fumaient comme de l'encens. Charles-Thomas de Bettencourt, jeune avocat au Parlement de Normandie, notre premier secrétaire pour la classe des Lettres, en le consultant sur les règlements que la Société voulait élaborer, le suppliait de leur donner leur dernière forme : « Vous nous avez promis, lui écrivait-il, tous les secours *qui ne demandent point de mouvement*. Soyez, s'il vous plaît, notre guide et ayez pour les académiciens les bontés d'un père pour ses enfants » Et M. de Bettencourt rythmait et rimait sa supplique :

*Fontenelle, notre lycée*
*T'adresse ses vœux aujourd'hui ;*
*De l'entreprise commencée*
*Sois le conducteur et l'appui.*
*Pour ce pays qui t'a vu naître*
*Obtiens de notre auguste maître*
*Quelques favorables regards*
*Et sans peser ce que nous sommes,*
*Fais que le berceau des grands hommes*
*Devienne un temple des Beaux-Arts.*

Ni les lettres, ni les odes, si flatteuses et si pressantes qu'elles pussent être, n'auraient suffi pour aboutir. Il fallait à Paris même des démarches renouvelées auprès des puissants. M. de Cideville, conseiller honoraire au Parlement de Normandie, ami de Voltaire et de Fontenelle, s'en chargea. Pour atteindre le roi Louis XV, on s'adressa à l'une des belles amies de Fontenelle, dont elle prétendait « diriger la santé », Mme de Tencin, qui était la sœur du cardinal ministre d'état. Ainsi fut obtenue pour M. de Cideville, en avril 1742, une audience auprès du secrétaire d'état Amelot. Fontenelle accompagna M. de Cideville, sans résultat, car, en octobre, M. de Cideville priait Fontenelle d'entretenir directement le cardinal de Tencin. Puis les mois passèrent et, en février 1744, M. de Cideville dut solliciter de nouveau Fontenelle pour qu'il s'occupât de « l'établissement littéraire que l'on méditait sous ses conseils et ses auspices ». Enfin, à l'été, M. de Cideville pouvait annoncer à Voltaire :

*De la main dont Ypres fut pris*
*Nous avons une Académie.*

C'est en effet pendant la Campagne de Flandre que Louis XV, en juin 1744, signait les lettres patentes qui instituaient notre Compagnie. Elles étaient enregistrées à Rouen — le 12 août au Parlement, le 14 à l'Hôtel de Ville et le 18 M. de Cideville inaugurait la première séance de la Société nouvelle par un discours d'apparat : « Enfin, Messieurs, commençait-il, notre ville, si renommée par son commerce avec tous les peuples de l'univers, va se faire connaître par sa correspondance avec tous les arts » et évoquant « le nombre considérable de grands hommes dont la naissance illustrait la ville de Caen », il se plaisait à énumérer « les ancêtres fameux et les noms célèbres à citer dans tous les genres » dont Rouen pouvait s'enorgueillir aussi et l'Académie se réclamer.

Parmi ces ancêtres et ces noms dont il nous est permis de dire sans irrévérence qu'ils étaient et sont demeurés inégalement célèbres, Fontenelle avait naturellement l'une des meilleures places. « Cet homme, proclamait M. de Cideville, que la nature sembla former dans un moment de complaisance,

philosophe, poète, littérateur, panégyriste également distingué, l'homme de tous les goûts, de tous les talents, de tous les temps, et, pour finir par un seul trait, le digne neveu des Corneille... » — « C'est notre guide, Messieurs, poursuivait Cideville. Notre Académie est réglée sur ses conseils ; nous sommes des nourrissons qu'il couvre de ses ailes ; notre gloire doit être de chercher à l'imiter ».

Fontenelle, qui avait ajouté à ses bontés pour nous, concurremment avec Voltaire, un projet d'emblème pour notre jeton, fut ravi de tant d'obligeances et celle sans doute que, de toutes façons, il goûta le plus, alors que M. de Cideville continuait à l'entretenir des travaux de l'Académie, fut l'envoi régulier de vingt-quatre pots de gelée de pommes achetés dans une confiserie de la rue Grand-Pont. Il ne cessa pas d'apprécier cette friandise annuelle, considérée par lui comme de « petites étrennes » qui lui étaient bien dûes : il ne manquait pas de les réclamer en vantant « le mérite réel et solide des pommes » avec les agréments divers de « la jolie confiseuse ». Fontenelle reçut aussi de notre Académie, par les soins de M. Le Cat, un cadeau moins délectable : un cornet acoustique, quand son oreille devint paresseuse.

Lorsque Fontenelle mourut, le 9 janvier 1757, l'Académie de Rouen lui rendit de nouveaux hommages : l'abbé Saas lui consacra une élégie en 93 distiques latins et M. Le Cat salua en lui « le père » qui nous avait gardé sa tendresse et son intérêt. Elle possédait son buste, par Le Moyne, depuis 1748. En 1759 elle en demandait un autre au même sculpteur pour orner les serres du jardin des plantes qu'elle créait au Cours Dauphin. En 1848 elle plaçait le profil de Fontenelle entre ceux de Pierre Corneille et de Nicolas Poussin sur la face de son jeton de présence où il est toujours. Et en 1957, dans la ligne de ses fidélités, elle n'a pas craint d'inviter l'Académie française et l'Académie des sciences à commémorer avec elle le rouennais qui, pendant de si longues années, a été l'une de leurs illustrations.

La réponse à notre invitation, c'est M. André Maurois et M. André Couder qui nous l'apportent aujourd'hui. Elle ne pouvait davantage nous flatter et nous plaire : l'un et l'autre

sont normands, l'un et l'autre appartiennent à notre Compagnie au titre de membres associés — nous n'en avons toujours eu que dix depuis notre origine — comme Fontenelle précisément. Ils voudront bien sans doute considérer que Fontenelle leur donne maintenant, par une opportunité remarquable, l'occasion de prendre séance parmi nous, ainsi qu'il est d'usage. Qu'ils aient consenti à le faire très exceptionnellement dans leur bel habit d'immortalité ajoute à l'éclat de cette réception, à notre confusion aussi et à notre gratitude. Ayez la bonne grâce d'y voir en outre une marque de haute estime pour l'Académie de Rouen.

Je ne désobligerai pas l'ombre de Fontenelle, mes chers Maîtres, en vous assurant que ce n'est pas cette ombre seule qui a conduit ici ce soir une assistance d'un tel nombre et d'une telle qualité : elle est bien venue aussi pour vous, peut-être surtout pour vous, qui joignez à vos mérites propres qu'elle apprécie celui de représentants officiels de l'Institut de France, et vous me permettrez, avant de vous laisser enfin accomplir votre mission et combler notre attente, de saluer et de remercier les personnalités empressées à la fois à célébrer Fontenelle, à vous honorer et à vous entendre, et que notre Compagnie se réjouit d'accueillir.

. . . . . .

Il me resterait, mes chers Maîtres, à vous présenter à tous ces notables qui sont nos hôtes, mais que leur apprendrais-je qu'ils ne sachent déjà ?

M. André Maurois leur est un auteur familier et quoiqu il soit elbeuvien ils le revendiqueraient volontiers. Ils savent tous qu'en cet autre quartier de Rouen où suintent ensemble le souvenir de Pascal s'initiant au jansénisme dans la maison de son père et celui de Mme de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre élaborant l'existantialisme dans un vieil hôtel tout bancroche, ne cessera jamais de passer un collégien très appliqué qu'un maître fameux initiait. Il nous plaît de retenir que tout, ou presque tout, pour lui a commencé au Lycée Corneille et que la rue du Maulévrier est celle de nos rues qui mène le plus directement au quai Conti — où il se trouve par exemple que le fauteuil de M. André Maurois est le voisin du fauteuil

même, le 27me, où se succédèrent deux de ses « anciens », Bernardin de Saint-Pierre et Fontenelle, ce Fontenelle, Monsieur, qui vous donne aujourd'hui l'occasion d'un retour à la source, dont nous profitons. Sans doute, en un moment désenchanté, avez-vous écrit sur votre agenda, le 1er janvier dernier : « Je n'ai pas envie de faire un discours sur Fontenelle ». Nous l'avons lu dans un hebdomadaire parisien avec un peu d'inquiétude. Mais heureusement, docile à toutes les forces secrètes qui poussent et soutiennent un écrivain de votre qualité, l'envie vous en est aussitôt revenue. Votre gentillesse aussi bien ne vous eût pas permis de manquer le rendez-vous que Fontenelle et l'Académie de Rouen vous avaient proposé. Et d'éprouver une fois de plus cette gentillesse nous ravit et nous confond.

Quant à vous, Monsieur, qui êtes un normand d'Alençon, si savants et si solitaires que puissent être vos voyages dans les espaces sidéraux, les rouennais, que n'effraye guère le vertige des immensités célestes, n'ignorent pas que c'est pour une bonne part grâce à vos travaux qu'ils y peuvent au moins porter le regard. Sur des horizons plus immédiats, l'astronomie vous a conduit à l'Académie des sciences. Ingénieur chimiste puis docteur ès sciences physiques, votre scintillante carrière d'astronome à l'Observatoire de Paris vous a valu une réputation qui a dépassé nos frontières. Membre du Comité national de la Recherche Scientifique, vice-président de la Société Astronomique de France, vous avez été appelé à la présidence du Bureau des longitudes et à celle de la Commission des instruments de l'Union astronomique internationale. Spécialiste éminent de la construction des instruments d'optique, capable de réaliser de vos mains les miroirs correspondant aux formules les plus abstraites et de former une élite d'ingénieurs aptes à exécuter les grandes pièces dont l'astronomie moderne a besoin, vous avez rapproché de nous ces mondes qui composent notre firmament et dont Fontenelle entretenait sa marquise.

La rencontre ici de M. André Maurois et de M. André Couder ne souligne-t-elle pas assez la diversité originale de l'esprit de Fontenelle ? L'alternance même de leurs points de vue et de leurs jugements selon leurs disciplines propres, va nous en

donner maintenant une plus frappante image et une plus précise connaissance. Nul hommage assurément ne saurait avoir un meilleur fruit, d'un éclat aussi succulent. L'Académie de Rouen s'en félicite et les en remercie.

---

# Deux portraits de Fontenelle

## *Le Secrétariat de l'Académie des Sciences*

## *Les « Entretiens » avec la Marquise*

---

DISCOURS de M. André COUDER

*Membre de l'Académie des Sciences,*
*Membre Associé de l'Académie de Rouen.*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT [1],
MESSIEURS LES MINISTRES [2],
MESDAMES, MESSIEURS,

LA personne de Fontenelle, son œuvre très étendue et très diverse en sa substance et même en sa manière, dépassent sans nul doute la compétence d'un juge unique.

Vous venez d'entendre et d'applaudir un exposé qui évoque une jeunesse que plusieurs Muses favorisaient de leurs dons. Mais l'homme vers lequel M. le Président de l'Académie de Rouen vient d'attirer votre sympathie a parcouru une carrière longue et laborieuse, laissé une œuvre utile et même féconde.

L'intelligence et le talent littéraire de Fontenelle lui donnent une place importante dans l'histoire des lettres françaises ; ils lui vaudront d'être étudié aujourd'hui devant vous par un écrivain [3] que nous admirons comme critique et comme créateur, et dont la vertu d'analyse et d'explication a dominé

---

[1] M. R.-G. Nobécourt, Président de l'Académie de Rouen.
[2] M. J. Chastellain, Maire de Rouen ; M. le Président André Marie.
[3] M. André Maurois, représentant l'Académie française.

de plus grands sujets. L'Académie des Sciences devait être représentée ici, aujourd'hui ; elle a voulu l'être par un astronome, ce qui est naturel ; mais la désignation d'un homme spécial, qui s'éloigne rarement du laboratoire ou du télescope, risque de paraître paradoxale lorsqu'il s'agit d'une tâche à laquelle conviendraient les talents divers de Fontenelle lui-même.

On porterait sur Fontenelle un jugement très mal fondé et très injuste si on lui prêtait des prétentions ou des intentions qu'il n'avait pas. Il ne s'est posé ni en grand observateur de la nature, ni en expérimentateur méticuleux et précis ; il n'a pas prétendu à l'esprit d'invention mathématique. Cependant, grâce à une exemplaire connaissance de soi, il a su se rendre utile et même se faire très légitimement admirer. Doué d'une intuition rapide, d'une faculté d'assimilation très grande, bien pourvu d'une forme concrète de l'imagination, il a su acquérir une information étendue à presque toutes les branches de la science, du moins dans l'état où elle se trouvait au temps de sa jeunesse. Il fut très laborieux, et pourtant ni la masse des connaissances acquises, ni le poids des tâches qu'il a assumées n'ont pu éteindre ce que son esprit avait de vif et de clair.

Pas plus qu'une biographie, mon but n'est une bibliographie : je ne saurais faire ici une revue complète des œuvres scientifiques de Fontenelle. Elles sont très nombreuses et très variées ; elles comprennent, en grand nombre, de courts ouvrages de circonstances. — Dois-je rappeler que Gœthe et Valéry pensaient que les ouvrages dictés par les circonstances sont les mieux inspirés ? — A l'opposé, ils comprennent aussi un cours de mathématiques supérieures de 548 pages *in-quarto* intitulé « *Eléments de la Géométrie de l'Infini* », Paris, 1727. Ce gros livre est une œuvre de seconde main, et de toutes celles de Fontenelle, c'est la seule qui soit prolixe et la seule ennuyeuse.

Mon propos est seulement de placer sous vos yeux deux portraits de Fontenelle. Rompant avec l'ordre chronologique, nous le verrons d'abord dans ses graves fonctions académiques et ensuite dans un rôle qu'il a lui-même inventé : celui d'un

maître de sciences capable de faire agréer un utile enseignement à un public étendu.

* * *

On sait combien le développement des sciences est devenu rapide au cours du XVII[e] siècle. Les contacts nécessaires entre savants s'étaient, bien entendu, établis spontanément sans attendre la sanction et l'appui du Pouvoir. On connaît le rôle joué, en France, successivement par Mersenne, par Renaudot, par de Montmaur. Le gouvernement de Louis XIV, qui voulait développer l'industrie et améliorer les techniques agricoles, concevait très clairement combien les savants pourraient servir ses vues. A les grouper, à les encourager, le règne trouverait profit, et gloire par surcroît. Or, l'Université, telle qu'elle existait alors, ne pouvait absolument pas servir de cadre à l'organisation de la recherche scientifique. Outre les vieilles académies italiennes, deux institutions récentes offraient leurs statuts comme exemples : l'Académie Française avait été fondée dès 1635, la Société Royale anglaise avait une charte depuis 1662. C'est en 1666 que notre *Académie Royale des Sciences* fut constituée. Cette même année, Colbert fit commencer la construction de l'*Observatoire Royal*, qui, dans le principe, n'était pas réservé à la seule Astronomie, mais fut d'abord destiné à abriter les laboratoires et les collections de plusieurs disciplines. L'Académie comptait alors une vingtaine de membres qui se réunissaient régulièrement le mercredi et le samedi à la Bibliothèque du Roi, à peu près à la place qu'occupe aujourd'hui le 8 de la rue Vivienne. Beaucoup plus tard, en 1699, le siège fut transféré au Louvre, dans la partie située au-dessus de la salle des Cariatides, entre l'escalier Henri II et la salle des Sept-Cheminées. Un nouveau statut fut élaboré. L'Académie relevant du ministre de la Maison du Roi, ce sont les bureaux de M. de Pontchartrain qui rédigèrent le réglement définitif. En ses 50 articles, il offre un bon exemple de cette impérieuse minutie qui, à travers les régimes et siècles, est une permanente tradition de l'administration française.

Le Roi voulait que l'Académie travaillât et aussi qu'on le sût. Or, de savants mémoires originaux, d'une part, de secs procès-

verbaux d'autre part, ne peuvent intéresser un public étendu. On publiera donc chaque année une *Histoire de l'Académie*, où ses travaux seront exposés sans obscurité ni sécheresse. L'historiographe sera nécessairement bon écrivain, et, si possible, savant. Fontenelle était l'un et l'autre ; son choix devait plaire, tout au moins au public, puisque, depuis une douzaine d'années, son Cours élémentaire de Cosmographie, je veux dire les « *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* », faisaient les délices de la Cour et de la Ville.

Je crois apercevoir une autre raison à la nomination de Fontenelle comme secrétaire. Veuillez relire le portrait de *Cydias*. Fontenelle y est brocardé avec une aigre sévérité dont l'honnête La Bruyère use rarement. Je conçois que la coquetterie de notre bel esprit ait agacé ses confrères, et je n'oublie pas la rancune académique ! Mais le grief articulé avec le plus de force est celui-ci : Cydias est un esprit négateur, un contradicteur systématique, volontiers dénigrant. Si M. de Ponchartrain a jugé Fontenelle comme l'a peint La Bruyère, il a judicieusement préféré mettre Cydias dans son Académie à le laisser dehors, en liberté.

La partie de l'*Histoire de l'Académie* qui a été rédigée par Fontenelle forme dans une quarantaine de volumes *in-quarto* le premiers tiers du texte. On ne peut qu'admirer ce travail, exécuté avec autant de conscience que d'intelligence. Tous les travaux, qu'ils portent sur l'Astronomie ou la Botanique, la Chimie ou l'Anatomie, sont exposés avec une parfaite clarté et une réelle précision. Voulons-nous maintenant savoir comment le grand public apprécia cet effort ? Grandjean de Fouchy, astronome, successeur et panégyriste de Fontenelle va nous le dire avec une naïveté vraie ou feinte : « *L'ordre, la clarté... les agréments du style... eurent bientôt fait* [de l'Histoire de l'Académie] *un livre à la mode. Le goût des sciences se communiqua de proche en proche et l'espèce de barbarie dans laquelle on était alors sur cet article, céda à la lumière naissante... Une lettre venue du Pérou depuis* [*la*] *mort de* [*Fontenelle*] *nous a appris qu'une des productions de l'Europe qui y est attendue avec le plus d'impatience, est*

*l'*Histoire de l'Académie, *et qu'un grand nombre de Dames Péruviennes ont appris le français pour la pouvoir lire* ».

La fonction de Secrétaire a voué Fontenelle à une tâche plus élevée que les travaux de résumé et d'analyse qui forment la partie la plus volumineuse de l'*Histoire de l'Académie*. Appelé à faire l'éloge des académiciens disparus, il a accompli ce devoir avec un mérite qui sera tout à l'heure mieux dit que je ne saurais le faire. Précision et naturel, lucidité et sérénité font des *Éloges* un admirable modèle de style scientifique et sans doute de style français.

* * *

Je voudrais maintenant montrer Fontenelle sous son aspect le plus original, dans son œuvre la plus neuve, lorsqu'il s'est proposé d'enseigner au grand public les éléments de l'astronomie selon Copernic et Képler, et de la philosophie selon Descartes.

Dans la préface des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, il nous indique son but et les difficultés qu'il prévoit.

« *. . . J'ai voulu*, dit-il, *traiter la Philosophie d'une manière qui ne fut point philosophique ; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fut ni trop sèche pour les Gens du Monde, ni trop badine pour les Savans. . . Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convînt à tout le monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à personne : les milieux sont trop difficiles à tenir, et je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.*

*Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, et qui ont quelque connaissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir en leur présentant d'une manière un peu plus agréable et plus égayée, ce qu'ils savent déjà plus solidement. J'avertis ceux à qui ces matières sont nouvelles, que j'ai cru pouvoir les instruire et les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité ; et les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.* »

Je n'analyserai pas l'ouvrage, qui ne pourrait rien apprendre à mes auditeurs, mais je ferai encore une citation — pour l'agrément. Fontenelle oppose le système héliocentrique de Philolaüs-Copernic au système géocentrique dit de Ptolémée.

Qui, du Soleil ou de la Terre est le centre du mouvement des Planètes ? « *Mon Dieu, Madame* (dit-il à son élève) *je sai bien qu'on sera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, et que la préséance de deux Planètes ne sera jamais une si grande affaire que celle de deux Ambassadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie, fait qu'un Philosophe, dans un Système, se met au centre du Monde, s'il peut.* »

La question qui préoccupe le plus vivement la marquise-étudiante est celle-ci : les autres planètes sont-elles habitées ? Fontenelle raisonne par analogie et répond : les autres planètes sont des globes semblables à la Terre ; plusieurs ont des satellites comme nous avons la Lune ; pourquoi ne seraient-elles pas habitées ? Il conclut par l'affirmative. L'inférence par analogie est une démarche naturelle de l'esprit dont nous avons appris à nous méfier ; de plus, nous savons pertinemment aujourd'hui que les Planètes sont tout à fait inhabitables pour des gens de notre espèce. Mais Fontenelle a prévu cela, et voici comment il se garde : « *Je ne prends parti dans ces choses-là*, dit-il, *que comme on en prend dans les guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé, et qu'on a des ménagements avec ses ennemis mêmes. Pour moi, quoique je crois la Lune habitée, je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas ; et je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur si elle avait le dessus.* » Voilà qui ne fleure point le fanatisme.

Lorsqu'on cherche quelle idée générale Fontenelle se faisait de la science, on voit que sa pensée imite très fidèlement l'attitude de celle de Descartes. Il me faut donc en donner ici une légère esquisse ; je me bornerai à ce qui s'applique directement à la Mécanique et à la Physique, ce qui est une vue

partielle, et peut-être injuste, des démarches d'un si grand esprit.

Descartes est avant tout un géomètre. Ayant résolu de très difficiles problèmes soit par les méthodes anciennes, soit par celles qu'il a lui-même créées, il a acquis une confiance absolue dans la sécurité d'un raisonnement bien déduit. Pourquoi, dès lors, voit-on se produire tant de raisonnements corrects en leur forme qui aboutissent à des conclusions en désaccord manifeste avec les faits ? C'est qu'on est parti d'une donnée initiale fausse, illusoire, inadéquate ou sans signification. Il n'existe pas de notion initiale sûre, pense Descartes, autre que celle sur laquelle se développe la Géométrie, à savoir l'étendue. Qu'est-ce que la matière ? « *l'étendue en longueur, largeur et profondeur* ». Il y a donc autant de matière dans un certain vaisseau qu'il soit plein d'air ou de mercure. Ne parlez pas à Descartes de densité, de dureté, de chaleur, de température, d'aimantation. Ce sont là pour lui des *qualités occultes*, c'est-à-dire non évidentes, sur lesquelles on ne peut échaffauder aucun raisonnement sûr.

Cette rigoureuse contrainte que Descartes impose à son esprit, je dirais presque cette ascèse intellectuelle, était sans doute une réaction saine contre le foisonnement des concepts abstraits, introduits par le scholastique. Beaucoup d'esprits l'ont acceptée comme on se rallie à un appel du bon sens. Lorsque Molière se moque de la vertu dormitive de l'opium, c'est là une raillerie rationaliste et critique dont l'inspiration est parfaitement cartésienne.

Ainsi Descartes s'enferme dans un domaine limité, dont il s'interdit de sortir ; mais dans ce verger clos la méthode cartésienne a cueilli de beaux fruits. En Physique, elle cherche des explications par des actions de contact, des chocs entre particules solides ; elle reprend et utilise un modèle mécanique fort ancien, l'hypothèse des « *petits corps* ». Mais ce qui ne pouvait être, aux temps de Démocrite, d'Épicure et de Lucrèce, que système arbitraire ou rêverie poétique peut acquérir une forte consistance par la mise en œuvre de l'outil mathématique avec la puissance qu'il a atteinte au XVII[e] siècle. C'est un cartésien, Huygens, qui expliquera les formes cristallines par

des réseaux moléculaires et les propriétés de la lumière par des ondes progressives. C'est un autre cartésien, Jean Bernouilli, qui jettera les bases de la théorie cinétique des gaz.

En revanche, le cartésianisme a retardé l'apparition dans l'explication scientifique, de plusieurs grandeurs fondamentales qui seront valables plus de deux siècles, et d'abord les notions de masse, de force, de champ, de potentiel. Galilée qui, en explicitant les lois de la chute des corps, jeta les fondements de la dynamique, n'eût jamais pire adversaire que Descartes : opposé aux idées de Galilée, Descartes va jusqu'à récuser ses expériences ! Voici un autre exemple. Huygens avait défini l'accélération dans le mouvement circulaire uniforme ; en rapprochant son expression de la troisième loi de Képler, il lui aurait été bien facile de devancer Newton dans la découverte de l'attraction universelle. Il en fut empêché par une véritable inhibition intellectuelle : le refus essentiellement cartésien de concevoir une action s'exerçant à distance. Bien plus, lorsque parut l'ouvrage immortel de Newton, en 1687, Huygens jugea que l'attraction n'était qu'une qualité occulte digne de la scholastique et il écrivit, noir sur blanc, qu'elle lui paraissait absurde. Newton avait pourtant montré, dans son livre même, qu'un nombre immense de déductions logiques, toutes conformes aux faits observés, pouvaient être tirées du principe qu'il avait posé ! Au contraire, on n'a jamais rien fait sortir de ce malheureux modèle cinématique que sont les Tourbillons de Descartes.

Ne faisons pas grief à Fontenelle de parler des Tourbillons dans les *Entretiens*, parus un an avant le livre des *Principes*, mais jetons un voile sur sa persévérante erreur. Félicitons même Fontenelle d'avoir, malgré sa fidélité malheureuse à Descartes, donné dans l'*Éloge* de Newton un exposé de son œuvre avec une impartialité et une clarté irréprochables. Enfin — et quant à nous — formons le ferme propos d'offrir un esprit souple aux difficiles et abstraites théories que nous propose la Physique d'aujourd'hui.

* * *

Le talent littéraire de Fontenelle est si séduisant qu'on est assez naturellement tenté d'attribuer à cette forme de charme personnel l'immense succès des ouvrages scientifiques qu'il a dédiés au grand public. Ce serait méconnaître l'originalité et la portée d'une invention profonde. Fontenelle a, en fait, créé un genre nouveau parmi les ouvrages de l'esprit. Il s'est donné pour but d'exposer à l'honnête homme du XVII[e] siècle les découvertes scientifiques récemment acquises et les hypothèses qu'elles suggéraient. Ce faisant, il établissait un lien nécessaire entre les formes d'esprit très diverses et les préoccupations très variées des gens cultivés. Obtenir que l'honnête homme ne soit pas étranger aux sciences, ni le savant un étranger dans la Cité, est une tâche si importante que nous pourrions peut-être, usant du langage moderne, l'appeler une fonction sociale. La preuve en est que Fontenelle eut tôt des imitateurs : Derham en 1714, Pluche en 1732, Voltaire lui-même en 1738. Ici commence la gloire. De ce temps et jusqu'à nos jours, de bons écrivains et même des savants du premier rang se sont essayés dans ce nouveau genre littéraire. Depuis qu'il a rempli — et il faut s'en réjouir sans réserves — jusqu'aux bibliothèques des gares, on lui a donné un nom : la vulgarisation scientifique ; mais cet assemblage de mots est si malheureux, il fait un contraste si pénible avec l'esprit de Fontenelle que j'ai hésité à le prononcer ici.

La tâche que s'est proposée Fontenelle en 1686 est aujourd'hui plus importante, plus utile qu'elle ne le fut jamais, aussi bien pour l'information du public que pour la formation même du savant.

Je ne sais si l'on « naît » poète, mais à coup sûr, dans toute carrière scientifique, une sévère épreuve d'initiation précède l'envol de l'imagination. Certes, l'obstacle n'est pas nouveau. De tout temps, et dans toutes les disciplines, il a fallu à une intelligence normale plusieurs années d'un dur travail, au-delà du terme des études classiques, pour se rendre capable de quelque recherche personnelle utile. Une telle entreprise implique un goût décidé, une source intérieure d'ardeur qu'on peut bien appeler une vocation. On a maintes fois étudié l'origine des vocations scientifiques, et presque toujours on l'a trouvée

très précoce. Presque toujours, la première étincelle a été allumée dans un jeune esprit par un maître riche de savoir, simple dans ses propos, séduisant, — un Fontenelle.

Un autre obstacle sépare le chercheur scientifique de l'ensemble des esprits cultivés qui sont voués à d'autres tâches : la multiplication rapide et accélérée des faits acquis et l'extension corrélative des idées théoriques qui offre souvent l'aspect d'un renouvellement. Certes, l'honnête homme dont nous parlons ne peut pas ignorer l'évolution des techniques, car celles-ci pénètrent intimement sa vie quotidienne, mais il souhaite connaître les hautes découvertes qui sont la cause de cette évolution. Avouons aussi que les chercheurs souhaitent que leurs efforts ne soient pas connus de leurs collègues seulement ; qu'ils ne sont pas insensibles à une renommée plus étendue ; qu'ils en reçoivent un encouragement certain et même un réconfort quelquefois nécessaire. L'écrivain est donc plus que jamais utile, qui vienne exposer les résultats récents et les thèmes actuels de la recherche en termes accessibles ; qui sache simplifier sans cesser d'être logique, choisir ce qui est essentiel sans négliger ces détails concrets qui rendent un exposé vivant ; enfin, pour être lu, qui sache plaire — un Fontenelle.

# Un grand Esprit prématuré

par M. André MAUROIS,
*Membre de l'Académie Française,*
*Membre Associé de l'Académie de Rouen.*

Il y a des écrivains dont la gloire passe infiniment le mérite ; il en est d'autres dont l'œuvre vaut beaucoup mieux que la réputation. Fontenelle est de ceux-là. On l'a tenu pour un esprit mineur parce qu'il n'était ni pédant, ni obscur ; on lui a reproché « l'éternel sourire qu'il promène avec grâce sur la science » ; on lui en a voulu d'être universel. Mais quoi ? Gœthe ne le fut-il pas, et Voltaire, et Valéry ? On l'a dit frivole parce qu'il initiait une marquise à l'astronomie, comme Gide reprochait au roman de Proust d'exhaler une odeur de duchesses.

Au vrai, Fontenelle n'était pas un esprit frivole qui traitait de sujets sérieux, mais un esprit sérieux, et souvent amer, qui se faisait un rempart de la frivolité. « La frivolité, dit Alain, est moins légère et insouciante qu'on ne croit ; elle discerne de fort loin ce qu'il y a de fanatique dans le sérieux. » Fontenelle ne voulait point devenir un fanatique, mais non plus un martyr. Sur les sujets qui lui tenaient à cœur, il ne mentait jamais ; il savait se taire. J'aurais pu donner pour titre à cet éloge : « *Les silences de M. de Fontenelle.* »

N'oublions pas qu'il est mort centenaire. Ce n'est pas si facile. Il a dit lui-même que, pour vivre vieux, il faut avoir l'estomac bon et le cœur mauvais. Fontenelle eut jusqu'au bout un excellent estomac ; il n'avait pas mauvais cœur ; il se montrait ami fidèle et parfois courageux. Quand l'abbé de Saint-Pierre fut exclu, fort injustement, de l'Académie française, Fontenelle fut le seul à déposer, en sa faveur, une boule blanche. « Il ne m'est jamais arrivé, disait-il, de jeter le moindre

ridicule sur la plus petite vertu », et au Régent qui affirmait : « Je ne crois pas à la vertu », il répondait hardiment : « Monseigneur, il y a pourtant d'honnêtes gens, mais il ne viennent pas vous chercher. »

Non, le cœur de Fontenelle n'était pas mauvais ; seulement il le ménageait. Il en avait les agréments sans en avoir les angoisses. Il lui arrivait d'être amoureux, et même malheureux, mais très peu à la fois. « Nous ne sommes pas assez parfaits, disait-il, pour être toujours affligés. » A Mme Geoffrin qui lui demandait : « M. de Fontenelle, vous n'avez jamais ri ? — Non, répondait-il, je n'ai jamais fait : Ah ! Ah ! Ah ! » Il n'avait « jamais pleuré ; il ne s'était jamais mis en colère ; il n'avait jamais couru ». Il ne lisait pas les livres ni les épigrammes que l'on écrivait contre lui pour n'être pas tenté d'en souffrir ni de répondre. « Je n'ai pas du tout l'humeur polémique, disait-il, et toutes les querelles me déplaisent. » Bref, il vécut très vieux parce qu'il vécut doucement. « C'était un vase d'une matière fine et un ouvrage délicat... qui subsista longtemps sans aucun dommage parce qu'il ne changeait pas de place et qu'il n'était remué qu'avec précaution. »

Cette sagesse douillette l'a desservi auprès de notre siècle masochiste et tumultueux ; il faut, pour être équitable, reconnaître qu'il fit, de cette longue tranquillité, l'emploi le plus utile non seulement pour lui-même, mais pour l'esprit humain. Nous verrons, en étudiant son œuvre, qu'au regard de cette interminable vie, sa période bergère et galante fut assez courte. Dès l'âge de vingt-six ans il aborda les grands sujets. A partir de la quarantaine il devient essentiellement « le secrétaire perpétuel de la science universelle ». Avec Bayle, et plus que celui-ci, il prépare le passage du XVII^e^ au XVIII^e^ siècle. On peut même dire qu'il a été un esprit plus proche de nous que Diderot, Voltaire et Rousseau. Il y a chez ceux-ci quelque fanatisme inversé. Fontenelle pratiquait déjà l'objectivité du savant moderne.

Bien que fervent disciple de Descartes, il préféra la méthode expérimentale au rationalisme déductif. Ses idées sur l'avenir des sciences sont d'une étonnante lucidité. Il prévoit que tous les phénomènes relèveront un jour de l'ordre mathématique

et par là il préfigure Einstein ; il annonce que « ceux mêmes qu'une trop grande complexité nous rend encore inintelligibles, comme la fermentation des liqueurs ou les maladies des animaux », seront un jour analysés par la science, et par là il annonce Pasteur. Plus que personne il a donné à des vues nouvelles du monde « cette forme portative sous laquelle les idées font leur chemin », et il a exercé ainsi une immense influence sur son temps, donc sur le nôtre. Que cette influence ait été discrète et souriante n'enlève rien, bien au contraire, aux mérites insignes de ce grand écrivain.

Bernard Le Bovier de Fontenelle était né à Rouen le 2 février 1657, fils d'un avocat au Parlement de Normandie et de Marthe Corneille, sœur de Pierre et Thomas, estimée par ses frères, qui la consultaient. « Mon père était une bête », a écrit Fontenelle, avec un cynisme sans vergogne, « mais ma mère avait de l'esprit ; c'était une petite femme douce qui me disait souvent : *Avec toutes vos petites vertus, mon fils, vous serez damné*, mais cela ne lui faisait point de peine. » L'enfant était maladif, faible de la poitrine, « une de ces santés chétives », comme on l'a dit de Legouvé, « qui ne promettent rien et qui tiennent tout ». Les enfants dont on croit qu'ils ne vivront pas sont ceux dont le temps fait des centenaires.

Il fut élevé dans ce beau collège des Jésuites de Rouen qui est aujourd'hui le lycée Corneille. Son intelligence précoce fit la joie de ses maîtres : *Adolescens omnibus partibus absolutus*. Ce jeune homme, brillant en toutes matières, se montrait quelque peu raisonneur et libertin, mais sans fracas. « Je pris mon parti, dit-il, de ne rien entendre à la logique... Je vis bientôt que ce n'était pas la peine d'y rien entendre ; que ce n'étaient que des mots ; je m'en tirai ensuite aussi bien que les autres » Comme Voltaire, il fit bon ménage avec ses maîtres jésuites et resta, tant qu'ils vécurent, en excellents termes avec eux.

Déjà il composait des vers latins et français que couronnait l'Académie rouennaise des Palinods. La gloire de ses deux oncles lui donnait à rêver. Ses parents souhaitaient qu'il devînt avocat. La faiblesse de sa voix l'en empêcha. En 1674, à dix-sept ans, il obtint de faire un séjour à Paris, rue de Cléry,

chez Pierre et Thomas Corneille. Quelle aubaine pour un garçon si curieux du monde littéraire ! Rouen était alors en retard d'une génération. Gathos et Madelon y régnaient sur les esprits et ces mortes, que Molière avait tuées, ne s'y portaient que trop bien. On y admirait encore *L'Astrée* ; l'on n'y parlait ni de Boileau, ni de Racine. A Paris même, dans la maison des oncles, le groupe des auteurs de 1660 était peu prisé. Pierre Corneille, déprécié par ses cadets, se montrait mélancolique et chagrin. Son neveu le trouva peu soigneux de son extérieur. Il ne parlait guère « et n'ornait pas ce qu'il disait. Pour trouver le grand Corneille, il le fallait lire ». Au contraire l'oncle Thomas, vivant et sémillant, connaissait tout le monde à Paris. On l'appréciait pour son esprit et pour sa politesse. Il s'occupait du *Mercure Galant* et y fit collaborer son neveu, auquel il donne aussi des plans de tragédie et d'opéra.

Ce fut ainsi que le jeune Fontenelle se trouva lancé dans une carrière d'homme de lettres bien que ses goûts lui fissent rechercher surtout les hommes de sciences. Sa nature et sa philosophie lui commandaient de s'abandonner ainsi au hasard. « On doit toujours craindre, pensait-il, de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été nécessaire. » En 1677 le *Mercure*, par la grâce de l'oncle Thomas, parlait de lui avec éloges : « Il est de Rouen ; il y demeure et plusieurs personnes de la plus haute qualité qui l'ont vu à Paris avouent que c'est un meurtre de le laisser en province. Il n'y a point de science sur laquelle il ne raisonne solidement, mais il le fait d'une manière aisée et qui n'a rien de la rudesse des savants de profession... Il a l'esprit fin, galant, délicat. »

Tout cela était vrai, mais cet esprit si propre à la culture n'avait pas trouvé au théâtre, malgré les conseils de Thomas Corneille, un terrain favorable à ses dons. Ses comédies galantes reçurent des pommes cuites ; ses tragédies tombèrent à plat. Son style, qui rappelait Benserade et Voiture, irrita Boileau et La Bruyère ; Racine, qui avait plus de génie que de générosité, traita sévèrement le neveu de son vieux rival. En 1670 le jeune homme dut repartir pour sa province, accompagné à la sortie de Paris par cette épigramme assez cruelle :

*Mon aventure est étrange*
*On m'adorait à Rouen ;*
*Dans le* Mercure Galant
*J'avais plus d'esprit qu'un ange.*
*Cependant je pars demain*
*Sans argent et sans louange...*

Pendant quelques années il vécut entre Rouen et Paris. Il avait renoncé à la poésie mais ne manquait pas d'idées ingénieuses pour des ouvrages en prose. Ses *Dialogues des Morts* sont inspirés par ceux de Lucien, mais il avait eu l'originalité d'y réunir des personnages anciens et modernes. La poètesse Sapho y dialoguait avec la Laure de Pétrarque, Socrate avec Montaigne, Anne de Bretagne avec Marie d'Angleterre. Homère y avouait que ses poèmes n'avaient pas un sens caché, Socrate que les hommes de l'antiquité étaient aussi fous que ceux de nos jours. L'ouvrage était intelligent, spirituel et précieux.

*Les Lettres galantes du Chevalier d'Her...*, qui suivirent, furent fort attaquées. La Bruyère et ses amis, exaspérés par le manque de respect de l'auteur envers les Anciens, soutinrent qu'on n'avait jamais rien écrit de plus mauvais. La colère les aveuglait. « C'est Mascarille ou Trissotin », disaient-ils. Mais ni Mascarille ni Trissotin n'auraient eu ces pointes à la Beaumarchais ni ces finesses à la Marivaux. Un critique plus pénétrant eût remarqué déjà dans cet ouvrage léger « la profondeur qui décèle un homme supérieur à ses ouvrages mêmes ». Les *Lettres galantes* étaient, a-t-on dit, un *Art d'aimer pour âmes douillettes*. Aux amants brûlants de Racine un berger normand, bourgeois et pratique, qui observait les passions avec un éternel sourire, devait paraître bien irritant. Mais en 1686, donc avant sa trentième année, le jeune Rouennais allait produire une manière de chef-d'œuvre.

*Les Entretiens sur la Pluralité des Mondes habités* prennent place dans un parc voisin de Rouen où la jeune et charmante marquise de la Mésangère, fille de Mme de la Sablière, invitait souvent Bernard de Fontenelle. Là, sous les étoiles, celui-ci fit à sa belle hôtesse un petit cours de cosmographie. Le début du premier entretien me paraît digne de Platon. « Nous allâmes un soir, après souper, nous promener dans le parc. Il faisait un frais délicieux qui nous récompensait d'une journée fort

chaude que nous avions essuyée. La lune était levée et ses rayons, qui ne venaient à nous qu'entre les branches des arbres, faisaient un agréable mélange d'un blanc fort vif avec tout ce vert qui paraissait noir. Il n'y avait pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moindre étoile ; elles étaient toutes d'un or pur et éclatant, et qui était encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées ».

Connaissez-vous, dans toute la littérature du XVII[e] siècle, paysage plus ravissant et plus coloré ? Cette page ne pourrait-elle être de Chateaubriand et ce classique qui passe pour froid n'est-il pas ici le premier des romantiques ? La suite de l'ouvrage demeure d'une lecture agréable. Fontenelle y décrit des phénomènes que connaît (ou devrait connaître) aujourd'hui le plus jeune écolier : la rotation de la terre, les phases de la lune, les mouvements des planètes, et les étoiles fixes qui sont autant de soleils. Mais tout cela, pour la marquise, était nouveau. Galilée, Kepler n'avaient pas encore pénétré bien profondément dans les esprits. Mme de la Mésangère, coquette curieuse des étoiles, devance Mme du Châtelet. Ajoutez que ces leçons d'astronomie, encore que fort exactes, avaient un éclat enjoué ; qu'on y trouvait des images neuves, comme celle de l'homme qui, survolant la Terre, verrait passer sous lui, les uns après les autres, par la rotation de la planète, des Iroquois, des Tartares et de belles Circassiennes ; et que les hérésies de l'auteur, par exemple l'idée que d'autres mondes que la Terre pouvaient être habités, étaient adroitement protégées du fagot par la précaution d'affirmer que les gens de la Lune ou de Mars ne ressemblaient en rien aux hommes et par conséquent ne relevaient ni d'Adam ni des Ecritures. Le tout faisait un livre original, qui ne manquait pas de grandeur.

On pense tantôt à Swift et tantôt à Wells. Les anticipations sont surprenantes. « L'art de voler, dit Fontenelle, ne fait encore que de naître ; il se perfectionnera et quelque jour on ira jusqu'à la lune. » Çà et là une digression ramenait les amours au premier plan. « J'ai voulu, disait l'auteur, traiter la philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique ; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop sèche pour les gens du monde, ni trop badine pour les savants. »

Le juste milieu était difficile à garder et l'auteur marchait sur une corde raide tandis qu'au-dessous de lui savants et gens du monde le guettaient.

Il est toujours dangereux en France, pour qui aborde un sujet grave, de n'être pas décemment ennuyeux, et on le fit sentir à Fontenelle. Voltaire, plus tard, le défendit : « Il fut le premier qui porta cette élégance dans les sciences. Si quelquefois il y répandit trop d'ornements, c'était de ces moissons abondantes dans lesquelles les fleurs croissent naturellement avec les épis. » Pourtant Voltaire lui-même, nous le verrons, allait morigéner le trop aimable Fontenelle :

*Votre muse sage et riante*
*Devrait aimer un peu moins l'art.*
*Ne la gâtez point par le fard*
*Sa couleur est assez brillante.*

A la vérité, en Bernard de Fontenelle, un caractère prudent avait peine à contenir un esprit frondeur. Sa *Relation de l'Ile de Bornéo*, censée écrite à Batavia à M. Basnage, éminent protestant rouennais, ses deux opuscules sur l'*Origine des Fables* et sur l'*Histoire des Oracles* sont des pamphlets qui sentent le libertinage. Il y montre que tous les peuples, et en tout temps, ont inventé des mythes et se sont bercés de chimères. Or, « tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y a point de peuple dont les folies ne doivent nous faire trembler ». Il se hâte d'ajouter, avec une gravité qui prélude à celle d'Anatole France, qu'il n'en fut pas ainsi du peuple élu qu'un vœu particulier de la Providence a éclairé des rayons de la vraie philosophie. Mais ni Bossuet, ni Racine n'étaient hommes à se payer de telles grimaces. La Bruyère dans un portrait féroce, écrasa, sous le nom de Cydias, ce petit Fontenelle qui n'ouvrait la bouche que pour contredire et qui, dans la fameuse querelle des Anciens et des Modernes, avait l'audace de prendre parti pour les Modernes. « A notre tour nous deviendrons Anciens, disait Fontenelle... Pour nous payer du peu de cas qu'on fait de nous aujourd'hui, on nous exaltera, et Dieu sait avec quel mépris on traitera, en comparaison, les beaux esprits de ce temps-là qui pourront bien être des Américains. »

Il montrait là, une fois de plus, le génie de l'anticipation et sans doute s'amuserait-il aujourd'hui de voir Erskine Caldwell et Tennessee Williams exécutés par nos critiques au profit de son contemporain : Marivaux. Mais il s'attaquait à forte partie en se mettant à dos La Bruyère et Boileau. Neveu militant de Corneille, il composait contre Racine d'injustes épigrammes :

*Pour avoir fait pis qu'Esther*
*Comment diable as-tu pu faire ?*

Or, il avait des ambitions. Modérées, cela va de soi, mais il eût souhaité une place honorable qui lui assurât la sécurité sans travail, par exemple président de la Chambre des Comptes. « Il faut être quelque chose, disait-il, et que ce quelque chose ne vous oblige à rien. » D'où son désir d'entrer à l'Académie française. Son oncle Thomas l'y appelait ; Racine et Boileau le firent échouer trois fois. Enfin il fut élu, en 1691, et reçu par son oncle. Il n'avait que trente-quatre ans et pensait que la Compagnie l'avait fait attendre bien longtemps. Les progrès de la médecine ont changé tout cela.

Sa véritable carrière, celle à laquelle il doit sa plus juste renommée, allait s'ouvrir dans une autre académie, celle des Sciences. Dès sa jeunesse il avait aimé la compagnie des savants. C'était un temps où la science gardait encore les charmes d'une confraternité amicale et mystérieuse. Jusqu'à la Renaissance, l'autorité avait tenu la place de la raison et de l'expérience. Au XVII[e] siècle, les sciences mathématiques et physiques, l'astronomie et l'anatomie avaient fait de prodigieux progrès. Tout naturellement, des savants de disciplines différentes avaient éprouvé le désir de se communiquer leurs résultats. Le Père Mersenne, ami de Descartes, de Gassendi, de Hobbes, des deux Pascal, avait été « le lien de leur commerce ». Temps heureux où de grands hommes ignorés correspondaient au sujet de problèmes d'où allaient sortir le calcul infinitésimal et celui des probabilités, où princes, évêques et gens du monde se pressaient aux conférences des botanistes, où de grands seigneurs promenaient dans les salons des pièces d'anatomie.

Fontenelle avait connu ces fondateurs de la science nouvelle qui « comme des espèces de rebelles conspiraient contre l'ignorance ». Dans une petite maison du faubourg Saint-Jacques, avec son ami l'abbé Vertot, de Caen, il retrouvait d'autres compatriotes : l'abbé de Saint-Pierre et le mathématicien Varignon. Le Père Malebranche y venait quelquefois. On y parlait de Descartes et de Newton. Ce petit groupe normand, de disciplines fort diverses, et qui allait « rayonner sur toutes les académies », l'initiait aux multiples aspects de la pensée européenne. Ainsi, peu à peu, Fontenelle, fort doué, eut des clartés de toutes les sciences et l'amitié de tous les savants. Il est donc naturel qu'au moment où fut réformée l'Académie des Sciences, il ait été choisi pour secrétaire perpétuel. Sa courtoisie, son universelle curiosité, son adresse à clarifier les sujets difficiles, faisaient de lui l'homme idéal pour remplir cette fonction. On disait que, si jamais il mourait, il rassemblerait dans un bosquet de myrtes quelques ombres académiques et se ferait nommer secrétaire perpétuel des morts.

Sa tâche n'était pas une sinécure. Il devait écrire l'histoire de l'Académie, exposer les découvertes et communications des académiciens, et faire l'éloge de ceux d'entre eux qui mouraient. Il s'en acquitta parfaitement, et plus jamais à partir de ce moment ses ouvrages ne furent gâtés par un excès d'ornements. Lorsqu'on passe de l'*Histoire des Oracles* aux magistrales préfaces et aux *Eloges*, on a l'impression d'aller des premiers écrits de Voltaire aux meilleurs de Paul Valéry. La rigueur du style, la fermeté de la pensée deviennent infaillibles. En particulier les éloges, où il relate les vies effacées, modestes et souvent héroïques de savants aujourd'hui oubliés, sont d'une sobriété et d'une grâce inégalées. Ces belles âmes se reflètent dans le style poli de Fontenelle sans y être déformées. Jamais le récit dépouillé des faits n'est sacrifié au plaisir du trait piquant. Mais il arrive que celui-ci parte malgré l'auteur et fasse mouche. Par exemple, parlant du mariage du mathématicien Montmort, Fontenelle écrit : « Etant marié, il continua sa vie simple et retirée, d'autant plus que par un bonheur assez singulier le mariage lui rendit sa maison plus agréable. » Ou, constatant chez Newton l'absence de toute

vanité : « Combien de grands hommes généralement applaudis ont gâté le concert de leurs louanges en y mêlant leur voix. »

Tant de mesure et de perfection ne mit jamais Fontenelle à l'abri des critiques. On lui reprochait son habileté, ses amitiés pour des ministres, sa vie mondaine, son constant bonheur. On disait qu'il comprenait une science au moment où il en écrivait, mais qu'après un mois il ne s'entendait plus lui-même. Voltaire, dans son roman *Micromégas*, fit de lui un portrait satirique sous le personnage du « secrétaire de l'académie de Saturne qui n'avait à la vérité rien inventé, mais qui rendait fort bon compte des inventions des autres, et qui faisait passablement de petits vers et de grands calculs ». Avec mauvaise foi, l'auteur prêtait à Fontenelle mûri le ton de Fontenelle débutant. « Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. — Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs... — Ah ! dit l'autre, laissez là votre parterre. — Elle est, reprit le Secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes dont la parure... — Eh ! qu'ai-je à faire de vos brunes ? La nature est la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons ? — Pour vous plaire, répondit le Secrétaire. »

Rien n'a la vie plus tenace qu'une injustice. Fontenelle était déjà au seuil de la vieillesse que J.-B. Rousseau écrivait encore :

*Depuis trente ans un vieux berger normand*
*Aux beaux esprits s'est donné pour modèle*
*Il leur enseigne à traiter galamment*
*Les grands sujets en style de ruelle.*
*Ce n'est pas tout. Chez l'espèce femelle*
*Il brille encore malgré son poil grison.*

On doit penser que Jean-Baptiste Rousseau, suivant la coutume, ne lisait pas ce qu'il blâmait, car il y avait bien longtemps que Fontenelle avait mis au rancart le style de ruelle. Il s'était fait une philosophie neuve et profonde. En matière de science il pensait que la nature est stable et soumise à des lois ; que toutes les sciences formeront un jour un seul système qui sera probablement mathématique ; que cependant il fallait bien se garder de bâtir trop vite des systèmes généraux qui fausseraient l'observation objective des faits. « Ne précipitons rien, s'il se peut », disait-il encore à quatre-vingt-seize ans. Aucun homme de son temps n'a mieux compris les principes

qui allaient être ceux de Claude Bernard et de toute la science moderne. Aucun n'a mieux pratiqué le doute méthodique. « Le refus de croire, disait-il, honore les découvertes fines. » Un savant qui pense avoir établi une théorie doit se garder disponible pour la théorie contraire au cas où de nouvelles expériences renverseraient la vérité. « De mémoire de rose, disent les roses, on n'a jamais vu mourir un jardinier. » Pourtant les jardiniers sont mortels. Quant à la conduite de la vie, il définissait le bonheur comme « un état tel qu'on en puisse désirer la durée sans changement ». Il conseillait pour y atteindre de ne pas se créer de maux imaginaires ; de ne pas avoir pour les violentes douleurs je ne sais quelles complaisances qui s'opposent aux remèdes ; de ne pas anticiper sur les catastrophes ; de réduire et de resserrer sa vie autant que possible.

Il avait lui-même vécu cette sagesse un peu étroite. Bien qu'il aimât les femmes, ou peut-être parce qu'il les aimait, il ne s'était jamais marié. Longtemps il avait charmé ses amis par sa conversation brillante et ses anecdotes piquantes. Attentif à ne point blesser, il savait écouter les autres. « Il n'avait jamais interrompu personne ; il n'était point pressé de parler. » Vers 1740, ceux qui le rencontraient croyaient entendre un revenant. Il avait tout vu, tout connu. Il était comme un monument du grand siècle. Quelque statue animée. A quatre-vingt-dix-huit ans il dînait encore en ville. L'estomac et la tête tinrent jusqu'au bout, mais une surdité totale le rendait pesant. Mme Geoffrin qui avait hérité Fontenelle de Mme de Tencin alors qu'il était déjà fort avancé en âge, en était parfois embarrassée et ennuyée. C'est un malheur que de survivre à son temps et à soi-même. Toutefois, Fontenelle ne laissait pas voir qu'il en souffrît. Il demandait à quel chapitre en était la conversation et, renseigné, brillait encore d'un éclat fugitif par un monologue de réminiscences. Une vieille amie (elle avait cent trois ans) lui dit un jour : « La mort nous a oubliés. » Il mit un doigt sur ses lèvres. « Chut ! » murmura-t-il. Cette exclamation étouffée aurait pu être sa devise. Il pensait que les hommes, la plupart, sont sots et méchants, que cela est sans remède, mais qu'il vaut mieux ne pas le dire, et s'en accommoder.

Enfin quand il fut à un mois du centième anniversaire de sa naissance, la Mort s'avisa que ce mortel avait eu sa large part d'immortalité. Bien qu'évidemment irréligieux, « il fit une fin décente et chrétienne ». Son agonie dura trois jours. « Je ne croyais pas, dit-il, faire tant de façons pour mourir. » En savant curieux il observait cette dernière expérience. « Voilà la première mort que je vois », remarquait-il, et comme on lui demandait s'il souffrait : « Je ne sens autre chose qu'une difficulté d'être » Par où l'on voit qu'il fournit un titre à Jean Cocteau ; qu'il réussit sa mort comme il avait réussi sa vie ; et que ce fut à peine s'il crut à l'une plus qu'à l'autre.

Il avait été une intelligence du premier rang et sans doute la plus universelle de son temps. Eût-il été poète qu'il aurait rappelé, ou annoncé, Lucrèce, Gœthe et Valéry. Sainte-Beuve, qui eut le mérite de reconnaître son importance, le comparaît « à un Gœthe un peu aminci et réduit, mais d'une espèce approchante et qui mène à l'autre ». Eût-il éprouvé des sentiments plus forts qu'on aurait évoqué Auguste Comte et Alain. Son *Traité du Bonheur* préfigure par instants les *Propos sur le Bonheur*. La différence est qu'aux yeux d'Alain les *Propos sur le Bonheur* ne constituaient qu'une gymnastique élémentaire au-delà de laquelle il y avait les *Aventures du Cœur*. Les aventures de Fontenelle ne furent jamais que de cervelle. D'ingénieux critiques, François Grégoire, Philippe Garcin, ont parlé à son propos d'une métaphysique du bavardage, et mis à jour la philosophie sceptique et désabusée qui était le ressort de son esprit. On pourrait étudier aussi la métaphysique de ses silences et, en dénombrant les sujets dont il refusait de parler, construire une image de ses plus secrètes pensées.

« On perdrait courage, disait-il, si l'on n'était soutenu par des idées fausses. » C'est là une idée vraie, et qui va loin. Elle montre que l'indulgence désenchantée de Fontenelle s'accompagnait de quelque pitié pour la faiblesse de l'esprit humain. Mais non de mépris pour l'homme. Sainte-Beuve, après avoir cité son mot sur le rire, ajoute : « Il ne disait pas non plus : Oh ! Oh ! Oh ! et il n'a jamais rien admiré. » Ce n'est pas exact. Il a parlé de l'honnête Vauban avec une singulière ferveur. La formule : « Vauban devenait le débiteur particulier de

quiconque avait obligé le public », est belle, comme aussi : « Il a eu la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune médiocre. » Ce pessimiste reconnaît, en terminant l'éloge de Vauban, que « la vertu ne laisse pas de réussir quelquefois ». Il savait bien que le désintéressement et la recherche avaient fait le bonheur de ses vrais amis.

En cette année où nous célébrons le troisième centenaire de sa naissance et le deuxième de sa mort, plus d'un jugement sur lui doit être revisé. Quoi qu'en aient dit Grimm et tant d'autres, Fontenelle ne fut pas tant un bel esprit attardé qu'un grand esprit prématuré. Sans posséder, ni chercher le style rugueux, la hardiesse cavalière de Saint-Simon ou de Retz, il avait trouvé un ton sévère qui convenait à ses sujets. Paul Valéry le tenait pour le meilleur écrivain du XVIII[e] siècle. Pour moi, bien plutôt que dans les salons où son dédain prudent s'exprimait par la frivolité, j'aime à l'imaginer, jeune encore, dans cette petite maison du faubourg Saint-Jacques où, avec le délicieux Varignon et le fantasque abbé de Saint-Pierre, tous trois dans les premières ardeurs du savoir, fort unis et très inconnus, ils posaient, avec un extrême plaisir les premières pierres de la science moderne. L'abbé de Saint-Pierre pensait naïvement que le monde intellectuel datait à peu près de Descartes et que l'humanité, au temps de Voltaire, n'avait guère que sept ans, l'âge de la raison commençante. Fontenelle lui demanda : « Quel âge me donnez-vous ? » – « Dix ans », dit l'abbé. Fontenelle garde à mes yeux cette légère avance et si la Normandie se reconnaît avec fierté dans le génie de Pierre Corneille, elle peut se contempler aussi lucide, réaliste et grave, dans ce grand écrivain trop souvent méconnu « qui méprisa les déclamations pour discuter le vrai avec exactitude ».

# DISCOURS
## DE RÉCEPTION

# De « Rouen désolée » à Rouen rajeunie

---

DISCOURS DE RÉCEPTION DE

## M. André ROBINNE

(29 Mai 1958)

J'AVOUE la satisfaction intime que j'ai éprouvée quand j'ai été informé par un ancien Président de votre Académie, d'une proposition flatteuse confraternellement présentée.

J'aurais pu sans doute montrer quelque hésitation. J'ai pensé qu'il était plus simple et plus vrai, sinon plus typiquement Normand, d'éviter toute insistance, et je reconnais avoir spontanément répondu et donné d'emblée mon acceptation d'appartenir à votre savante Compagnie.

J'ai éprouvé par la suite, en même temps que je comprenais mieux l'honneur qui m'était fait, quelques remords rétrospectifs de n'avoir pas décliné cette offre en prenant conscience qu'elle outrepassait mes mérites.

Soucieux comme l'enseignait Joseph Lotte, cet ami de Péguy que j'ai connu professeur au Lycée de Coutances, d'être attentif aux indications, conscient de n'avoir ni provoqué, ni recherché ce qui m'arrive, je suis heureux et fier d'avoir été l'objet d'un choix qui m'honore grandement.

Il y a longtemps que j'ai eu des raisons personnelles de connaître l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen et d'apprécier sa bienveillance à mon égard.

En 1913, voici 45 ans déjà, elle se manifestait à ma reconnaissance sous la forme d'une fée généreuse en me décernant un Prix Pellecat d'une valeur de 1.500 Francs. C'était une aubaine pour l'étudiant orphelin que j'étais et la somme, en ce temps-là, me fit l'effet d'une fortune.

Monsieur Lucien Lefort, Architecte en Chef du Département de la Seine-Inférieure, en était le rapporteur. Je n'oublierai jamais sa grande bonté, ni l'aimable sympathie qu'il manifesta en maintes circonstances au jeune élève des Beaux-Arts qui préparait son admission à l'Ecole Supérieure d'Architecture dans l'Atelier d'Edouard Delabarre.

Tous les deux furent des vôtres et je suis heureux d'évoquer leur souvenir en même temps que d'exprimer les sentiments de reconnaissance que je leur garde à l'un comme à l'autre.

Il est encore un de mes anciens maîtres dont le nom me vient ici tout naturellement sur les lèvres et dans le cœur. Je travaillais parfois dans ce temps-là chez Pierre Chirol qui commençait à Rouen sa brillante carrière.

Il ne tarda pas à me manifester cette amitié dont il sut entourer les jeunes élèves de notre école en même temps qu'il aimait marquer près d'eux son influence et son empreinte.

Aujourd'hui encore, beaucoup pourraient en témoigner. Sa prodigieuse érudition, l'originalité de sa pensée et de son expression, la conviction de ses sentiments, ses manies elles-mêmes dont on s'amusait sans manquer pour cela au respect et à l'admiration que nous avions pour lui, ont laissé en moi de précieux enseignements, tout comme son amitié a marqué ma vie professionnelle et ma chance rouennaise.

Grâce à lui, et c'est l'un de mes plus agréables souvenirs, je pus participer à une manifestation de grand art, demeurée pour moi comme une journée exquise et inoubliable. Une troupe parisienne donnait ce jour-là dans les ruines de l'Abbaye de Jumièges la représentation du « Vray Mystère de la Passion » d'Arnoul Gréban. Mon jeune enthousiasme était à vif et je revois encore le spectacle étonnant de la foule suivant les divers tableaux du mystère à travers les ruines magnifiques de l'Abbaye, ou encore le voyage sur le bateau qui nous emmenait à Jumièges, écoutant une causerie du R. P. Dom Besse ou sollicitant un interview de Georges d'Esparbès qui était alors Conservateur du Château de Versailles, en même temps que l'auteur de récits chevaleresques comme « La guerre en dentelles ». Nous n'étions pas loin, hélas ! d'une autre guerre qui ne se fît pas en dentelles.

De tout temps mes compatriotes coutançais ont volontiers planté leur tente dans cette Capitale qu'est notre belle Cité. Bas-Normand du Cotentin, nous ne sommes pas des horsains dans le chef-lieu de notre province.

C'est ainsi que, vers 1920, je retrouvai à Rouen Georges Laisney, professeur d'anglais au Lycée Corneille. Auteur de poésies charmantes, dessinateur délicat et plein d'esprit, il a laissé entre autres ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle « Le portrait de Coutances » illustré par lui-même.

Eugène Legraverend, ingénieur des jardins de la ville de Rouen, était coutançais lui aussi, comme Edouard Lecrosnier, avocat réputé et auteur de spirituelles revues.

Les uns et les autres, au hasard des rencontres, nous ne manquions pas de parler ensemble de notre vieux Lycée à nous, de notre cathédrale de fierté, chantée par Louis Beuve, du Jardin des Plantes, orgueil de la petite ville et dont le père de Legraverend avait été le jardinier en chef, de nos amis communs : Joseph Quesnel, créateur du « Pou qui grimpe » et dont la renommée avait gagné la Capitale, Thézéloup et combien d'autres.

Georges Laisney et Eugène Legraverend appartenaient à l'Académie. J'en éprouvai alors joie et fierté pour ma petite patrie et il me plaît de reporter vers elle aujourd'hui l'honneur qui m'est fait à mon tour.

De cet honneur, je veux vous remercier.

* * *

Deux ouvrages de deux anciens Présidents de l'Académie ont servi d'antithèse au sujet que j'ai choisi, et si j'ai opposé à « *Rouen désolée* » de René-Gustave Nobécourt et au « *Rouen disparu* » de Pierre Chirol, ce Rouen nouveau rajeuni et retrouvé dont je voudrais retracer les étapes et conter l'histoire, c'est qu'il me plaît de montrer que les Rouennais de notre temps ont manifesté en face du malheur le même courage, la même audace que leurs ancêtres et un talent qui s'identifie à celui des maîtres d'œuvres d'autrefois.

Laissons donc l'esprit de critique et de dénigrement trop coutumiers à notre peuple pour magnifier l'œuvre de nos contemporains, faisant la preuve des qualités foncières qu'ils feignent d'ignorer et qu'ils retrouvent du moins dans les grandes circonstances, de leur confiance en eux-mêmes et de leur foi dans les destinées de la Patrie.

Le livre émouvant de René-Gustave Nobécourt qui apporte une sévère et impartiale contribution à l'histoire de notre cité pendant la période douloureuse de la récente occupation allemande fait en même temps un sinistre tableau des ruines répandues dans ses divers quartiers et en montre de navrantes images. « On ne peut pas dire que Rouen soit morte... » écrit en préface La Varende, « pourtant ceux qui l'aimaient ne peuvent la retrouver ». « Moribonde elle était comme descendue aux enfers ». Tous ceux qui ont vécu parmi nous ces temps tragiques ont gardé dans leurs yeux et dans leur esprit la hantise de cette désolation.

1939 — C'est la guerre qui commence, et déjà s'éternise. A Rouen comme ailleurs s'improvisent quelques préparatifs angoissés : protection de nos monuments classés, enlèvement des vitraux, des tapisseries des églises, des toiles et des œuvres d'art des musées, enrobement des portails et des tombeaux précieux par des échafaudages de sacs de sable, suppression des lumières et création de l'obscurité de la défense passive.

1940 — Après une période de calme qui, dans une sorte d'habitude déjà prise, a précédé la tempête, la « drôle de

guerre » s'anime tout à coup d'une manière fulgurante. Bien vite la ville est alertée. C'est alors la construction hâtive des ouvrages de défense et le minage des ponts, en même temps que l'exode contagieux s'enfle, se propage et emporte en vagues lamentables ses flots de réfugiés. Et voici, en ce dimanche 9 Juin, l'apparition des troupes ennemies qui descendent de Boisguillaume, envahissent la ville tandis que sautent les ponts et que commencent les premières destructions.

L'incendie monstre, né du premier combat mais entretenu, puis arrêté sur l'ordre de l'occupant, ravage 12 hectares et détruit plus de 900 maisons entre la cathédrale préservée de justesse et les quais de la rive droite. Sur la rive gauche, dans le même temps, les magasins des docks ont brûlé et quatre autres hectares sont ravagés.

1941 - 1942 - 1943 — Lourdes années de l'occupation, de la disette, de la lutte sourde, de l'espoir entretenu mais combien imprévisible et mystérieux de la Libération. Les bombardements relativement peu nombreux — il y en eut 8 pendant ces 3 années contre 17 pour la seule année 1944 — n'ont pas sensiblement augmenté les pertes et nous pouvons croire qu'elles seront limitées, qu'elles s'arrêteront là. Déjà, dès le mois d'Octobre 1940 des plans se sont échafaudés pour la reconstruction des quartiers détruits.

Les architectes rouennais qui, très humainement, aspirent à manifester leur activité professionnelle, en ont parlé aux pouvoirs publics et les services municipaux ont organisé parmi eux un concours d'idées.

Leurs projets sont exposés à la Mairie, non sans que les occupants émettent la prétention d'apporter leurs directives. Mais le Maire, M. Poissant, recherche sans plus tarder la nomination d'un urbaniste. En plein accord avec notre syndicat professionnel d'architectes, la municipalité arrête son choix sur le nom de M. Greber, architecte parisien qui présente les plus sérieuses références.

Tandis que la science et l'art de l'urbanisme en pleine gestation ont eu chez nous peu d'occasions d'être développés et pratiqués avant la guerre, Jacques Greber lui, à la suite de

concours internationaux a travaillé à l'étranger. Il a notamment dressé les plans d'aménagement de Montréal au Canada et professe à l'Institut d'Urbanisme de Paris dont il a lui-même proposé la création. Nul n'est plus qualifié et il se met au travail au début de l'année 1941, entouré de la confiance, de la considération et de la sympathie de ses confrères locaux. Il entretient en effet avec eux les plus agréables rapports, les informe à diverses reprises de l'avancement de ses études, entend volontiers leurs appréciations ou leurs suggestions.

Le 27 Janvier 1941, la Municipalité présente M. Greber aux notables, aux sinistrés et l'Urbaniste développe ses propres idées sur la méthode de travail qu'il entend suivre. Le 21 Juillet 1942, il fait connaître le premier résultat de ses études et le 11 Mars 1943, au cours d'une nouvelle réunion de notables à la Mairie, il présente son nouveau plan de Rouen, tracé qui comporte déjà le parti qu'il adopte et auquel il se tiendra en même temps qu'il développe ses considérations sur la nécessité du groupement urbain, comportant la coordination des plans de l'agglomération toute entière et de la région.

Le lendemain même de ce jour les bombes encadrent Saint-Maclou, causent de nouvelles destructions. Il nous reste à vivre hélas ! des jours bien sombres.

C'est que l'année 1944, l'année de la libération, sera aussi pour Rouen l'année des plus grands désastres, des plus lourds sacrifices.

Après la semaine rouge et ses jours tragiques, dont certaines dates restent inscrites en lettres de sang et de feu dans nos mémoires — 19 Avril - 30 et 31 Mai - 2-3 et 4 Juin et quelques autres encore — les 16 hectares détruits en 1940 deviendront 80, les 900 maisons détruites passeront au nombre de 9.500, celui des sinistrés totaux à plus de 25.000 et celui des victimes à 2.500.

* * *

En ouvrant mon exemplaire du « *Rouen disparu* » de Pierre Chirol, j'y retrouve une collection de photographies que j'ai jointe à ce martyrologe rouennais après le bombardement du 19 Avril.

Au bilan d'un « siècle de vandalisme » provoqué par le fanatisme, l'âpreté ou de simples mais criminelles erreurs de jugement et de goût dont on pouvait croire guéri notre siècle plus averti, venaient s'ajouter de nouvelles hécatombes qu'en un seul jour des engins modernes et perfectionnés avaient irrémédiablement causées, sans en pouvoir mesurer l'ampleur et la gravité.

Je vois là, parmi d'autres, la façade sud de la Cathédrale aux contreforts écrasés, à la nef béante, les intérieurs de notre église métropolitaine bouleversés et le Christ en croix étendu sur le sol comme frappé à mort une nouvelle fois.

La vieille maison du maître Georges Ruel, rue Saint-Romain, a été décapitée et surtout le Palais de Justice — dont la salle des Pas Perdus a été atteinte — présente un trou immense dans sa grande toiture, attendant encore de plus graves dommages. Le bilan est sévère, et quand, aux jours de la Libération, la délivrance sera venue et la crainte évanouie, nous compterons au total parmi les monuments disparus : l'Hôtel des Douanes, le Palais des Consuls, le Théâtre, l'Eglise St-Vincent, sans omettre les graves mutilations subies par la Cathédrale, St-Maclou, l'Hôtel de Bourgtheroulde, le Palais de Justice, St-Ouen.

Ces mutilations, Dieu merci, ne sont pas mortelles et nous assisterons plus tard à de triomphales résurrections.

*Notre Ville a terriblement souffert.*
*Rouen désolée est méconnaissable.*
*Rouen disparu compte de nouvelles pertes inestimables.*

Mais autrefois déjà, au temps de Guillaume le Conquérant, en l'an 1116, puis en 1136, puis en 1174 et encore le jour de Pâques de l'an 1200, des incendies considérables avaient éclaté, détruisant l'Eglise de Ste-Marie-du-Pont et l'Abbaye de St-Ouen qui venait d'être achevée 10 ans plus tôt, et l'Eglise St-Amand, puis la Cathédrale, brûlée elle aussi de fond en comble.

Et chaque fois, avec une ténacité indomptable, la ville avait été reconstruite et ses monuments refaits.

Dans une plaquette éditée en 1945, M. Georges Lanfry écrivait à ce propos :

« La fière cité du Conquérant à peine rebâtie est réduite en cendres, un peuple courageux, sans se laisser abattre et cinq fois dans le même siècle, nivelle le sol, répare et rebâtit sa ville, marquant son ouvrage des progrès de sa technique et de l'évolution de son art. Puissions-nous sentir et comprendre nous aussi qu'il ne faut jamais désespérer ».

Nous l'avons senti et nous l'avons compris.

Le même miracle de volonté et de courage s'est reproduit. Gardant encore la trace de ses malheurs, mais manifestant sans plus attendre son activité renaissante, Rouen rebâtit ses quartiers détruits en s'inspirant cette fois encore des progrès de la technique, des besoins de la vie moderne et de l'esthétique de notre temps. L'histoire en est récente, encore actuelle et toujours en cours, la reconstruction n'étant pas achevée.

Mais l'importance de l'œuvre accomplie permet d'en juger les résultats et d'avancer, sans crainte d'un démenti, qu'une fois encore Rouen désolée a fait place à Rouen rajeunie, et qu'aussi Rouen disparu, malgré ses pertes très sensibles, a conservé, restauré, retrouvé ses joyaux essentiels, y ajoutant même des beautés insoupçonnées, par la mise en valeur des façades de ses vieux quartiers.

* * *

Dès le début de l'occupation, le gouvernement mit sur pied d'abord un commissariat, puis un ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme représenté en province par des délégations départementales. Ce M.R.U. avait pour mission d'organiser la prise en charge par l'Etat du remboursement des dommages de guerre avec l'obligation du réemploi, et aussi l'étude et l'établissement des plans d'urbanisme, le problème ayant été très justement posé qu'aucune reconstruction ne pourrait être faite sans l'étude préalable de ces plans d'ensemble.

La création de ce Ministère représenta un énorme travail d'organisation et de mise au point.

Les cadres supérieurs fournis par les Ponts et Chaussées étaient formés à l'Administration.

Les architectes, conseils tout désignés de leurs clients sinistrés, durent se plier à des règles administratives qu'ils ignoraient généralement. Ils eurent à remplir des questionnaires, à établir des plans à l'identique, à estimer le montant des dommages suivant des méthodes qu'il leur fallut adopter. Ils protestèrent contre certaines formalités administratives qui alourdissaient leur mission, et ne manquèrent pas, en affirmant l'indépendance de leur profession libérale, de se défendre contre l'obligation qui leur était faite de sortir du cadre de leurs compétences ou de leurs habitudes. Il n'en surent pas moins réaliser ces tâches ingrates et sans doute nécessaires.

Cependant que les sinistrés s'organisaient eux-mêmes et se groupaient au sein d'Associations syndicales ou de Coopératives, que l'étude des plans d'urbanisme se poursuivait pour chacune des régions ou des villes sinistrées, que des architectes en chef étaient mis en place, que le grand service des Monuments Historiques s'activait pour protéger, consolider et sauver du désastre total les œuvres d'art atteintes par les bombes, que les entreprises de construction se préparaient pour leurs chantiers futurs, réparant les dommages partiels et construisant déjà des demeures et des centres commerciaux provisoires, la surélévation des quais posait au service des Ponts et Chaussées des problèmes délicats qui seraient longuement étudiés et débattus.

Tout cet ensemble d'activités diverses, préambule indispensable à la Reconstruction, fonctionna sous les bombes pendant l'occupation et nous avons connu des réparations provisoires qui furent à nouveau endommagées, et aussitôt refaites, manifestant la volonté d'une population courageuse.

Dans une brochure intitulée *Rouen cité de demain*, diverses personnalités ayant joué dès le début de notre reconstruction un rôle administratif, technique, artistique ou financier, ont défini leurs problèmes et montré la complexité des tâches si diverses qu'il a fallu remplir et coordonner.

Je ne veux pas insister sur tous ces aspects, voulant examiner de plus près et de façon plus spéciale l'importance et la qualité des études architecturales qui ont abouti aux réalisations que nous connaissons et à celles qui restent et viendront compléter et parfaire la renaissance de notre Cité.

* * *

Je l'ai déjà dit, la base de toute la reconstruction fut le plan d'urbanisme.

Nous avons vu que M. Jacques Greber avait été désigné par la Municipalité rouennaise dès le mois de Novembre 1940 pour étudier ce plan.

Or un plan d'urbanisme ne consiste pas tout bonnement à établir des prévisions de voierie, à rectifier des tracés. Les plans d'aménagement et de reconstruction, tout comme les plans d'embellissement et d'extension dont on commençait à parler juste avant la guerre, doivent serrer de plus près les problèmes.

Ils exigent, outre un sens intuitif, la connaissance de la conception et de la grande composition architecturales, une documentation de base et des enquêtes préalables afin, suivant la définition de M. Prothin, de « réaliser un équilibre aussi harmonieux que possible de l'ensemble des activités humaines sur une portion de territoire donnée. »

On pourrait dire avec le directeur de l'Aménagement du territoire que l'urbanisme « colle à la vie des hommes, à la vie des peuples », qu'il évolue avec les besoins nouveaux et nécessite aussi des recherches et des solutions qui s'adaptent à toutes les conditions de l'existence humaine.

C'est pourquoi, avant d'établir le moindre projet de reconstruction et d'aménagement, M. Jacques Greber a dressé un rapport d'enquête extrêmement minutieux qui s'étendra non seulement à la ville elle-même, mais à l'agglomération et à la région.

Ce travail considérable qui fait le point de la situation en 1939 comporte les chapitres les plus divers sur l'histoire, la géographie, le climat, sur la vie économique et intellectuelle sans oublier les problèmes esthétiques concernant notamment les sites naturels et le patrimoine archéologique en vue de leur protection.

Ce copieux rapport qui constitue une étude précieuse et

fort documentée a paru récemment dans « La Vie Urbaine », organe de l'Institut d'Urbanisme, publié sous la direction de M. Pierre Lavedan.

En même temps, l'urbaniste étudiait le projet d'aménagement du groupement de Rouen, délimitant les zones industrielles, commerciales, rurales, l'habitation continue ou discontinue, les quartiers de résidence, précisant ou rectifiant le système des grandes circulations, les réserves d'espace pour les extensions futures, la mise en valeur des sites.

Pour ce qui concerne plus spécialement la reconstruction de notre ville, il trace sur les plans des quartiers sinistrés les solutions qu'il envisage, dont il fixe les données générales.

Ces principes qui seront développés par la suite en fonction notamment des destructions de 1944 montrent que le plan d'origine est resté valable et que son extension en a confirmé le caractère.

Les ruines nouvelles de 1944 et les destructions des deux rives permirent d'accuser davantage la composition recherchée *en axant* la ville nouvelle sur le fleuve qui devient vraiment le centre de Rouen.

L'ancien faubourg Saint-Sever (avec les tristes magasins des docks, l'usine à gaz, la gare d'Orléans) disparaîtra pour faire place à un vaste quartier neuf et très moderne étroitement relié à la rive droite par quatre ponts.

L'Ile Lacroix au plan confus et mal ordonné, encombrée des ateliers de réparation du Port Fluvial, sera aménagée en un parc des sports créant au centre de la cité un grand îlot de verdure venant égayer les rives de la Seine.

De ce grand axe fluvial, on découvrira vers le nord la ville ancienne d'où émergent les flèches et les tours de ses remarquables monuments, puis vers le Sud, la rive gauche très aérée, de conception libre et bien actuelle, dont les volumes s'ordonneront autour de la Préfecture et de la Cité Administrative.

* * *

La circulation au cœur de notre ville, avec ses rues étroites, avait tendance à concentrer à l'excès le trafic sur les quais et les boulevards. Il est envisagé alors de l'améliorer par la création d'une transversale parallèle aux quais prolongeant la rue Alsace-Lorraine, à l'Est vers le faubourg Martainville, et à l'Ouest vers la place St-Eloi pour rejoindre le boulevard des Belges, en se frayant un passage dans l'espace libéré par l'église Saint-Vincent écroulée.

La rue de la Républiique et la rue Grand-Pont ont été élargies.

Sur la rive gauche, la transformation de l'équipement ferroviaire, la modernisation des quais, la reconstruction des ponts imposaient le remaniement du système routier.

Il est alors prévu une voie à deux chaussées parallèles au quai, ainsi que la création du Mail reliant le pont Corneille à l'avenue de Caen à travers le quartier des Emmurées.

*Rouen est le type d'une ville-pont* construite à cheval sur le fleuve qui commande la composition générale.

Aux trois ponts anciens, il semble nécessaire d'en ajouter un quatrième à la hauteur de la rue Jeanne-d'Arc pour relier le centre au quartier nouveau de la rive gauche.

Quant au pont transbordeur dont la silhouette nous manque peut-être mais dont l'utilisation était devenue peu efficace, il ne peut être question de le rétablir.

Le pont à édifier à son emplacement est le seul qui reste à construire. Sera-t-il avec travée mobile permettant aux navires de remonter au centre de la ville ou un pont fixe qui reportera vers l'aval le trafic du port maritime ? Il semble que cette dernière solution plus raisonnable est celle qui sera adoptée.

De toute manière, le rôle dévolu aux ponts extrêmes est d'assurer la circulation générale, alors que les ponts Jeanne-d'Arc et Boieldieu assurent un service interurbain.

La destruction totale des quais a conduit à envisager l'augmentation du tirant d'air des ponts, permettant d'adapter la navigation de la Seine aux besoins nouveaux. Elle a entraîné un relèvement général des niveaux et posé un problème longuement débattu. Paris port de mer, disait-on, va détruire l'aspect, si cher aux rouennais, du fleuve visible au bas de la rue

Jeanne-d'Arc, de l'accostage des grands paquebots, de « la petite Provence », des grands cafés au bord de l'eau.

Ce fut l'une des polémiques à laquelle se passionna le public avec l'autre, dont je parlerai tout à l'heure, d'une esplanade partant de la cathédrale jusqu'à la Seine. Ces querelles sentimentales et esthétiques n'eurent pas d'autre résultat que de retarder sans doute l'exécution des travaux et de faire attribuer, en un temps, à la reconstruction de Rouen l'épithète de « lanterne rouge ». Elles manifestèrent du moins l'intérêt que nos concitoyens attachaient au nouveau plan de leur cité.

Finalement le tirant d'air prévu à 10 mètres, ce qui aurait mis les ponts au niveau de la place de la Cathédrale, fut réduit à 7 mètres, la voie haute fut réservée à la circulation routière tandis que le trafic ferroviaire et portuaire restaient au niveau bas, améliorant d'une manière sensible l'ancienne circulation en supprimant la coupure des ponts lors du passage des longs convois qui desservaient les quais.

Sans doute doit-on regretter amèrement que cette solution n'ait pas été exploitée d'une manière plus complète en créant une grande circulation routière plus rapide et moins encombrée. Un parking couvert a été établi en bas, mais le quai haut, loin d'avoir recouvré son animation ancienne, reste commercialement déserté du fait peut-être de l'existence d'une rampe inutile, gênant le stationnement des voitures, faute surtout de brasseries qui hésitent à s'y ouvrir, à cause aussi sans nul doute de la concurrence de la nouvelle transversale où se concentre toute la circulation et la vie commerciale.

Le relief a du moins été utilisé au maximum sur la rive gauche où une tranchée couverte, bel ouvrage construit en béton précontraint, assure la liaison ferroviaire entre les gares d'Orléans et de Rouen St-Sever.

Outre le tracé des rues et des voies urbaines, le réseau des routes a fait l'objet d'études pour des solutions pratiques aussi bien qu'esthétiques.

Si les voies de pénétration tiennent compte du développement des transports routiers, les circuits touristiques ont motivé des créations nouvelles.

En même temps que des rocades reliant les grandes artères de circulations ont été tracées, l'urbaniste n'a pas omis de songer à la mise en valeur des sites en dotant la périphérie de routes touristiques en corniche qui nous invitent à suivre les crêtes d'où, en dominant la vallée, on peut découvrir les panoramas et les points de vue, qu'il s'agisse du plateau des Aigles ou de la côte Ste-Catherine, de la Grande-Mare, de Mont-Saint-Aignan ou de Canteleu.

En ce qui concerne la mise en valeur de nos richesses archéologiques, il est certain que cette existence de monuments historiques ainsi que la ténacité manifestée par les commerçants pour retrouver leur ancien emplacement, ont provoqué des contraintes et imposé des obligations.

La rue Grand-Pont qui monte des quais vers la Cathédrale et dont le profil a été nécessairement modifié, a été légèrement déportée et élargie. Elle vient buter sur l'angle du Bureau des Finances. Le Syndicat d'Initiative qui s'y est installé ne pouvait mieux choisir son emplacement. La Place de la Cathédrale, demeurée place fermée, a néanmoins été quelque peu prolongée vers le Sud pour offrir une vue d'ensemble sur la façade de la Cathédrale et ménager un petit coin de verdure. Il fut question de la dégager bien davantage et de nombreux Rouennais, parmi lesquels des hygiénistes et peut-être des poètes, auraient souhaité la création d'un vaste espace vert entre la Seine et la Cathédrale.

Ils oubliaient ou ils ignoraient que partout où cela a été réalisé, notamment devant Notre-Dame de Paris, le résultat en a été décevant par la perte de l'échelle et du pittoresque.

On peut penser que les partisans de cette solution n'étaient pas non plus directement intéressés par la reconstruction des quartiers commerçants et qu'ils étaient mal informés d'un principe, pourtant bien connu en matière de Monuments Historiques, d'après lequel nos cathédrales n'ont pas été bâties pour être dégagées : « Elles sont faites, au contraire, pour dominer et pour être vues par-dessus les toits ». Qui ne se souvient de cette perspective étonnante de la rue de l'Epicerie encadrant le portail de la Calende et la flèche s'élevant vers le ciel ?

La perte fort sensible de tout ce quartier pittoresque avec ses vieilles maisons du Marché « aux balais » ou de la rue du Bac n'en a pas moins permis de créer de nouvelles échappées captivantes sur la Cathédrale, comme la place de la Calende à l'emplacement de l'ancien marché aux fleurs.

Le curieux monument de la Fierte St-Romain, heureusement conservé, est mis en valeur et s'adosse contre un marché couvert en cours de construction.

Le volume des immeubles des quais a fait lui-même l'objet d'une étude d'ensemble et leur gabarit s'abaisse au droit de la Cathédrale pour que celle-ci se découvre au-dessus des toits...

La rue immédiatement à l'Est de la rue Grand-Pont a ouvert une perspective nouvelle sur la Tour de Beurre.

Ainsi notre Cathédrale si courageusement et miraculeusement sauvée du désastre, si magnifiquement restaurée, est-elle restée le centre spirituel et artistique de la Cité.

Permettez-moi de rendre ici un particulier hommage à l'heureuse conception de l'urbaniste ainsi qu'au talent, à l'audace et à la ténacité de tous les artisans de cette véritable résurrection. Celle-ci a été magnifiée le 26 Juin 1956 en la présence de Monsieur le Président de la République et cette date marque, n'est-il pas vrai ? la véritable renaissance de la Cité.

* * *

En amont des quais, la porte Guillaume-Lion, qui rappelle le souvenir des anciens remparts, a été conservée, mais déplacée à un nouvel alignement, et donnera accès à un jardin lapidaire précédant un groupe scolaire.

La place de la République, à la tête du pont Corneille, constitue un vaste ensemble architectural.

Au bas de la rue Jeanne-d'Arc a été conçu un autre ensemble important qui comprendra le Théâtre, le Conservatoire de Musique, et dont le Palais des Consuls, siège de la Chambre de Commerce, maintenant reconstruit et lui aussi pompeusement inauguré, marque le caractère majestueux et ordonnancé.

Un autre quartier sinistré, situé au Nord du Palais de Justice, va être prochainement reconstruit sur un plan très aéré. Il reliera le square Verdrel au jardin prévu. Un parking doit être aménagé pour remédier aux difficultés de la circulation dûe à l'étroitesse des rues que l'on ne pouvait élargir.

De tous ces monuments, seule l'Eglise St-Vincent, joyau du XV[e] siècle et dont les vitraux remarquables ont pu être conservés, demeure totalement anéantie. Elle doit être réédifiée sur la place du Vieux-Marché sous le vocable de la Basilique Ste-Jeanne-d'Arc. La Municipalité rouennaise a dès maintenant décrété le transfert du marché de gros qui encombre le quartier et y rend la circulation très difficile. Cela permettra la modification des halles et l'amélioration des proportions de la place au centre de laquelle doit s'élever le monument national à Jeanne d'Arc, dont l'érection a fait l'objet d'une loi votée par le Parlement en 1920 sur l'initiative de Maurice Barrès.

La première pierre en fût posée par M. le Président de la République lors des fêtes de la réhabilitation de Jeanne d'Arc et l'esquisse des plans de tout cet ensemble qui avait été établie alors fait actuellement l'objet d'études plus approfondies en vue d'une exécution que nous espérons prochaine.

* * *

Outre l'emplacement du Théâtre qui avoisine le Palais des Consuls, de la Basilique Ste-Jeanne-d'Arc prévue en bordure de la place du Vieux-Marché entre la rue de Crosne et la rue de la Pie, du marché couvert et d'une salle des fêtes accolée à la Fierte, d'autres espaces ont été fixés et réservés sur le plan pour la reconstruction des édifices publics comme la gare routière sur le quai à l'Ouest de la rue Jeanne-d'Arc ou les groupes scolaires Catherine-Graindor et Laurent de Bimorel.

Quant à la répartition des masses bâties, elle comprend généralement des îlots fermés avec de grandes cours intérieures dont il appartient aux architectes en chef de préciser les volumes et au commissaire du Remembrement de délimiter et de répartir les parcelles entre les sinistrés.

Ce plan d'urbanisme élaboré par M. Jacques Greber qui a

fixé les principes directeurs présidant à la reconstruction de notre ville et ordonnant son développement ultérieur, a subi en cours d'études et au fur et à mesure des événements quelques modifications importantes.

Personnellement, nous avions pensé que les destructions nouvelles subies au cours de l'année 1944 pouvaient motiver une reprise profonde de l'étude et peut-être un parti de plan plus moderne et plus aéré et nous avons exposé ce point de vue dans un rapport présenté au sein du Conseil de la Municipalité rouennaise.

En fait, les principes essentiels du plan Greber sont demeurés inchangés et le parti adopté à l'origine a été respecté lors de l'exécution dont nous constatons maintenant le résultat.

Toutefois, en l'absence de M. Greber reparti à l'étranger, une mise à jour permanente a été assurée par le service en liaison avec l'urbaniste en chef, M. Bahrmann, et avec les sous la haute autorité de M. l'Inspecteur général Marrast, puis en liaison avec l'urbaniste en chef, M. Bahrmann, et avec les architectes en chef, désignés par la Ville de Rouen, mes confrères Desmaret et Herr.

Un plan d'urbanisme n'est d'ailleurs jamais immuable. Il est parfaitement admis qu'il peut évoluer et s'améliorer en fonction d'une mise au point des études architecturales, des besoins démographiques ou économiques de la cité.

L'essentiel avait été préparé et bien mis à jour pour en préciser l'exécution. Cette exécution du plan général n'en exigera pas moins encore beaucoup de travail et d'études et de multiples activités s'y sont employées en donnant la mesure de leur talent et de leur expérience.

En même temps que le commissaire au Remembrement assisté d'un architecte conseil, procédait au découpage des parcelles à l'intérieur des îlots tracés sur le plan de reconstruction et discutait avec les sinistrés sur l'emplacement qui leur était proposé, les architectes en chef étudiaient par des dessins et des maquettes les volumes à reconstruire. Au cours de réunions d'études, ils examinaient les plans dressés par les architectes reconstructeurs donnant leurs directives sur l'aspect

extérieur des immeubles, cherchant à assurer une unité d'architecture, à faire respecter certaines disciplines qui ont permis de donner à l'ensemble une tenue de qualité.

La grande maquette à laquelle M. Herr s'est tout spécialement attaché a été l'un des éléments majeurs de cette étude de masses et de volumes, en même temps qu'elle a permis de juger avec certitude des résultats attendus, facilitant les accords à obtenir et exposant à nos visiteurs, parmi lesquels de nombreux architectes étrangers, le problème d'ensemble qui avait été ou allait être réalisé.

A côté de ces réunions confraternelles, rappelant aux architectes le travail en équipe et les corrections d'atelier de leur jeunesse, furent organisées des réunions de coordination, groupant sous l'autorité du délégué départemental du M.R.U. les représentants de tous les services intéressés.

Les plans devaient être acceptés et signés par les architectes en chef avant toute demande de permis de construire. Ils devaient l'être aussi des sinistrés plus intéressés que tous autres aux projets de leur immeuble.

De leur côté, les organismes de construction étaient attentifs à voir établir le bilan financier qui équilibre le montant de la créance du sinistré avec celui de la dépense. Il fallut donc dresser les plans d'exécution, rédiger les devis descriptifs et estimatifs et procéder aux adjudications. Celles-ci furent ouvertes à toutes les entreprises qualifiées et il en vint de divers coins de France, ce qui ne rendit pas toujours aisée la conduite des travaux. Certaines d'entre elles prirent pied dans la région et s'y installèrent. D'autres moins solides, disparurent rapidement. Les premiers grands chantiers s'ouvrirent rue Grand-Pont et bientôt tout le quartier autour de la Cathédrale fut bourdonnant d'activité, redonnant vie à nos ruines désolées. Qu'en est-il advenu ? Les immeubles dont la reconstruction a été groupée par îlots constituant une sorte d'unité de chantier, sont généralement d'une architecture étudiée et correcte : architecture de pierre avec toitures d'ardoises, matériaux imposés, du moins sur la rive droite, par les architectes en chef.

L'assemblage en eut été monotone, si chaque chef d'îlot n'avait, d'une manière ou d'une autre, marqué sa personnalité

et traité son ensemble avec sa propre facture, faisant varier la proportion des baies, la modénature et l'utilisation même des matériaux : baies en hauteur ou en largeur, corniches et bandeaux aux profils différents, pierre porteuse ou placage dont l'appareillage diffère, croisées en bois ou menuiserie métallique, balcons aux ferronneries variées...

A cela vinrent s'ajouter la diversité et le plus souvent la recherche et la distinction des magasins et des boutiques qui donnent à nos rues un caractère moderne et très vivant.

D'année en année, de mois en mois, les magasins s'ouvrirent, les immeubles furent occupés, les enseignes lumineuses répandirent leurs flots colorés sur la circulation rétablie.

La réception des travaux donna lieu souvent à des inaugurations officielles marquant une date dans la reconstruction de la Ville.

Retenons seulement que le Pont Corneille était solennellement livré à la circulation le 19 Juillet 1952, que le Cinéma *Omnia* ouvrait ses portes le 18 Décembre de la même année.

Le pont Boieldieu et le pont Jeanne-d'Arc étaient inaugurés officiellement ensemble le 28 Avril 1956, tandis que le même jour, sous la présidence de M. Ramadier, le somptueux Palais des Consuls redevenait le siège de la Chambre de Commerce.

Enfin, comme couronnement, la Cathédrale était rendue au culte le 26 Juin 1956 en présence de Monsieur le Président de la République, de Ministres, de Cardinaux et d'une foule immense.

Cette dernière date, point culminant de notre résurrection, se situe 12 années après notre libération, après 15 années de labeurs et d'efforts.

Malgré les retards, les lenteurs qui ont pu paraître interminables à certains, mais qui dépendaient pour la plupart de décisions primordiales, ne peut-on, assurer que ce temps-là n'a pas été perdu ?

En même temps que se reconstruisaient nos immeubles, que se restauraient nos monuments historiques, une campagne pour la mise en valeur de nos vieilles maisons en pans de bois dont la silhouette à elle seule révélait l'intérêt malgré la

carapace d'enduit qui les défigurait, a été entreprise sous l'autorité de la Ligue Urbaine et Rurale grâce à l'activité de ses représentants rouennais.

De magnifiques ensembles ont été dégagés rue Martainville, place du Lieutenant-Aubert et en de nombreux endroits de la ville. Dans le même temps, un problème ardu était résolu pour la conservation des beaux immeubles à pans de bois de la rue du Gros-Horloge et leur dégagement sur la rue de la Champmeslé.

Il en est beaucoup d'autres que les rouennais, j'en suis persuadé, auront à cœur dans les années à venir d'ajouter au casier archéologique de notre ville pour accroître dans toute la mesure du possible son intérêt touristique, en attendant que nos vieux quartiers pittoresques, mais trop souvent insalubres, fassent l'objet, grâce aux efforts de la Municipalité, d'un curetage nécessaire.

Ainsi donc, notre Cité a retrouvé l'esprit d'entreprise.

Les exemples du Moyen-Age ont été renouvelés. La désolation de Rouen a provoqué son rajeunissement, les disparitions que nous pouvions redouter ont été limitées et compensées, en quelque sorte, par des mises en valeur nouvelles.

La rude épreuve qui nous aura contraint à réagir et à nous dépasser, n'a-t-elle pas fait la preuve que les qualités ancestrales ne sont pas mortes et que Rouen demeurée Ville Musée tout en devenant Cité Moderne est restée digne de son passé ?

---

# « Les autres » et les Architectes

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION
DE M. ANDRÉ ROBINNE

par M. Robert-C. FLAVIGNY

MONSIEUR,

LE Président de l'Académie vous a demandé de parler d'architecture en architecte, — selon le goût de notre époque, qui va aux sources pour comprendre chaque réalisation.

Est-ce paradoxe d'essayer de vous répondre en demandant « aux autres » de nous parler des architectes ?

Responsable du Conseil Régional de notre Ordre, je vous vois sur la défensive. Ce que les autres disent de nous ? Nous ne le savons que trop : compendieux rapports ou improvisations ministérielles ne nous semblent pas toujours marqués au sceau de l'équité, et parfois l'éloge se fait plus redoutable que la critique, qui nous laisse pantois de n'être pas le surhomme qu'on imagine.

Rassurez-vous, nous n'entendrons ni Conseiller d'Etat, ni Inspecteur des Finances. Ils disposent du « Journal Officiel » pour nous réformer, en pensée, et n'y manquent pas.

Non, c'est dans les réactions vivantes — du romancier, du poète, de l'essayiste — que je voudrais saisir la pensée « des autres » sur nous.

Je n'ai pas tout lu, peut-être pas tout compris ; c'est un bilan provisoire que j'apporte. Un de ces bilans incomplets qu'on nous reproche parfois dans la complexité du Bâtiment, mais qui sont la vie même. Qu'y a-t-il de complet dans la vie ?

*
* *

L'âge classique unissait dans un même dédain le médecin et l'architecte, concédant à ce dernier un rôle *nécessaire* moyennant qu'il acceptât le « second rang », derrière l'écrivain.

Peut-être Boileau est-il responsable du procès de tendance que l'on n'a cessé de nous faire depuis près de trois siècles. Par le truchement d'un médecin de Florence, c'est Claude Perrault qui est visé, — Claude Perrault qui a *osé* la colonnade du Louvre. Et pourtant cette colonnade témoigne de l'esprit français autant que l'Art Poétique !

*« Notre assassin renonce à son art inhumain ;*
*Et désormais, la règle et l'équerre à la main,*
*Laissant de Galien la science suspecte,*
*De méchant médecin devient bon architecte.*
*Son exemple est pour nous un précepte excellent :*
*Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,*
*Ouvrier estimé dans un art nécessaire,*
*Qu'écrivain du commun et poète vulgaire. »*

Le XIX[e] siècle continua la tradition. Victor Hugo défendait Notre-Dame-de-Paris contre « la nuée des architectes d'école, patentés, jurés et assermentés, dégradant avec le discernement et le choix du mauvais goût ». Et Zola citait « un architecte par hasard intelligent ». L'exception qui confirme la règle de la bêtise !

Mais tout ceci est loin, presque archéologique. Et vous n'aimez pas l'archéologie.

Contentons-nous d'interroger nos contemporains.

*
* *

De prime abord, vous refuserez de reconnaître un architecte en Lamendin, aventurier et « pauvre type » que Jules Romains a chargé de construire Donogoo.

« Je suis dans les assurances maintenant. Mais j'avais fait de l'architecture au début. Je sortais des Beaux-Arts ».

Et le psychiâtre Miguel Rufisque questionne :

— Vous y avez renoncé. Pourquoi ?

— Les maisons que je voulais bâtir ne plaisaient pas aux clients, et celles qu'ils voulaient bâtir ne me plaisaient pas à moi.

— Eternel calvaire des créateurs !

— Alors j'ai changé pour la peinture.

— Artiste peintre ! Ho ! ho ! Vous avez exposé ?

— Trois ans au Salon d'Automne,, mais un jour on avait changé mes toiles de place sans me le dire. J'ai cherché. Je n'ai jamais pu les reconnaître. Déjà ce soir-là j'ai failli me suicider.

— Ah ! ah ! et depuis vous avez failli à nouveau ?

— Oui.

— Il y a longtemps ?

— Non, ce matin.

Et le scénario se déroule.

Un financier véreux a lancé sur le marché le paquet des actions de la Donogoo Tonka, la cité de l'or en pleine savane brésilienne, cautionnées par une bévue d'un professeur au Collège de France, le célèbre géographe Yves Le Trouhadec (car Donogoo n'existe pas). Lamendin est chargé de la mise en valeur de cette cité fantôme. C'est la guérison de son penchant au suicide. Il fait naître une ville dans le désert. Il se révèle urbaniste de grande classe ; il crée une excellente affaire au moment où l'on allait mettre en prison ceux qui l'avaient imprudemment conçue. Et tout se termine dans la glorification de l' « Erreur scientifique » :

« D'ailleurs, entre la vérité et l'erreur scientifique, il n'y a jamais qu'une différence de date ».

La verve des dialogues qui rejoint celle de « Knock ou le triomphe de la Médecine » est-elle simple fantaisie ? Point, sans doute.

* * *

Autre bâtisseur, Jacques Le Vaudoyer que Roland Dorgelès présente dans « Le Réveil des Morts » :

La guerre de 1914-1918 est passée. Tout le pays a vécu dans l'effort vers la victoire ; les misérables petits problèmes individuels se sont perdus, un moment, dans le sacrifice collectif d'une génération. Beaucoup ont été fauchés.

Et celui qui reste est architecte ; il a reconstruit le village dans la « Zone Rouge ». L'effort qu'il fait pour servir les sinistrés, pour constituer une Coopérative, pour remplacer les entreprises en faillite, pour débrouiller les dossiers de dommages de guerre, s'interfère avec un remords qui le poursuit tout au long du récit. Il s'est approprié la femme d'un autre, et il apprend, en retrouvant de pauvres lettres jaunies, que celui-ci est mort désespéré, à l'attaque du Moulin de Laffaux. Il quitte la maison rebâtie qui concrétise sa trahison.

Il lui reste d'avoir honnêtement accompli sa tâche.

« *Clignant les yeux devant le soleil montant, il regardait ces maisons dont chacune lui rappelait des soirées de travail dans sa baraque glacée, des querelles sur le chantier, des tracas, des efforts. Il l'avait tout de même réalisé son rêve, elle était là, son œuvre !...*

*Assis sur le bord du talus, Jacques regardait maintenant avec orgueil le bourg encore tout poudroyant de la lumière du matin, son bourg à lui, son œuvre !*

*Il s'étonnait, alors qu'il aurait dû souffrir, de porter en lui tout ce bonheur tranquille* ».

*
* *

Succès de l'affairiste, échec du labeur consciencieux, le romancier peut également donner à l'architecte un rôle de choix qui laisse entrevoir, au seuil de sa vie, la réussite méritée et le bonheur, — un bonheur tout simple.

Mais cet « honorable » architecte, il faut franchir la Manche pour le découvrir dans le roman de Jerome K. Jerome « They and I », dont la version française s'intitule « Mes enfants et moi ».

Cela commence mal. L'architecte avait frappé à la porte de la cuisine, où l'on épluchait les légumes :

« *Robinne...*

(ce n'est pas de vous qu'il s'agit, mais de la fille de la maison, qui porte ce joli prénom).

« *Robinne conduisit le jeune homme dans la pièce de devant où elle l'introduisit en l'appelant « le commis de l'architecte ». Le jeune homme expliqua fort modestement qu'il n'était pas exactement le commis de M. Spreight, qu'il était architecte lui-même et le plus jeune associé de la maison. Pour dissiper toute équivoque, il tira sa carte de visite qui portait*

ARCHIBALD BUTE,

*F.R.I.B.A.*

*(Membre de la Société Royale des Architectes Britanniques)*

*...J'offris un cigare et nous nous mîmes en route pour aller voir la maison...*

*Je fus agréablement surpris de découvrir que M. Bute est intelligent à la manière que j'aime, c'est-à-dire sans être universellement informé de toutes choses.*

*...En tant qu'architecte, Bute admirait naturellement les chefs-d'œuvre de l'Antiquité. Il trouvait l'Erechteion d'Athènes admirable. Mais la chapelle de Spurgeon, sur la route d'Old Kent, copiée sur l'Erechteion, avait le don de l'irriter. A un temple grec il fallait, disait-il, le ciel et les femmes de la Grèce. L'Abbaye de Westminster telle qu'elle était blessait grièvement ses regards. La congrégation en robe noire et chapeaux de Paris donnait à Bute le même sentiment d'incongruité qu'un banquet de moines déchaux dans la salle à manger d'un palace de Londres...*

*Bute ne pouvait comprendre cette passion du citadin moderne pour des formes périmées d'architecture. Il connaissait un marchand de drap d'Holloway qui s'était fait construire une ferme défendue par des fossés. Les fossés étaient alimentés par la Compagnie des Eaux, à des conditions avantageuses ; des lumières électriques simulaient des chandelles de cire. Pour*

*que rien ne clochât, on avait aménagé une chambre hantée : une chapelle en miniature servait de cabine téléphonique...*

*Tout en parlant Bute s'apprivoisait. Timide et réservé tant que nous avions abordé des sujets d'ordre général, il gesticulait avec aisance depuis que nous parlions briques et mortiers...*

*Il dit qu'à son avis une maison doit être considérée comme démodée si l'arrivée d'une auto devant le perron lui donne l'air ridicule...*

*Nous entrâmes. Je lui exposai mes projets... Nous passâmes là quelque temps. Quand nous regardâmes l'heure, le train de Bute était passé. Comme il restait pas mal de choses à débattre, je lui proposai d'accepter, à la bonne franquette, une modeste hospitalité...*

*Il voulut savoir si Mlle Robinne ne serait pas trop contrariée. Je l'assurai que toute contrainte serait une fort bonne chose pour Robinne ; un invité qui arrive à l'improviste c'est la meilleure leçon pour une ménagère. En outre, comme je lui fis remarquer, il importait assez peu que Robinne fût ou ne fût pas contrariée.*

*— Peut-être, dit en souriant M. Bute, cela n'a-t-il pas d'importance, mais ce n'est pas à vous que Mlle Robinne en voudra ».*

M. Bute resta, et je crois bien qu'à la fin du livre, si la maison n'est pas transformée, les fiançailles sont décidées.

Conte de fées, ou presque !

* * *

Tels sont les architectes qu'on nous a présentés dans la vie.

Aux frontières de la poésie et de la philosophie, Paul Valéry continue les « Dialogues » de Lucien, en évoquant, aux Enfers, « Eupalinos ou l'Architecte ».

A l'être de chair, — aventurier génial,
— maître d'œuvres désabusé,
— débutant plein de raison et d'espoir,

s'oppose un personnage de pensée pure :

*« J'étais lié d'amitié avec celui qui construisit ce temple. Il était de Mégare et s'appelait Eupalinos. Il me parlait volontiers de son art, de tous les soins et de toutes les connaissances qu'il demande ; il me faisait comprendre tout ce que je voyais avec lui sur le chantier. Je voyais surtout son étonnant esprit. Je lui trouvais la puissance d'Orphée. Il prédisait leur avenir monumental aux informes amas de pierres et de poutres qui gisaient autour de nous ; et ces matériaux, à sa voix, semblaient voués à la place unique où les destins favorables à la déesse les auraient assignés. Quelle merveille que ses discours aux ouvriers ! Il n'y demeurait nulle trace de ses difficiles méditations de la nuit. Il ne leur donnait que des ordres et des nombres.*

*...Eupalinos était l'homme de son précepte. Il ne négligeait rien. Il prescrivait de tailler les planchettes dans le fil du bois, afin qu'interposées entre la maçonnerie et les poutres qui s'y appuient, elles empêchassent l'humidité de s'élever dans les fibres, et, bue, de les pourrir. Il avait de pareilles attentions à tous les points sensibles de l'édifice. On eût dit qu'il s'agissait de son propre corps. Pendant le travail de la construction, il ne quittait guère le chantier. Je crois bien qu'il en connaissait toutes les pierres...*

*Mais toutes ces délicatesses ordonnées à la durée de l'édifice étaient peu de chose au prix de celles dont il usait quand il élaborait les émotions et les vibrations de l'âme du futur contemplateur de son œuvre...*

*Il faut, disait cet homme de Mégare, que mon temple meuve les hommes comme les meut l'objet aimé ».*

Est-il plus bel éloge de notre métier — plus redoutable aussi, qui hausse la tâche de l'architecte à une création orphique ?

*
* *

L'architecte n'est pas dieu, encore moins une idole.

Saint-Exupéry l'a bien compris qui, dans « Citadelle » évoque brutalement notre tâche et nos limites :

*« J'ai donc fait venir les architectes et leur ai dit :*

*— C'est de vous dont dépend la cité future, non dans sa signification spirituelle, mais dans le visage qu'elle montrera et qui fera son expression. Et je pense bien avec vous qu'il s'agit d'installer heureusement les hommes. Afin qu'ils disposent des commodités de la ville et ne perdent point leurs efforts en vaines complications et en dépenses stériles...*

*La question que je me pose n'est point de savoir si l'homme, oui ou non, sera heureux, prospère et commodément abrité. Je me demande d'abord quel homme sera prospère, abrité et heureux. Car, à mes boutiquiers enrichis que gonfle la sécurité, je préfère le nomade qui s'enfuit éternellement et poursuit le vent car il embellit de jour en jour de servir un seigneur si vaste...*

*Car j'aime que l'homme donne sa lumière...*

*L'âme que je lui bâtirai sera basilique car elle seule est importante.*

*Alors je vous condamne non de favoriser l'usuel. Mais de le prendre comme fin...*

*Montrez-moi la part importante de votre travail ? Et vous demeurez devant moi muets.*

*Et vous me dites : « Nous répondons aux besoins des hommes. Nous les abritons ». Oui. Comme l'on répond aux besoins du bétail que l'on installe dans l'étable sur sa litière ».*

*
* *

Romanciers, philosophes ou essayistes se sont penchés, avec des réactions opposées, sur notre cas.

Il appartenait au poète de nous élever à la dignité du sacerdoce.

*« Et qui, sans moi, mènerait à leurs noces, ces naissantes églises dont Dieu m'a remis la charge ?*

*...Cette église seule sera ma femme, qui va être tirée de mon côté comme une Eve de pierre dans le sommeil de la douleur.*

*Puissé-je bientôt sous moi sentir s'élever mon vaste ouvrage, poser la main sur cette chose indestructible que j'ai faite et*

*qui tient ensemble dans toutes ses parties, cette œuvre bien fermée que j'ai construite de pierre forte afin que le principe y commence, mon œuvre que Dieu habite !*

*Que de choses j'ai faites déjà ! Quelles choses il me reste à faire et suscitations de demeures !*

*De l'ombre avec Dieu.*

*Non point les heures de l'Office dans un livre mais les vraies avec une cathédrale. . .*

*Il y a des églises qui sont comme des gouffres, et d'autres qui sont comme des fournaises.*

*Et d'autres si juste combinées, et de tel art tendues, qu'il semble que tout sonne sous l'ongle.*

*Mais celle que je vais faire sera sous sa propre ombre comme de l'or condensé et comme une pyxide pleine de manne !* ».

Telles sont les paroles que Paul Claudel met dans la bouche de Pierre de Craon, au premier acte de « L'Annonce faite à Marie ».

Le maître d'œuvre Pierre de Craon est devenu lépreux pour avoir voulu séduire la pure Violaine. Est-ce le pardon de Violaine — et son sacrifice, le baiser au lépreux, — est-ce la bénédiction de la cathédrale qui fait le miracle d'une guérison ?

Nous ne le saurons pas, mais Pierre de Craon vient, au dernier acte, dépouillé de tout espoir humain, ayant ramassé, mourante, Violaine la lépreuse, célébrant un surnaturel Magnificat :

« *Béni soit Dieu qui a fait de moi un père d'églises, et qui a mis l'intelligence dans mon cœur et le sens des trois dimensions*

*Que la pierre est belle et qu'elle est douce aux mains de l'architecte ! et que le poids de son œuvre tout ensemble est une chose juste et belle !* ».

* * *

Nous sommes montés trop haut dans l'empyrée où la gloire nous appelle, dans les cieux où la piété nous confond.

A côté de nous, ne parlant pas de nous mais parlant de choses qui nous intéressent, M. Barenton, confiseur, ancien élève de l'Ecole polytechnique (alias Auguste Detœuf) évoque le problème qui nous étreint :

*« Sur l'estrade, un homme est debout, décoré. Il dit :*

*« Mes chers amis, on veut déshonorer la France. Tout ce qui fait le prix de notre pays, tout ce qui lui donne charme et douceur, on s'efforce de le ruiner. Notre délicieux individualisme, cette séduisante personnalité qui transforme en petite œuvre d'art chacun de nos actes, cette diversité merveilleuse qui multiplie dans nos paysages, dans la parure de nos femmes, dans la décoration de nos maisons, les plaisirs humains, ne serait bientôt plus qu'un peu d'histoire perdue dans la mémoire de quelques vieillards désolés ».*

*Et piteusement s'en est enfui le petit homme qui osait prôner les méthodes d'Amérique. Il pensait :*

*« Ils ont peur. Standards : c'est pour eux... l'uniformité pesant sur toutes choses...*

*On veut croire ou l'on croit à la laideur de l'identique ; mais, dans bien des cas, l'uniformité est beauté. ...Quel goût, chez nous, jusqu'à ces derniers jours, pour ce qu'on appelle, de façon si précise : l'uniforme ! Amour du Standard, tu es en nous. ...Qui méprise les régulières ordonnances de notre XVII^e^ siècle, la roideur des jardins français, et cette standardisation qui fait de tous les arbres des ornements égaux, disciplinés par une commune volonté ?...*

*Place Vendôme, Place des Vosges, Place d'Arras... standards.*

*Non seulement la standardisation n'affaiblit pas notre sensibilité et n'efface pas notre originalité, mais elle enrichit l'une et exalte l'autre...*

*Et, puisque standardiser, c'est créer plus de richesses, c'est créer aussi plus de possibilités d'œuvres d'art. Je crois à la standardisation comme au meilleur moyen de permettre le développement de toutes les individualités.*

*Le petit homme s'en était allé, tout seul. Il arriva auprès d'un ruisseau. . . .Entre deux saules, il s'assit, mit son chapeau par terre et regarda couler l'eau claire et lente. Il pensait : Ils ont raison de se défendre, car ce qu'ils maintiennent est beau et vaut qu'on s'y sacrifie ; ils sauvent leur âme » . . .*

* * *

Parmi ces portraits d'architectes, quel est le vrai ? Lequel devrai-je retenir pour vous présenter à notre Compagnie ?

Pierre de Craon, le bâtisseur de cathédrale, pourquoi pas ?

Vous vous intéressez passionnément à l'art religieux. Depuis des années vous portez en votre cœur cette église Jeanne-d'Arc, dont le projet est encore sur votre planche à dessin, qui mettra le sceau de l'achèvement à cette reconstruction de Rouen que vous évoquez. Vous venez de construire le Centre paroissial de Gravenchon, église pleine de hardiesse et audacieusement moderne.

« Nous ne sommes pas comme les autres hommes », disait votre confrère Albert Laprade (citant Giraudoux) et il ajoutait : « Il est peu de professions où l'on trouve encore, à un tel degré, cette passion de la recherche, ce goût de la qualité, cette sensibilité aimante, cette constante attention à l'harmonie d'ensemble de notre pays... »

Poursuivez votre recherche, Monsieur, et prenez votre tâche comme un apostolat, ceux qui vous connaissent n'en seront pas surpris.

Eupalinos, le constructeur du Temple ?

Ici également l'éloge est majestueux. Sauf la bénédiction du Christ, la foi dans son art et dans sa tâche est la même.

Albert Laprade, qu'il faut encore citer, nous assure qu'Eupalinos c'est Auguste Perret. Evoquer Auguste Perret et la recherche de l'harmonie et de l'équilibre qu'il a poursuivie du Théâtre des Champs-Elysées à la reconstruction du Havre.

Nul dans notre profession n'est autorisé à se comparer au Maître. Lui-même ne reconnaissait qu'un émule. « L'autre, c'est Le Corbusier ».

Je ne suis pas ici pour comparer des esthétiques, mais des hommes.

Vous dirai-je que l'homme qui n'a d'autre souci que la gloire de son art me déçoit ?

L'invective de Saint-Exupéry nous le rappelle.

Tel un prophète pourchassant les vaines gloires, Saint-Exupéry exige de nous le service, non le service matériel, mais le service des âmes, à travers les réalisations usuelles et pratiques : « Vous les voyez, les hommes de toutes les contrées du monde, courir à la recherche de ces réussites de pierre que vous ne fabriquez plus. Ces greniers pour l'âme et le cœur ». Saint-Exupéry rejoint Claudel et exige notre dévouement aux plus hautes.

Mais la gloire de Dieu, l'hommage à la beauté, le service des âmes, est-ce bien là le rôle de l'architecte, autrement qu'en un admirable frontispice, qui cache les pages austères de notre tâche ?

Vous dirai-je ma sympathie pour le jeune Archibald Bute qui, au seuil de sa carrière, a une conception si claire de son travail de bâtisseur, qui sait la nécessité de servir son client, la nécessité aussi d'éviter toute fantaisie qui soit incohérente ?

Archibald Bute apporte à l'exercice de son métier une conscience et une pondération que vous ne pouvez certes qu'approuver. Mais il y a plus et mieux, sans grands mots, sans phrases pompeuses, il s'engage dans la vie, avec sérieux, avec foi. Nous le quittons fiancé, mais je gage que, si nous le retrouvions aujourd'hui, il serait, comme vous, entouré d'une belle famille, votre fierté et votre bonheur. Et je le donnerais volontiers en exemple à un jeune architecte, lui aussi fiancé, votre fils Alain.

En France, la tâche de l'architecte est dure. Jacques Le Vaudoyer, après avoir servi son pays, a voulu servir les sinistrés. Il a achevé d'y user sa santé compromise par la vie des tranchées. Comme homme il a échoué, mais point comme architecte. Remercions Roland Dorgelès d'avoir compris l'effort des nôtres pour une organisation qui ressort à notre profession mais qui, bien souvent, est et doit être désintéressée.

Vous avez eu plus de chance que Jacques Le Vaudoyer, peut-être parce que vous avez *fait* votre chance, en évitant ses faiblesses ; mais combien vous devez le comprendre, vous qui avez été son compagnon d'armes quelque part en Champagne, il y a de cela quarante ans, et qui l'avez retrouvé, se débattant comme vous dans le maquis d'une législation spéciale sur les dommages de guerre, incompris des sinistrés, en butte à leur défiance, à leurs exigences, couvrant du bouclier tutélaire de vos connaissances techniques les lenteurs administratives.

Toutes ces difficultés vous les avez connues pour vous-même. Mieux, vous avez accepté de les connaître pour vos confrères : à la présidence du groupe des Architectes DPLG, à la présidence du Syndicat, comme adjoint au Maire de Rouen chargé des travaux, à la présidence, enfin, de ce Conseil Régional où tant de requêtes vous assaillent et où il vous faut beaucoup de dévouement et d'humaine compréhension pour concilier des inconciliables.

Et de Lamendin, ce « pauvre type » (je n'ai pas dit ce « sale type ») qu'en ferai-je devant votre Conseil régional, comment plaiderai-je son dossier ? Car je n'oserai pas faire une comparaison entre lui et vous.

Vous dirai-je qu'il me reste sympathique, très sympathique même ?

Ces heures de doute, les maisons dont il rêvait et dont ses clients ne voulaient pas, les exigences de ses clients qui le heurtaient, n'est-ce pas le problème que chacun de nous a connu ? Les tâches de remplacement aux heures difficiles, n'est-ce pas la hantise d'un métier qui est tributaire de la prospérité générale ? Le succès même — ce succès qui est infortune ou escroquerie — n'est-il pas le plus beau témoignage à l'effort d'organisation qu'a su déployer Lamendin ?

L'erreur était d'un autre, l'escroquerie d'un troisième. Lui, l'architecte, sa tâche a été de se prendre à bras-le-corps avec la réalité, avec le découragement des pionniers, en imposant à leur déception de faire une ville ; de racheter, par leur effort, l'erreur et l'escroquerie. Et de réussir.

En face des problèmes de l'heure, cette concentration, cette standardisation, cette industrialisation qu'évoquait, en ses « Propos » M. Barenton, confiseur, l'architecte soucieux de servir ne doit-il pas garder la certitude de Lamendin ?

Si l' « erreur scientifique » est à la base de bien des positions de ce jour, plutôt que de se décourager, ne convient-il pas d'en tirer parti et de bâtir la ville avec les moyens de l'heure.

Et pour achever l'ouvrage,
Quand vous aurez « bâti la maison des hommes »,

le couronner, selon le mot de Saint-Exupéry, par la basilique : « Vous ne deviendrez grands que si les pierres que vous prétendez charger de pouvoir ne sont point objets de concours, abris pour la commodité ou de destin usuel et vérifiable mais piédestaux et escaliers et navires qui portent vers Dieu ».

Notre art, Monsieur, reste un beau métier.

# L'Influence des Maîtres

DISCOURS DE RÉCEPTION DE

## M. Pierre SEMENT

(17 octobre 1959)

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES, MESDEMOISELLES,
MESSIEURS,

QUAND j'ai appris, l'an dernier, que j'avais été appelé par vos suffrages à faire partie de l'Académie de Rouen, je me suis demandé, non sans quelqu'inquiétude, à quel titre je devais cet insigne honneur. Né à Rouen et y ayant toujours vécu, il était naturel que j'aie fréquenté vos séances solennelles auxquelles mon père ne manquait jamais d'assister dans la Salle des Sociétés Savantes, bien plus froide et bien moins accueillante que celle où nous sommes réunis ce soir grâce à l'aimable hospitalité de Monsieur Robert Blondel. Ceux que vous avez appelés dans votre Compagnie et dont j'étais si heureux dès mon adolescence d'écouter les discours de réception, le furent en raison des qualités éminentes dont ils faisaient montre dans tous les domaines où s'étendait leur activité. Rien ne me serait plus aisé et rien ne serait plus sincère que de vous prouver que votre choix en se portant sur moi a dérogé à votre tradition. Votre innovation — dont je suis l'heureux et reconnaissant bénéficiaire — laissez-moi en divulguer la raison à cet auditoire puisqu'elle vous honore.

L'Ecole Sociale de Rouen, créée en 1920, m'a confié les fonctions de Secrétaire pendant un quart de siècle et a voulu que je succède pendant quelques années à son Président-Fondateur, Albert Falque, que seuls les événements de 1940 ont empêché d'être des vôtres. Ici, ce soir, bon nombre des Membres de l'Académie qui m'entourent ont été des conférenciers de l'Ecole Sociale. En groupant vos suffrages sur mon nom, vous avez voulu rendre hommage non à une personne qui n'en était pas digne, mais à une institution rouennaise, peut-être unique en France par sa contexture et où tant d'entre vous ont mis à son service leur talent et leur cœur.

Le hasard fit que le jour même où me parvenaient les « félicitations » votées par votre Compagnie, un texte, lu quelques heures plus tard, m'ait suggéré le sujet que je voudrais aborder ce soir devant vous.

Ce texte, le voici dans toute sa brutalité :

« Plus je vais, plus je suis persuadé, écrit l'auteur, que chaque être humain se fait lui-même *et se fait seul*, que l'éducation qu'il reçoit, la compréhension ou l'incompréhension qu'il rencontre, les influences qu'il subit ne changent rien à ce qu'il est, n'altèrent ni n'améliorent sa valeur essentielle, sa qualité fondamentale qu'elle soit bonne ou mauvaise et que c'est très bien ainsi ».

Il m'a semblé que ces affirmations catégoriques — qui sont de la plume de M. Claude Elsen, un des conférenciers de la Radio — méritaient d'être relevées en raison de ce que leur auteur dispose d'une grande audience.

Devant cette élite ici rassemblée, je voudrais soutenir, car c'est ma conviction intime, que nos mérites comme nos qualités — intellectuelles et morales — sont surtout l'œuvre de ceux qui nous ont formés : *nos Maîtres*.

Il s'agit aussi de justifier la célèbre parole de Don Bosco : « Il n'y a pas de méthode d'éducation, il y a des éducateurs ». Des exemples s'imposent. S'il m'était possible d'en prendre parmi les vivants, il y aurait unanimité dans cet auditoire

pour se rallier à un choix qui se porterait sur celui qui me fait l'honneur de me répondre ce soir. Il me sera seulement permis d'évoquer la mémoire de ceux qui ne sont plus et parmi eux, de me borner plus particulièrement à retracer avec quelques détails le portrait physique, intellectuel et moral d'un maître qui, à une heure donnée de la vie d'un adolescent, provoque cet éclatement de la personnalité dont dépend souvent tout l'avenir d'un individu.

Je vous parlerai d'un professeur de l'Enseignement Secondaire, Gabriel Ligeret, qui enseigna le français, le latin et le grec au Lycée Corneille, pendant vingt ans, de 1891 à 1911. Je sais qu'il y a dans cette salle un certain nombre de ses anciens élèves, qu'aucun de ceux-ci ne l'a oublié et que pour plusieurs d'entre eux, comme pour moi, il fut un éveilleur d'âmes. Pour ceux qui ne l'ont pas connu, la vie que je me propose de retracer aura, j'ose l'espérer, quelqu'intérêt, car vous pourrez apprécier non seulement le professeur, l'éducateur, mais aussi le grand humaniste qu'il fut. Les pages qu'il a écrites vous montreront son art de vivre et son amour de Rouen, deux sentiments auxquels un auditoire aussi distingué que le vôtre ne peut rester insensible. Puissent ces propos, éveiller ou réveiller dans nos cœurs les sentiments de respect, d'estime et d'affection que nous devons à nos maîtres.

Curieuse destinée que celle de Gabriel Ligeret, homme sensible et vibrant sous un aspect plutôt austère, qui allait prendre vingt ans quand les Prussiens s'abattirent sur notre pays, qui avait dépassé la soixantaine quand les Allemands furent arrêtés sur la Marne, non loin de la gentilhommière ancestrale où il s'était retiré, qui était nonagénaire lorsque les hordes nazies vinrent envahir l'ermitage où, dans une calme sérénité, il n'attendait plus que la mort.

Bourguignon par son père et par sa mère, Gabriel Ligeret naît à Auxerre en 1851 et c'est à Genay, près de Semur-en-Auxois, en pleine Bourgogne, qu'il passa son enfance. C'est là qu'il viendra prendre sa retraite et mourir. Son premier maître fut l'excellent instituteur du village auquel il fut redevable d'une magnifique écriture. A dix ans, il entre au Petit Séminaire d'Auxerre où il acquit une connaissance approfondie

du latin et du grec. Il en sortira à près de dix-neuf ans, muni de son baccalauréat, brillamment passé à Dijon. Répétiteur au Lycée de cette ville, il prépare à la Faculté sa licence ès lettres et dès qu'il l'a acquise, il est nommé au Collège d'Auxonne, puis à Sens et, vers 1875, il professe la 6me au Lycée Michelet à Vanves où il commence la préparation de l'agrégation que, malgré son travail acharné, il ne passe qu'à 35 ans.

Gabriel Ligeret professa à Aix, à Troyes, à Saint-Etienne, à Angers. Nommé à Rouen, Paris devait être sa dernière étape, mais quand, en 1896, un deuil affreux vint briser définitivement son foyer où un troisième enfant venait de naître, il décida de ne plus quitter notre ville que pour prendre sa retraite.

Sorti de l'Ecole Normale Supérieure, Agrégé de Grammaire, Gabriel Ligeret ne devait pas, suivant les usages universitaires alors en vigueur, assumer une classe supérieure à la 4me, mais sa connaissance de la langue grecque, qu'il adorait, lui valut, au Lycée Corneille, de conduire jusqu'à la première partie du baccalauréat, pour cette discipline, ceux qui pratiquaient la langue d'Homère. Jeune professeur, il fut chargé au Lycée d'Aix-en-Provence, de remplacer au pied levé, au début de l'année scolaire, le professeur de Rhétorique, frappé par la maladie. Il trouva le moyen de faire recevoir à la première session les seize élèves qui lui avaient été confiés. Ceux-ci, satisfaits et reconnaissants, se cotisèrent pour lui offrir un petit bronze qu'il garda toujours près de lui.

Les bons élèves, avides de connaissances, s'épanouissaient avec un maître aussi cultivé que Gabriel Ligeret, mais c'étaient surtout ceux dont l'intelligence tardait à s'ouvrir ou dont la paresse freinait le développement intellectuel qui bénéficiaient au maximum du talent de ce professeur.

Quels étaient donc les principes d'éducation de ce maître et ses méthodes d'enseignement ?

L'ascendant de Gabriel Ligeret sur son élève venait de ce qu'il lui faisait confiance immédiatement. Il s'efforçait de connaître sa personnalité en l'exaltant : il lui trouvait des qualités qu'il n'avait pas mais qu'il engendrait en faisant vibrer chez l'adolescent les sentiments de fierté, d'indépendance et

d'émancipation. Il vous révélait à vous-même. Sa souriante autorité désarmait les préventions et faisait franchir les obstacles avec aisance.

Il laissait à l'élève beaucoup d'initiative et se gardait bien de l'accabler de devoirs. Deux exemples : un élève de Seconde n'était astreint chaque semaine qu'à deux versions latines, limitées à vingt lignes et tirées d'un texte facile de Tite-Live. Le devoir français se bornait, pendant le premier trimestre à la rédaction, quatre fois par semaine, d'une simple page de petit format d'environ trente lignes portant sur un sujet choisi par l'élève et s'inspirant d'une chose vue ou observée dans la journée, d'un petit événement, d'une lecture, de réflexions diverses. Quatre heures de leçons particulières par semaine lui suffisaient pour assurer dans les hautes classes l'enseignement du français, du latin et même de l'histoire antique ainsi que contemporaine. Il appliquait à l'enseignement les principes de l'homéopathie.

Avec lui, nous sommes aux antipodes des méthodes dites de « bachotage », de l'absorption à haute dose des matières figurant à des programmes de plus en plus chargés. « Tête bien faite vaut mieux que tête bien pleine » répétait sans cesse Gabriel Ligeret dont Montaigne était un des auteurs favoris. Il exigeait de ses élèves « qu'ils pensent fortement et complètement avant de prendre la plume ». Il voulait ensuite l'usage du terme précis et simple, de la phrase courte. Il avait horreur du style ampoulé, alambiqué, tourmenté et les deux vers célèbres de Boileau s'échappaient souvent de ses lèvres :

*« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement*
*Et les mots pour le dire arrivent aisément. »*

Comme il souffrirait s'il vivait encore de nos jours de voir s'étaler dans tant de publications ces mots au sens douteux et élastique : Consommativité, Débudgétisation, Déséquestration, Motivation, Programmation, Recension, Récession, Relaxation, Réservation et *tutti quanti* de même farine. Il eût applaudi Etienne Gilson qui a eu le courage de dénoncer ces temps-ci « l'effrayant jargon néo-hégèlien qu'il faut à présent parler si l'on veut être pris au sérieux ».

La culture de Gabriel Ligeret était immense car rien de ce qui était humain ne lui était étranger. Elle était attestée par une bibliothèque de plus de 3.000 volumes comprenant les matières les plus diverses. Encyclopédies et Dictionnaires voisinaient avec les récits de voyage, car à l'époque où les déplacements étaient encore rares, le professeur était revenu enthousiasmé de deux voyages effectués, le premier en Italie, en 1878, le second en Grèce, en 1899. Sur les rayons de sa bibliothèque figuraient tous nos grands auteurs français à côté des classiques grecs et latins. Il lisait ceux-ci à livre ouvert et l'un de ses plaisirs consistait les beaux matins d'été, avant de faire sa classe au Lycée Corneille, à gagner à bicyclette la Forêt Verte, à s'y asseoir sous un hêtre et tout en assistant à l'éveil de la nature, de déguster à petites lampées les pages d'un Lucrèce, glissé au départ dans sa poche.

Les citations latines jaillissaient de ses lèvres ; il y mettait tant d'amour et d'harmonie à les énoncer que ses élèves médiocres arrivaient à les comprendre, vraisemblablement aidés par la transmission de pensée. Si Gabriel Ligeret revenait aujourd'hui parmi nous pour entendre nos enfants prononcer rocailleusement la langue de Cicéron, suivant les nouveaux préceptes de quelques professeurs de Sorbonne, ses beaux yeux expressifs ne manqueraient pas de briller d'ironie, une ironie où il y aurait plus de pitié que d'indignation.

Si celui dont la figure est esquissée devant vous a eu une grande et heureuse influence sur ses élèves, il ne la doit pas seulement à ses qualités pédagogiques, mais aussi à sa propre personnalité. Il s'attachait de toute son âme à ses élèves. Partis de sa classe et même du Lycée Corneille, il continuait à les suivre et à l'un de ceux qui venait de terminer ses études secondaires pour aborder une vie professionnelle il conseillait : « Mettez-vous bientôt à l'œuvre, cher ami, attachez-vous fortement aux occupations que vous aurez choisies et vous verrez que toute la joie de vivre consiste à bien faire sa tâche quotidienne ». Cet attachement à ses anciens élèves, il va avoir la triste occasion de le manifester au cours de la guerre de 1914-1918 quand il apprend la mort au champ d'honneur d'un trop grand nombre d'entre eux. Il le fait toujours en

termes émouvants bien qu'à cette époque il ne soit plus rouennais. En effet, en 1911, à soixante ans, Gabriel Ligeret a tenu à prendre sa retraite et à se retirer dans sa Bourgogne natale, à Genay, dans sa gentilhommière, y vivant seul, sauf pendant la période des vacances où ses enfants venaient l'entourer d'une affection partagée. Cinq ans après son arrivée, il écrivait en 1916 : « Je suis venu ici pour mourir, j'ai retenu ma place au cimetière à côté de mes parents et je peux presque la voir de mes fenêtres. Je voudrais cependant ne pas aller l'occuper avant la fin de la guerre : un peu de curiosité me retient. Après, ce sera sans doute autre chose qui me retiendra ». Un quart de siècle plus tard, en 1942, à 91 ans, ses sentiments fonciers n'avaient pas changé quand il traçait d'une plume encore alerte les lignes suivantes : « La mort ne veut pas de moi. J'en profite pour essayer de voir comment les Allemands réussiront dans leur projet qui ne me parait pas réalisable ». La solitude de Gabriel Ligeret ne lui était pas pénible. « Je me lève presque tous les matins avec une « âme de vacances » et la cigarette aux lèvres », écrivait cet ancien professeur. « Je hume la vie en homme qui se dit : Jouissons d'être — qui sait si nous serons demain ». Vers la même époque, à 80 ans, il ajoutait : « La vieillesse serait l'âge d'or si aucune de nos facultés ne manquait à l'appel. Je ne me plains pas, je ne m'ennuie pas quoique vivant seul, oui, tout seul, sans domestique, avec moi-même ! On m'apporte mes repas de l'auberge et, comme on fait son lit, on se couche ; je le fais bien. Ne me plaignez pas, je suis très heureux. J'ai toujours aimé la solitude et aujourd'hui je l'adore. Je vis comme un moine savourant le Chapitre de l'Imitation : *De Amore solitudinis et silentii* et je m'écrirais volontiers comme je ne sais plus quel religieux : *O beata solitudo, sola beatitudo* ».

Cette douceur de vivre, elle était entretenue par la lecture qui était sa grande passion, qu'il s'agisse de celle quotidienne du journal « *Le Temps* » dont Gabriel Ligeret fut peut-être le doyen des abonnés et de celle de ses innombrables livres qui furent pour lui des compagnons si fidèles, maniés avec une amoureuse tendresse, car il aimait aussi les belles éditions, les Elzevir, les Plantin, les livres à gravures du XVIII[e] siècle.

Ne possédait-il pas deux livres armoriés de fleurs de lys, provenant de la bibliothèque de Henri III.

Cette douceur de vivre, elle était encore entretenue par une mémoire admirablement fidèle qui permettait au solitaire de dérouler à chaque instant des tranches du film de sa vie en remémorant les belles choses vues jadis. Quand une lettre partait de Genay vers la Capitale de la Normandie, il y avait toujours un long et délicieux paragraphe pour rappeler les beautés de Rouen, évoquées avec amour et avec esprit. Notre-Dame de Rouen nous vaut les lignes suivantes :

« En entrant à la Cathédrale par la porte ordinaire, proche de la tour romane, avez-vous levé la tête et vous êtes-vous demandé quelle était au-dessus du portail cette jeune femme la tête en bas et les pieds en l'air, dansant sur ses mains devant un roi et une reine à table ; c'est Mademoiselle Salomé, Salomé la danseuse, de la famille des Hérode, fille et femme des rois, dansant devant Hérode et cette danse sur les mains, vous savez ce qu'on la lui paya — simplement de la tête de Saint-Jean-Baptiste, qu'elle apporta sur un plat à sa mère qui n'aimait pas le Baptiste. Le sculpteur aurait peut-être pu choisir un sujet plus capable de mettre en componction les âmes des entrants à l'église. Mais il est vrai qu'on n'a pas idée de regarder là. Si nous entrons dans cette même Cathédrale par une autre porte, qu'on appelle le Portail des Libraires ; à droite, dans un de ces petits motifs sculptés et encadrés dans un trèfle, à hauteur de la vue d'un passant moyen, que voit-on ? Une truie qui joue du violon et cette truie ou ce cochon a une robe et un capuchon de moine. Pas beaucoup plus édifiant que l'autre sujet. Mais souvent la satire au Moyen-Age employait le ciseau des sculpteurs et s'imprimait dans le grand livre d'images pour les humbles qu'étaient les églises ».

Ecoutez maintenant en quels termes, il s'adresse à notre ville :

« Ah ! ce Rouen que j'ai tant aimé, dont j'ai parcouru maintes fois toutes les rues, ruelles, impasses et culs de sac. Combien de natifs peuvent en dire autant ? J'ai dit : toutes ces rues, même celle où est le vieil, très vieil hôtel de la Baleine que j'avais ignoré longtemps ».

Ce ne sont pas seulement les beautés architecturales de Rouen qui captent l'admiration de Gabriel Ligeret, mais aussi nos écrivains normands. Ici réapparaît le professeur de littérature avec cet éloge des écrivains de chez nous, dans ces lignes d'un frémissant enthousiasme, écrites par un octogénaire :

« Maupassant c'est quelqu'un qu'on ne quitte plus quand on le tient. Je vais vous dire tout de suite ce que j'en pense. Je ne l'aime pas, je l'adore. Je le mets au-dessus de tous les écrivains contemporains, au-dessus de tout, au-dessus de Flaubert et de n'importe qui. C'est un conteur incomparable, un maître et original écrivain, d'une pureté impeccable, un Rouennais qui a scruté le cœur jusque dans son tréfonds... Que de bonheur en puissance sur les planches de sa bibliothèque pour celui qui n'a pas lu toutes les œuvres de Maupassant ! Je l'envie mais à relire cet auteur, il y a bien du bonheur encore ».

Gabriel Ligeret n'est pas un vieillard hypocondre. A 83 ans, il lui arrive une aventure domestique peu agréable et il vous la conte avec une bonne humeur que vous allez pouvoir apprécier :

« Une plaisante histoire vient de m'arriver. J'ai eu une légère attaque de paralysie qui m'a un peu démoli sans me ravager cependant. Or, ma fille a voulu mettre près de moi une sorte de gouvernante, de dame de compagnie pour que je ne sois pas seul. Elle avait mis une demande sur deux journaux de Dijon et les candidates ont plu. L'élue, sans doute la plus digne, est entrée en service le 20 septembre. Elle a passé chez moi 51 jours qui ont été assommants pour moi. De compagnie point, d'agrément aucun, de conversation pas l'ombre ! Mais j'avais perdu ma douce indépendance, ma bonne liberté, ma solitude chérie qui n'était compensée par rien et j'étais capable de faire tout ce qu'elle faisait. Je ne vivais plus que dans l'idée de vivre sans elle. J'écumais. Enfin, après un mois et demi de souffrance, je lui donnais congé, sans fâcherie toutefois. Or, elle partie, les langues se délièrent. La Vérité sortit de son puits et voici ce qui me fut révélé : Chaque jour, ma bonne — car ce n'était qu'une mauvaise bonne — achetait deux litres

de vin, un dans chaque auberge, un de rouge, un de blanc, les rapportait chez moi et les buvait dans la journée. Elle but ainsi en 51 jours 102 litres de vin des deux couleurs, c'était une barrique ambulante, une femme tonneau, une ivrognesse. Voilà quelle était l'élue la plus digne. Voilà ma dame de compagnie à moi qui ne boit que de l'eau ! »

Dix ans se sont écoulés depuis cette aventure, l'extrême vieillesse est arrivée, mais à 93 ans, la plume trace encore les lignes suivantes, les dernières reçues :

« J'ai conservé intacte ma tête et mon jugement. Je ne déraisonne pas, je me souviens très bien des événements de ma vie, mais mes yeux, qui me permettent d'y voir un peu encore, ne me permettent plus de lire et je ne puis relire facilement ce que j'ai écrit. Je fais deux parts de ma vie comme le bon La Fontaine : l'une à dormir, l'autre à ne rien faire ».

Un an après, le 12 février 1945, Gabriel Ligeret, resté jusqu'à ses derniers jours en contact avec le monde extérieur grâce à la radio, s'éteignait doucement, sans s'en apercevoir, comme il l'avait souhaité dans les lignes suivantes, écrites six ans auparavant :

« Le temps est venu de disparaître, de passer la main à d'autres. Tous mes contemporains ne sont plus et je reste un égaré, un isolé sur terre. Pourvu que ma fin ne me laisse pas traîner dans mon lit, geignant et appelant le dénouement qui tarde à venir. J'ai toujours souhaité une mort rapide, c'est le bonheur suprême. Quand je serai parti, ne me plaignez pas, mon cher Ami, dites-vous, il aimait surtout trois choses : la solitude, le silence, un sommeil profond et sans rêves. Il a eu tout cela ».

Tout commentaire affaiblirait ces « *ultima verba* ».

Cet homme dont l'attachante figure vient de vous être si imparfaitement retracée a été un éveilleur d'âmes. Il fut l'entraîneur qui vous lance sur la piste du départ. Heureux ceux d'entre nous qui, en le quittant, ont retrouvé d'autres maîtres pour parfaire son œuvre et tenter ainsi d'atteindre à l'épanouissement complet. C'était déjà l'époque où à Rouen, dans l'Enseignement Public comme dans l'Enseignement Libre,

régnaient de grands professeurs de Rhétorique, un Henri Texier au Lycée Corneille et deux abbés, Joseph Héquet au Petit Séminaire et Edouard Plé à l'Institution Join-Lambert. Celui-ci, après Gabriel Ligeret, m'accueillit dans sa classe pour prendre place dans cette longue lignée de tous ceux que forma ce grand éducateur qui fut peut-être encore plus un éveilleur de volontés qu'un éveilleur d'esprit. Avec lui, pour moi comme pour tant d'autres, le dialogue commencé sur les bancs du collège devait se poursuivre sans interruption pour ne se terminer qu'il y a quelques mois au chevet du mourant.

Aux hommages rendus cette année au Chanoine Plé, il n'y a rien à ajouter, sinon, pour ceux ici qui ne l'auraient pas connu, de résumer sa vie dans ces trois phrases lapidaires dont le saluait Jacques Morin-Beaussart en une assemblée solennelle :

« Bâtisseur de classes pour abriter ses élèves ».
« Bâtisseur de la santé intellectuelle de ses élèves ».
« Bâtisseur de la spiritualité dans l'âme de ses élèves ».

Les applaudissements qui accueillirent, en 1946, ces paroles dans la grande salle du Cirque de Rouen, devaient quelques instants après éclater à nouveau non moins chaleureux quand le même orateur salua celui qui devait être un an plus tard, comme Professeur de Philosophie, le dernier de mes maîtres dans l'Enseignement Secondaire : Albert Falque. Vous aurez l'heureuse fortune d'entendre dans quelques instants prononcer son éloge.

* * *

Une apologie des maîtres serait incomplète si on la limitait aux professeurs de l'Enseignement Secondaire. La démonstration s'achèvera donc en mettant en évidence la personnalité d'un maître de l'Enseignement Supérieur et si le choix se porte sur Georges Blondel ce n'est pas seulement parce qu'il fut un professeur extraordinaire, cumulant pendant une longue période de sa vie l'enseignement au Collège de France, à l'Ecole des Sciences Politiques, à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, mais aussi parce qu'il fut en même temps un philosophe, un historien, un géographe, un économiste, un

juriste, un diplomate. Il a été un des grands Français de cette première moitié du XX[e] siècle et sa modestie, son effacement volontaire, l'ont empêché d'occuper dans la hiérarchie des personnalités la place à laquelle il avait droit.

Conclure ce discours en retraçant très brièvement le rôle de Georges Blondel ne sera pas sans intéresser ceux d'entre vous qui l'ont connu et entendu. Ne fut-il pas de 1900 à 1940 le conférencier parisien qui, dans ce laps de temps, a pris le plus souvent la parole en notre ville, que ce soit sous les auspices de la Société Normande de Géographie, de la Société Industrielle ou de l'Ecole Sociale.

Il n'est pas possible de mieux évoquer la personnalité de ce professeur que de rappeler les lignes que lui consacrait son ami et son collègue, André Siegfried, dans l'Avant-Propos aux Souvenirs de Georges Blondel, publiés, il y a quelques années, dans la Revue *Economie et Réalités* :

« Lauréat du Concours Général, docteur en droit, docteur ès lettres, agrégé d'histoire, Georges Blondel avait d'abord professé à la Faculté de Droit de Lyon en 1884, à la Faculté des Lettres de Lille en 1894, puis, ultérieurement, à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, à l'Ecole Libre des Sciences Politiques, au Collège de France.

« En 1883, il entreprend une importante enquête économique et sociale en Allemagne et en Autriche. Il était notamment devenu pendant de longues années l'autorité incontestée sur l'Allemagne.

« Son savoureux accent bourguignon donnait plus de prix encore à ses remarques et l'on entendait souvent du dehors le bruit des applaudissements par lesquels la jeunesse saluait l'entrée ou la sortie du professeur ».

Ce dernier trait, rappelé par André Siegfried, indique à la fois l'autorité de Georges Blondel sur ses élèves et leur affectueux enthousiasme pour lui. La substantifique moëlle circulait dans les exposés de ce conférencier brillant, s'exprimant toujours en termes simples, précis, imagés, aux antipodes de ce jargon hégèlien qu'il connaissait pourtant mieux que quiconque, car il possédait aussi bien l'allemand que le fran-

çais ayant été étudiant dans sa jeunesse à l'Université de Berlin où il eût l'illustre Mommsen comme professeur. L'un des membres éminents de votre Compagnie, Henri Lafosse, qui avait gardé de son passage au Barreau l'amour et la pratique du beau langage, proclamait que Georges Blondel était l'incarnation du « conférencier idéal ». Il parlait d'abondance et quand il abordait un auditoire, il n'avait pour tout guide de sa pensée que quelques lignes, griffonnées au dos de sa carte de visite. Causeur intarissable, on s'assemblait volontiers autour de lui, notamment aux Semaines Sociales où il donna de magistrales leçons. Nonagénaire, il voyait presque chaque après-midi se regrouper, dans la salle de la Bibliothèque de l'Ecole des Sciences Politiques, ses anciens élèves grisonnants appartenant maintenant au Quai d'Orsay, charmés d'entendre leur ancien maître, apprécier avec une profondeur de jugement peu commune, la politique du moment des nations européennes.

Chargé par Georges Blondel, aux jours de l'Occupation, de transmettre à Monseigneur Petit-de-Julleville certaines informations en même temps que son témoignage de respectueuse amitié, j'ajoutais, en rappelant l'activité du moment de ce Membre de l'Institut : « Je crois que Monsieur Blondel fera encore une conférence la veille de sa mort ». Et notre futur Cardinal de me répondre avec un fin sourire : « Vous vous trompez, il en fera une le lendemain de sa mort ». La vérité historique nous apprend qu'en une chaude après-midi du mois de juillet de 1948, Georges Blondel, après avoir évoqué les conséquences de la main-mise de Staline sur la Tchéco-Slovaquie, devant quelques-uns de ses anciens élèves de l'Ecole des Sciences Politiques où il s'était rendu à pied, regagna son appartement du 168, Boulevard Saint-Germain, situé au 4$^{me}$ étage d'un immeuble sans ascenseur. Comme il se sentait très las, il se mit au lit et l'oppression étant venue à la première aurore, il se fit relever pour s'asseoir dans son fauteuil où quelques instants plus tard il s'endormait pour toujours, Dieu ayant accordé à ce grand catholique la faveur d'assister en pleine lucidité à l'heureux dénouement du drame germanique qui avait hanté toute son existence.

De l'esquisse trop rapide sur la vie de Georges Blondel, il se dégage le fait que ce professeur aura été, dans cette première

moitié du XX[e] siècle, le français qui a le mieux connu l'Europe Centrale, plus particulièrement les pays de langue allemande. Le malheur voulut que ceux qui avaient la mission de diriger la politique étrangère de la France ne surent pas ou ne voulurent pas tenir compte de ses avis. Le rappeler par deux exemples saisissants sera rendre hommage à la mémoire de ce grand Français.

En 1919, pour l'élaboration du Traité de Versailles, Georges Blondel fut officiellement chargé du rapport sur l'aménagement politique et économique de l'Europe Centrale. Il concluait au maintien d'une Autriche suffisamment puissante pour faire contre-poids à une Allemagne qu'on ne voulait pas morceler et qu'on démantelait le moins possible. Ayant rencontré Georges Clemenceau dans les couloirs de la Conférence de la Paix, celui-ci, en abordant Georges Blondel, lui déclarait seulement à brûle-pourpoint : « Je n'ai pas eu le temps de lire votre rapport, mais seulement les conclusions. Vous êtes naturellement pour le maintien de la catholique Autriche, Monsieur le Vice-Président de la Conférence Internationale de Saint-Vincent-de-Paul ? ». Ce coup de griffe du « Tigre » ne devait blesser que la France et vingt ans plus tard permettre à Hitler de réaliser sa première conquête, génératrice de beaucoup d'autres, en annexant la faible Autriche.

Six ans se sont écoulés, Aristide Briand est devenu le titulaire inamovible du Quai d'Orsay en proclamant : « Tant que je serai au pouvoir il n'y aura pas la guerre ! ». Il pratique une politique de contact direct avec son collègue allemand. Georges Blondel ne tenta pas de rencontrer notre Ministre des Affaires Etrangères pour lui démontrer qu'il eût à se méfier à l'extrême de Gustav Stresemann. Pour ce motif, une audience ne lui aurait pas été accordée. Aussi, il chargea ses anciens élèves, fonctionnaires au Quai d'Orsay, de mettre tout en œuvre pour faire comprendre à leur chef que son interlocuteur de Locarno était un allemand aussi habile dans la dissimulation qu'ardent dans son pangermanisme. Il était bien placé pour le savoir, car vingt ans plus tôt, le jeune Stresemann avait été pendant de nombreux mois le secrétaire quasi bénévole de Georges Blondel avec lequel il était toujours resté en excellentes relations personnelles. Ces avertissements indirects, par les

personnes les plus hautement qualifiées, restèrent sans effet, mais deux ans ne s'étaient pas écoulés et le corps de Stresemann était à peine refroidi dans sa tombe que les Allemands révélaient eux-mêmes, avec une certaine joie sadique, la fameuse lettre au Kronprinz où le Ministre du Reich faisait connaître à son impérial correspondant les moyens utilisés avec succès pour circonvenir Aristide Briand.

Si parmi ceux qui dirigeaient la France, certains ne tenaient pas compte des avis pertinents de Georges Blondel, les personnalités étrangères les plus éminentes se gardaient bien d'avoir la même attitude.

Voyageur infatigable, Georges Blondel ne fut guère d'année jusqu'en 1940 sans faire son tour d'Europe, avec comme étapes principales Berlin, Varsovie, Prague, Vienne et Rome. Dans toutes les capitales, il était accueilli avec empressement par les Chefs d'Etat et les ministres, même ceux dont il critiquait la politique comme Bénès, car il gardait son franc-parler avec les interlocuteurs les plus hauts placés. Quand il traversait la Ville Eternelle, c'étaient, contrairement à tous les usages, les Souverains Pontifes et les Secrétaires d'Etat qui l'invitaient à solliciter d'eux une audience particulière. Pie XI comme Pie XII, pour être mieux documentés et avant de le recevoir, se faisaient remettre un long rapport que leur visiteur du lendemain rédigeait de sa plume si alerte dans un bureau intime du Vatican, mis tout exprès à sa disposition.

Si des personnalités aussi illustres accueillaient ainsi Georges Blondel c'est parce qu'elles savaient se trouver en présence d'un des hommes les mieux informés des problèmes européens et dont elles avaient pu éprouver la sûreté de jugement. Une mémoire étonnante de précision, jointe à une profonde clarté d'esprit, faisait de Georges Blondel une encyclopédie vivante et en raison de la qualité de ses amitiés comme de sa valeur morale, il recevait des confidences et était sollicité pour des conseils dont la divulgation aurait facilité la solution de certaines énigmes de l'histoire contemporaine. Qu'il me suffise pour justifier cette affirmation de porter à votre connaissance un fait remontant à un quart de siècle et où le Maréchal

Lyautey, sur le point de jouer un rôle de premier plan, vint s'en entretenir avec son ami d'enfance, Georges Blondel.

En 1924, dès l'avènement au pouvoir d'Edouard Herriot qui venait de faire évacuer la Ruhr, le Maréchal Lyautey fut convaincu que le sort de son pays allait se jouer dans un avenir prochain et que l'heure était venue de changer la politique étrangère de la France si l'on voulait éviter une nouvelle guerre dont l'issue risquait d'être le triomphe de l'Allemagne. Il mit à profit sa cure habituelle à Vichy pour venir prendre contact avec ses pairs. En effet, il n'entendait rien envisager de concret sans avoir au préalable l'approbation et l'appui moral des grands chefs de l'Armée, décidé d'ailleurs à ne pas leur demander un concours actif afin qu'en cas d'échec ils ne soient pas compromis. Il rendit visite aux Maréchaux Foch, Franchet d'Espérey, Fayolle et Pétain. Ce dernier désapprouva son initiative, ne lui cachant pas qu'il entendait rester fidèle au Gouvernement en fonctions auquel il ne refuserait pas son concours s'il lui était demandé. Le Maréchal Lyautey, après être venu informer de ces faits Georges Blondel et solliciter son avis, renonça à ses premières intentions, profondément ulcéré parce qu'il sentait qu'il s'agissait de l'avenir de la France, mais ne voulant pas diviser l'Armée et concluant : « Voyez-vous deux Maréchaux de France, en face l'un de l'autre, s'affrontant. Non ! Ce n'est pas possible ! »

Ce fait que des instances très vives m'ont incité à porter à votre connaissance, mérite d'être retenu par l'Histoire et le récit de cet événement tel qu'il était fait par Georges Blondel avec infiniment de détails qui ne pouvaient avoir leur place ici ce soir, a été soumis à l'un des hommes les plus qualifiés pour l'authentifier, le Comte de Saint-Aulaire, mêlé étroitement par ses fonctions à l'action du Maréchal Lyautey comme à celle d'Edouard Herriot. L'ancien ambassadeur à Londres, historien de Richelieu et de Talleyrand, me faisait l'honneur de m'écrire : « Le récit qui vous a été fait complète sur bien des points ce que je savais. J'ai bien connu Georges Blondel – assez pour le savoir incapable de dire toujours autre chose que la vérité ».

Que ce jugement, le plus élogieux qui puisse être porté sur un homme, marque le point final de l'évocation de la personnalité de Georges Blondel. Qu'il soit aussi, ce jugement, la conclusion de la thèse que j'ai eue l'honneur de soutenir devant vous, car, depuis Socrate, la vertu essentielle des maîtres a consisté à se faire les apôtres de la vérité. L'Enseignement c'est le respect du Vrai. Ceux dont je viens de citer les noms en évoquant leur vie n'ont jamais manqué à ce primordial devoir au cours de leur longue existence. C'est le plus bel éloge qui puisse être fait de ces maîtres et c'est la plus belle palme qui puisse être déposée sur leur tombe.

# *UN « MAITRE » :*

## Charles NICOLLE, humaniste

---

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION
DE M. PIERRE SEMENT

**par M. le Chanoine LETELLIER**

MONSIEUR,

QUELQU'UN manque ici dans cette salle que vous avez choisie pour votre réception, M. Paul Sement, votre père. Il fut trop longtemps associé aux travaux de la Société Industrielle pour que vous ne le sentiez pas présent et heureux de l'événement préparé par ses soins. Car un Rouennais comme vous bénéficie d'un extraordinaire privilège : d'avoir vécu sa jeunesse dans une cité vouée à l'Industrie et au Commerce, et riche en leçons d'obstacles surmontés, d'avoir entendu ceux de sa famille parler des « affaires » et reçu l'exemple de leur opiniâtre labeur, c'est là avantage, et élan donné pour la vie entière.

*
* *

Dès 1921, au lendemain de la guerre, votre thèse de doctorat en Droit, présentée à la Faculté de Caen, s'impose par son actualité : « L'influence de la guerre sur le Commerce et l'Industrie de la Région Rouennaise ». Que vos recherches portent sur la crise des transports par voie de fer ou voie d'eau, et sur la crise du charbon, sur les taxations, les réquisitions, les contrôles ou le manque de la main-d'œuvre ; que vous étudiez plus précisément le Port de Rouen, ses quais, ses bassins, son outillage, son trafic, ou les industries de la filature et du tissage ; les produits chimiques ou la métallurgie ; le

charbon ou les huiles minérales, le bois ou le papier, une exacte documentation, établie d'après les strictes méthodes de la Recherche Scientifique se trouve là, où n'auront qu'à puiser les historiens.

Peu après, réunissant les études consciencieuses de Monsieur Paul Sement, parues en plaquettes introuvables, vous les publiez en un volume précieux : « Les Anciennes Halles aux Toiles et aux Cotons de Rouen ». Chargé par Monsieur René Etienne de présider au « Centre d'Etudes de Rouen et de la Région » la commission des transports de voyageurs, vous écrivez un solide « Rapport » que publient les « Etudes Normandes ». Dans la même revue, un bel article de vous rend hommage au rôle social de notre Collègue René Etienne.

Votre thèse de doctorat laissait déjà apparaître la préoccupation des questions sociales. Votre juvénile audace y dénonce le luxe bruyant des enrichis de la guerre et brosse, en contraste, le tableau de la vie difficile des mal logés dans l'atmosphère irrespirable des banlieues surpeuplées. Votre admiration va aux chefs d'entreprise soucieux d'améliorer le sort des déshérités. Alors que « la puissance financière de la Société Anonyme lui permet de réaliser des œuvres sociales qu'un particulier ne pourrait envisager », vous précisez devant vos juges de la Faculté, comment « ces Sociétés Anonymes pourraient s'unir pour acquérir de vastes terrains sur la lisière de la forêt de la Londe, où seraient édifiées des habitations ouvrières avec jardins, terrains de sports, salles de fêtes, bibliothèques ». Ces œuvres sociales s'imposent, écriviez-vous en 1920 : déjà chez le jeune docteur en Droit se devine la volonté de s'en faire demain l'apôtre.

A Rouen, autour de vous, d'autres jeunes hommes, mûris par la guerre, estiment qu'au moment où la France risque de s'affaiblir en discordes intérieures un devoir s'impose à eux. Catholiques instruits, chargés bientôt de responsabilités sociales ils s'avancent fraternellement vers ceux qui ont besoin d'aide et de lumière. Soucieux d'en savoir plus qu'il n'y a dans les livres et dans les diplômes des Facultés, ils voudraient s'instruire près d'hommes plus âgés, préoccupés de ces mêmes problèmes de la vie sociale : ils cherchaient des « Maîtres ».

Une volonté de vie utile et féconde se devine chez vous en ce mot : « les Maîtres ». Vous souvient-il que Georges Duhamel l'a choisi pour titre du sixième volume de sa « Chronique des Pasquier » ? Laurent, le héros, s'applique à vivre pleinement, dans le rayonnement des « Maîtres » qu'il a choisis à la Sorbonne et au Collège de France « Près d'eux, dit-il, je veux m'accroître. Ce que je demande, c'est de la nourriture, de la substance. Je veux un enseignement ».

Vous eûtes la chance de rencontrer à l'heure opportune « le Maître » dont vous avez prononcé le nom avec gratitude, Albert Falque. Ce professeur de Philosophie, modeste, fidèle toute sa vie à l'Institution Join-Lambert, au Pensionnat J.-B. de la Salle et à d'autres Institutions Libres, ne mérite pas que sa mémoire tombe dans l'oubli. Il a peu publié, seulement quelques discours et une préface pour la thèse de doctorat en Médecine de son ami, René Dumesnil : « Flaubert, son hérédité, son milieu, sa méthode », mais sa culture, la vivacité de son intelligence, son art des formules savoureuses, les mots à l'emporte-pièce qui subitement illuminaient le visage aux traits accentués, dont on ne pouvait oublier les yeux au regard aigu ni les lèvres rieuses près des moustaches longues et tombantes, la solidité de son enseignement, les exemples pris sur le vif des travaux et des jours, les digressions, d'une verve plaisante, — sa patience aussi pour le candidat malhabile, — partout lui assuraient la réputation d'un éveilleur d'esprits. On le savait en plus éducateur avisé. Portant lui-même les soucis du père de famille, il recommandait sans cesse l'éminente dignité des qualités humaines : l'honnêteté, la rectitude du jugement. Le bon sens — vertu normande qui modère certains enthousiasmes — lui apparaissait vertu majeure. Ses anciens disciples, reconnaissants des succès universitaires et des principes qui déjà leur permettaient d'apprécier le prix de la vie, convaincus qu'il pouvait encore les aider, se tournèrent vers lui.

Lui, comprit que s'offrait une occasion nouvelle de « servir ». Il accepta sans en tirer vanité, que lui fût donné le titre de « Président » de la jeune « Ecole Sociale ». Ce titre à ses yeux signifiait surcroît de travail, art de découvrir les conférenciers spécialistes de ces questions difficiles, autorité aussi pour

diriger un débat, éviter les heurts, éclairer le public, entraîner les jeunes. Son habileté à s'acquitter de ces fonctions et son autorité furent telles qu'on le retint pendant 25 années au poste de la Présidence. Vous-même, Monsieur, dans son ombre étiez le bon ouvrier sans qui le succès n'eût pas été, sans doute, ce qu'il fut. Quand il disparut, l'on vous imposa de prendre sa place à la Présidence : vous la garderez neuf années.

La première leçon confiée en Novembre 1920 par Albert Falque à l'Abbé Thellier de Poncheville précise l'esprit de l'enseignement : « Solution Chrétienne du problème Social ». Les conférences données depuis portent le débat sur les sujets les plus variés, toujours actuels. Qu'il s'agisse de l'hygiène sociale, de l'immoralité publique, des stupéfiants, de l'alcoolisme, du secret médical, de la durée du travail, de la participation aux bénéfices, des problèmes internationaux, de la jeunesse dans la société moderne, de tous les problèmes posés devant l'opinion par les livres, les revues ou les journaux, les « leçons » apportaient une réponse solidement documentée, soucieuse de la justice, de la dignité humaine, du progrès social, dans la lumière de l'Evangile. Elles étaient données par des conférenciers d'une science incontestée : Professeurs de Facultés de Droit ou d'Ecoles de Médecine, Docteurs, Avocats, Industriels, Théologiens, Professeurs de l'Université ou des Semaines Sociales. Nos collègues de l'Académie, dès le début, se joignirent à eux. Que les noms de quelques disparus, parmi les plus actifs, soient rappelés ici : Docteur Cauchois, Pierre Chirol, René Etienne. Les auditeurs, vite nombreux, demeurèrent fidèles : des sections de « jeunes » séduits par le talent des professeurs, et la générosité de l'enseignement, se formèrent. « On ne sait jamais, écrivait Pierre Hamp à la mort d'André Siegfried, la portée des paroles qu'on prononce. Elles peuvent continuer leur parcours pendant des générations, qui se les transmettent, parce qu'un homme les a prononcées au moment juste, et dans une forme irréfutable ». Les « Hommes » — les « Maîtres » appelés par Albert Falque — qui ont prononcé, au moment juste, des paroles de sagesse sociale, en savaient la portée : ils préparaient l'avenir.

En vous accueillant, Monsieur, l'Académie reste fidèle à sa

tradition. Dès le XVIII[e] siècle, attentive au progrès des « Lumières », des Sciences et des Arts, elle créait des écoles de botanique, de chirurgie, de dessin, pour assurer le bonheur des hommes. Plus près de nous, ses membres disparus, Lechalas, Louis Deschamps, Henry Vermont, Henry Lafosse y exposaient les problèmes de plus en plus complexes de la « Sociologie » ; on n'y oublie pas leur esprit, riche de science historique, de connaissances économiques, d'expériences vécues, d'idées chaque jour méditées. Comme les leurs, vos « communications », Monsieur, trouveront chez nous des auditeurs attentifs.

***

Peut-être ne jugerez vous pas inopportun que, vous entendant vanter le culte dû aux « Maîtres », j'en prenne occasion pour rappeler l'un des plus grands dont Rouen doive être fière : Charles Nicolle.

Hommage discret de « Cinquantenaire », puisque c'est le 6 septembre 1909 que le Directeur de l'Institut Pasteur de Tunis révélait à l'Académie des Sciences sa découverte, sa victoire sur le typhus. Que mes collègues de la Classe des Sciences, Monsieur le Président, me croyant peut-être la naïve prétention d'endosser la blouse blanche des biologistes soient vite rassurés. Aux maîtres authentiques des disciplines scientifiques appartient de dire comment, pour le savant capable de sauver des milliers de vies humaines « jamais il n'y aura assez de gloire ». L'ambition du Secrétaire des Lettres se borne à vous apporter une contribution nouvelle pour que soit mieux connue l'étonnante figure de Charles Nicolle, humaniste, écrivain, romancier, esprit universel, avide de tous les plaisirs intellectuels, et homme au grand cœur, chez qui se devine une riche possibilité d'admiration et de sympathie, toujours prêt à se dépenser, si bien que ses collaborateurs le jugeaient, comme un d'eux l'a écrit : « Un Maître d'enthousiasme ».

De ces richesses, il s'est dit redevable à sa famille et, lui aussi, aux Maîtres, qui prirent soin de sa jeunesse. « Je revois sous son ciel gris Rouen, ma ville, ses flèches, ses tours en couronne... Voici la maison où vivaient ceux qui m'ont fait ce que je suis. Tout près, dans la cour du Lycée, veille le grand

poète tragique. L'enseignement que j'ai pris à son ombre ne différait guère de celui qu'il reçut dans la même Maison : la leçon des Anciens et l'écho, rude, sous ces climats, de la plus belle morale. Sans cette discipline classique, il n'y aurait eu pour moi, je le sens, enthousiasme, conscience ou mesure. Ton ombre fut éloquente, avocat de la volonté, Corneille ».

A-t-on suffisamment recherché comment la volonté, chez lui, fut d'assez bonne trempe pour qu'il pût dominer l'infirmité, qui chez un autre eût paralysé la jeunesse ? Etudiant en Médecine déjà brillant, il se sentit devenir sourd : « Je compris que je serais jeté tôt ou tard en pâture à l'infirmité. J'avais 19 ans. Devais-je cesser mes études ? ». On sait qu'il n'en fit rien, qu'il réussit à l'Internat des Hôpitaux de Paris et se réfugia dans le travail du laboratoire. Le monde entier connait le succès de ses découvertes à Tunis.

Son infirmité décida d'une extraordinaire aventure spirituelle intime peu connue : « La surdité m'emprisonne, écrit-il dans une lettre inédite. Elle me fait vivre solitairement. Rien de plus uniforme que mon existence régulière. Cette régularité même est un ennui. J'écris, c'est pour un sourd, parler ». Il écrit des contes, des romans, toute une œuvre de fiction : « Le Pâtissier de Bellone », « Les Menus Plaisirs de l'Ennui », « Les Feuilles de la Sagittaire », « La Narquoise », « Les Contes de la Marmousse », « Les deux Larrons ». Des éditeurs parisiens publièrent ces ouvrages accueillis avec faveur. Peu de lecteurs aujourd'hui en sont curieux. Là pourtant se devinent bien des traits du portrait de Charles Nicolle intime.

Ecrivant pour échapper à l'emprisonnement de la surdité, qui, dit-il, « vous renvoie sans cesse à vous-même », il va se dédoubler, se donner l'impression de partager avec d'autres son ennui et il invente des personnages qui sans cesse révèlent leur goût de l'action, leur culte du courage. Le curieux Maréchal de Tierceville, surtout, dans le « Pâtissier de Bellone », semble bien être le portrait de l'écrivain. Chez les deux, même expérience de l'infirmité et de la souffrance physique, même besoin d'agir, même rêve d'aventure, même effort d'enrichissement, même jugement sur les illusions de la vie. Un historien de la création littéraire n'hésiterait pas à discerner dans ces

œuvres la confession voilée, ici désenchantée, plus souvent fière et volontaire, du savant devenu infirme.

Si écrire des œuvres de fiction fut pour lui « parler » et se livrer, nous le découvrons plus sûrement encore dans ses lettres à Edouard Delabarre, Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Rouen, notre ancien collègue, mort en 1951. Nous revoyons la silhouette de Delabarre : grand dans un pardessus noir qui l'enveloppe jusqu'aux pieds, le teint coloré, les cheveux presque blancs s'échappant sous le feutre aux larges bords, la barbe en broussaille sur la lavallière, le geste d'accueil spontané, il aimait les conversations érudites et ferventes, interminables, avec un ami rencontré dans la rue et qu'il entraînait jusqu'à sa maison du Chemin des Cottes.

Charles Nicolle et lui se connaissaient depuis l'adolescence. Plusieurs centaines de lettres inédites — une vingtaine seulement ont été publiées par le *Mercure* — que l'amabilité de Monsieur Godard, Président de l'Union des Commerçants, a bien voulu me confier, content cette amitié. Elles constituent une documentation précise pour l'histoire de l'Institut de Tunis, ses travaux, les relations du Directeur avec le Résident. On y trouve surtout, écrit avec une verve souvent plaisante, le journal du labeur quotidien de Nicolle, le récit de ses voyages, ses impressions de lectures, ses enthousiasmes, son ennui aussi, quand la mauvaise santé paralyse le travail. Ne convient-il pas que la primeur de ces textes inédits soit réservée à l'Académie, au moins en quelques brèves citations, peut-être suffisantes pour induire en tentation d'en connaître davantage ?

L'enchantement du paysage Tunisien ? (20 juillet 1933) : « Tu ne peux te figurer combien la Tunisie est belle en ce moment quand il n'y fait pas trop chaud. C'est certainement la plus belle saison de l'année. Les nuits en particulier, surtout les nuits sans lune, sont adorables ». Ailleurs : « Je retrouve le charme des soirées lorsque la fraîcheur survient. C'est un des plaisirs de ce pays, une vraie jouissance... la lumière éclatante du jour et la sérénité des nuits augustes ». Après une promenade au Maroc : « Quel dommage que tu ne sois pas venu et combien ce que je vois aurait gagné à être vu avec toi. Il y a vraiment ici des choses grandioses... Nous

avons fait ce matin une promenade dans les contreforts du Grand Atlas. L'auto nous a conduits dans une crique dont un des remparts est couronné par la cime neigeuse des montagnes. Autour de nous la plus riche végétation, et à Marakech... les palmiers ».

Tunis est un poste d'élection pour un humaniste curieux de l'Histoire. Plusieurs civilisations du monde Méditerranéen se sont rencontrées là ; les cultes de Baal et de Tanit y précédèrent le Christianisme. Nicolle suit les fouilles qui ressuscitent ce passé. Elles sont dirigées par un religieux normand, né près de Rouen, à Déville, avec qui, très vite, il s'est lié d'amitié, le Père Delattre. (17 mars 1931) : « De nouvelles fouilles très importantes ont été faites depuis notre visite commune... Beaucoup de maisons mises à jour... une très belle avec des mosaïques représentant des trirèmes. On a restauré les thermes avec un goût parfait... Ce sont les plus beaux thermes de Tunisie. J'ai rapporté dans notre auto deux pierres provenant du temple de Baal. Ce sont deux très belles pièces ». (17 janvier 1932) : « Nous avons perdu le P. Delattre. Je l'ai vu exposé dans sa bière... et veillé par des Pères Blancs à genoux. Le lendemain je suis allé à l'inhumation... Celui qui faisait les honneurs est le P. Lapayre. C'est le successeur du P. Delattre au Musée et pour les fouilles. Il a une tête magnifique. Il paraît qu'il est très compétent ». Ailleurs : « J'ai visité l'autre jour, les fouilles du P. Lapayre... sur le côté sud du Plateau de Byrsa... Ce serait la limite de la ville Carthaginoise primitive... Le Bardo est toujours de plus en plus admirable. L'exposition des objets de Madhia est maintenant superbe ».

Et pour que la curiosité de Delabarre soit satisfaite, à ces lettres de documentation sont jointes des cartes postales : une « tête de satyre », un « Eros », une « danseuse », le « masque comique d'un vieillard », une « applique en bronze ».

Autre révélation par de longues et nombreuses lettres : Charles Nicolle voyageur. (29 novembre 1932) : « Je ne suis vraiment bien qu'en voyage, parce que c'est par les yeux seulement qu'un sourd se distrait ». Sur combien d'œuvres d'Art ou de spectacles de la nature ses yeux ne se sont-ils pas arrêtés ? Des voyages de propagande française ou de recherche scientifique le conduisirent à travers le monde : en Italie, en Grèce,

en Turquie, dans les pays du Nord, au Mexique, en Argentine, en Uruguay, au Brésil, au Chili, Delabarre prépare le voyage, envoie des livres d'Archéologie ou d'Histoire de l'Art, conseille des lectures. Des épîtres ferventes, pendant le voyage, arrivent au « Chemin des Cottes ». (Amsterdam, 31 août 1929) : « Peu à peu la vieille Hollande disparaît, y compris ses moulins... L'attrait ce sont les tableaux. Franz Hals grandit jusqu'à atteindre Rembrandt... Nous avons fait l'autre jour un voyage délicieux dans les villes mortes de la Hollande du Nord. Là il y a encore de vieilles maisons et des costumes ». (Stockholm, 18 avril 1930) : « Le musée des Beaux-Arts m'a beaucoup intéressé : la partie française est de toute beauté et les œuvres des Suédois, souvent excellentes, appartiennent entièrement à notre école. J'ai beaucoup regretté de ne pas t'avoir avec moi pour la visite du Musée Protohistorique... J'ai fait remarquer à Pierre les entrelacs à animaux stylisés, l'influence byzantine et les apports romains ». (21 avril 1930). La Neige ! « Hier elle couvrait tout Stockholm, rues, maisons, arbres et la campagne... La neige épaisse, tenace a donné plus de relief à notre visite d'Upsal, puis — au retour que nous avons fait en auto — à la campagne, aux forêts, aux lacs traversés sur des bacs... » (Mexico, 26 juin 1931). Au Musée des Antiquités Mexicaines : « C'est un monde inconnu, immense, de siècles et de populations différentes, tout mêlé. J'y ressens l'impression d'un chaos : monstres atroces, redoutables, amour de la figuration de la mort, et, à côté de cela, des représentations naturalistes d'animaux charmants... ». (Golfe de Campêche, 3 juillet 1931). En avion : « Je m'interromps pour contempler le spectacle de la mer... ». (18 juillet) : « Mon cher Edouard, d'un beau lac dans les montagnes du Guatémala, je t'adresse ma dernière lettre d'Amérique ».

Un voyage achevé, le travail repris à l'Institut, de nouveau la curiosité du savant ou seulement le besoin de s'évader l'emportent vers d'autres pays. (Tunis, 23 juin 1933) : « Je médite pour l'hiver 1934-1935 de remplacer mes leçons du Collège par une mission à l'étranger... et comme il faut à toute mission un but utile, je ne vois pas mieux que d'aller étudier un type de typhus particulier à la Mélanésie. Naturellement de la Mélanésie, j'irai au Cambodge. Je préférerais la Polynésie Orientale,

ou le Pérou, ou le Pérah, mais au point de vue recherches, je ne vois d'utile à mes travaux que la Mélanésie, Sumatra, Java ou la Mandchourie... ». Ailleurs : « Si je ne vais pas plus mal, je compte aller passer un mois en Finlande. Je me reposerai au bord d'un des 40.000 lacs du pays. Je pêcherai le saumon, la truite, le lavaret... J'ai déjà lu quelques textes sur la Finlande et des romans finlandais ».

Les lectures de Charles Nicolle ! La correspondance en révèle l'étonnante variété. (15 décembre 1932) : « Je lis beaucoup de choses de toute sorte. Je lis le « Roman de la Rose », traduit en français actuel (ou plutôt en français du XVII[e] siècle)... C'est une œuvre tout à fait remarquable... Je lis aussi des auteurs étrangers. On ne peut contester aux Russes une très belle littérature, peut-être la plus belle du dernier tiers du XIX[e] siècle. Leur littérature actuelle, sauf Gorki... est à peu près impénétrable... J'ai lu Mickiewiez... »

Ces lectures ne sont pas seulement curiosité de l'esprit, mais monologue intérieur de l'humaniste, habitué à juger et à critiquer. (12 avril 1931). A propos de Corneille : « Le sujet de Sophonisbe n'est pas possible. Le rôle de Massinissa est odieux. C'est pourquoi nul n'a réussi à en tirer parti au théâtre... la pièce de Corneille n'est intéressante que par le personnage de Syphax, où Corneille vieux s'est mis. Il l'a fait de même pour tous les barbons des pièces de sa vieillesse : aussi ses tragédies sont-elles en réalité des comédies larmoyantes ».

Une correspondance de cette qualité honore celui qui la reçut. Elle témoigne d'une de ces amitiés que parmi les hommes les plus grands par la science et par le cœur ne vouent pas d'ordinaire aux médiocres. Delabarre en était fier. Comment ne l'eût-il pas été quand il recevait entre beaucoup d'autres telle confidence : (Décembre 1929) : « Mon cher Edouard. Je connais grâce à toi le prix d'une affection précieuse. Hors ma famille, je n'ai rencontré que la tienne. Elle console de bien des peines ».

* * *

Ces notes trop brèves ne nous éloignent pas, Monsieur, de l'Ecole Sociale de Rouen. Si Charles Nicolle avait été invité à donner une leçon devant l'auditoire rouennais réuni par les soins de ses présidents, il eût accepté avec joie. Son infirmité avait fait de lui un apôtre. Préparant la publication de sa « Lettre aux Sourds » pour les encourager dans leur infirmité, il écrit à Delabarre, le 28 octobre 1928 : « C'est du côté de l'apostolat que serait pour moi le remède. Mais il faudrait être ailleurs qu'ici ». Il vous eût apporté une leçon digne d'une Ecole Sociale : il était de ces Français de bonne volonté, qui connaissant la peine des hommes, s'efforcent comme vous de les rendre plus heureux, plus confiants dans l'avenir.

# Le Grand Séminaire de Rouen au début du dix-neuvième siècle

---

DISCOURS DE RÉCEPTION

de Monseigneur BLANCHET,

*Recteur de l'Institut Catholique de Paris.*

(5 Décembre 1959)

MESSIEURS,

Vous me faites grand honneur et je vous en remercie. Grâce à votre bienveillance, je connais l'avantage d'entrer en une compagnie où m'ont précédé tant d'hommes de juste renom ; j'ajouterai, si vous le permettez, qu'il m'est doux de retrouver l'air natal. Les divers appels auxquels a dû répondre ma vie ont pu me faire lointain, ils ne m'ont pas fait infidèle et je vous sais gré, en m'admettant parmi vous, de resserrer encore, s'il était possible, le lien qui m'unit à mon pays normand. Cette ville même m'est chère : j'y ai des attaches familiales qui la font un peu mienne, je la connais de longue date et j'y ai vécu, de telle sorte que la « ville-musée » est pour moi tout autre chose qu'un musée. Il est au monde bien des cités que nous admirons avec joie, mais celles qui sont nôtres, celles dont le trésor de beauté, de culture, de haute tradition, est peu à peu entré en nous au long des jours, celles qui nous ont été un foyer spirituel, celles-là, nous ne saurions nous contenter de les saluer comme un chef-d'œuvre devant lequel on passe : elles sont même plus qu'un patrimoine familier où nous pourrions puiser à l'aise, elles font partie de ce que nous sommes ; quand nous les retrouvons, elles éveillent en nous de multiples résonances et nous savons bien que c'est notre vie même jusqu'en son lointain passé qui frémit alors en réponse à leur appel. C'est pourquoi il m'a semblé, et vous avez bien voulu, Messieurs, agréer ce dessein, que je n'avais

pas à chercher loin l'objet du discours par lequel vos élus, selon la tradition et selon leur propre vœu, vous témoignent leur gratitude et qu'en évoquant les années de mon séminaire rouennais, je pourrais tout ensemble m'acquitter d'une dette de reconnaissance et fixer quelques traits d'histoire religieuse locale.

*
* *

Le début de ce siècle était secoué en France de passions violentes. Les jeunes générations ont peine à imaginer aujourd'hui ce que put être le déchaînement de cette guerre religieuse : ce n'est ici ni le lieu ni le temps de remuer ce triste passé, et qui en aurait le goût ? Quelques dates, quelques faits suffiront à rappeler l'essentiel. J'entrais au Grand Séminaire de Rouen au mois d'octobre 1903. L'année précédente, à la suite des élections du mois de mai 1902, M. Combes était devenu Président du Conseil, après la démission de M. Waldeck-Rousseau, et tout de suite c'était le commencement du régime auquel est resté attaché son nom. Nous autres grands garçons, nous suivions avec un intérêt passionné, angoissé, les péripéties du drame, et nous ne pouvions pas ne pas être les témoins de ses conséquences. Dans ma ville du Havre, j'avais vu fermer écoles et couvents. Quand je revenais de l'examen de baccalauréat que j'avais passé à Paris, j'avais vu, alors que je regagnais mon train, dans une rue qui donnait sur l'avenue de l'Opéra, tout un peuple qui tentait de s'opposer au départ de religieuses qu'on expulsait, et la police à cheval arrivait, entrait dans la masse en zigzaguant, pour la morceler et la disperser, mais au moment où j'étais dans mon compartiment, la foule, forçant les barrages, envahissait la gare Saint-Lazare, se jetait au-devant de la locomotive, certains se couchant sur la voie pour empêcher le départ du train.

Ainsi ne pouvions-nous échapper à la conviction profonde que nous étions jetés dans la vie à un moment grave, où les plus chères, les plus hautes de nos convictions étaient bafouées et honnies, où des institutions chrétiennes étaient détruites, où d'autres étaient en péril, car le ciel était plein de menaces : on parlait de la suppression de la liberté d'enseignement, et plus d'un blâmait le Supérieur de mon collège du Havre, M.

Julien, qui avait l'audace de bâtir une chapelle alors qu'on n'était pas sûr de la rentrée prochaine ; et il n'était question que de la dénonciation du Concordat.

Si seulement le combat avait eu de la grandeur ! mais il s'avilissait dans les mœurs quotidiennes en basses polémiques, où les plus pauvres idées s'envenimaient de passions à la fois sottes et méchantes. Ceux d'entre nous qui rêvaient de mettre toute leur vie au service de l'Eglise de Dieu sentaient tristement et, à certaines heures, douloureusement peser sur eux le mépris et la haine. Sur les plans plus élevés, des maîtres intellectuels de l'heure étaient convaincus, et le disaient avec superbe, parfois avec violence, que le temps du catholicisme était passé, qu'il y avait incompatibilité évidente entre la science et la foi, de telle sorte que s'affirmer catholique c'était avouer du même coup l'ignorance d'un esprit en retard sur son temps et l'appartenance à un passé désormais révolu ; il leur semblait que cette survivance gênante qu'était le catholicisme était inévitablement liée à toutes les puissances de régression, à toutes les formes de conservation étroite, et faisait, par nature, obstacle à tout essor de progrès, de telle sorte qu'il fallait l'abattre pour libérer l'homme. Cette haine était descendue dans les masses populaires : dans notre collège du Havre, nous entendions, tous les samedis, sous les fenêtres de notre salle d'étude, crier, d'une voix âpre et rauque, comme une injure et comme un défi, le titre ignoble d'une ignoble feuille, où l'ordure obscène s'unissait au plus vulgaire anticléricalisme. L'homme en soutane était, dans la rue, insulté au passage, il était traité en être sinistre et rapace, à la fois odieux et redoutable ; on lui jetait, en dérision, le cri du corbeau ; on disait : « couaquer ». Et il n'était pas rare qu'à l'approche du prêtre on vît des mains fiévreuses de femme chercher en hâte un morceau de fer pour conjurer le mauvais sort que ne pouvait manquer de jeter l'homme noir au malfaisant mystère.

En dépit de cette situation, ou peut-être en raison d'elle, notre jeunesse n'arrivait pas dolente, inquiète et désolée. Elle refusait d'abord de descendre au bas niveau où on prétendait l'atteindre et aurait eu honte d'entrer dans cette mêlée de polémiques étroites, dans ces combats de forcenés. Elle ne

s'attardait pas à pleurer sur les ruines d'hier ou de demain, elle ne se cramponnait pas à des institutions branlantes : elle arrivait sans savoir ce qu'on attendait d'elle, sans système ni programme, mais parce qu'elle était la jeunesse, elle ne regardait pas vers un passé qui achevait de se défaire, elle se sentait capable de courage et elle portait en elle l'espérance : jeunesse normande, sans doute, sans lyrisme éperdu, sans rêves extravagants, l'œil clair et les pieds sur le sol, jeunesse pourtant qui trouvait naturel de penser à l'avenir qu'elle aurait à faire.

Autour de nous, d'ailleurs, nous sentions passer le souffle d'un printemps plein de promesses. C'est le temps de l'Association Catholique de la Jeunesse Française plus nombreuse, mieux organisée, plus florissante que jamais, triomphante en ses congrès magnifiques, féconde en œuvres sociales de toutes sortes. C'est le temps du Sillon, du premier Sillon d'avant les engagements politiques, de son amitié enthousiaste et conquérante, du dévouement chaleureux à « la cause », de la jeune garde ; c'est le Sillon de « l'amour plus fort que la haine » : en cette année 1903, a eu lieu la réunion des « mille colonnes » où a coulé un sang généreux.

Mais c'est sur tous les terrains que se dessine un renouveau. Le défi est relevé dans les différents domaines de la science, de la littérature, de l'art ; des hommes apparaissent égaux à tous les autres en savoir et en talent, s'affirment catholiques et assurent partout une présence de la foi.

Le beau temps dur, le temps des avant-gardes, le temps des départs conquérants, des audaces intrépides, des responsabilités d'homme !

En cette année 1903, pleine d'écroulements, qui semblait bornée par un horizon tragique, mais où l'espoir perçait entre les ruines, nous étions soixante-cinq à entrer au Grand Séminaire. De sa grande écriture aux traits appuyés, M. le Supérieur écrivait sur son agenda : « Mercredi 14 octobre. Aujourd'hui a lieu la rentrée des élèves, au nombre de 172, ce qui fait 177 en comptant les séminaristes soldats ». 177, et rappelons-le, il n'y avait alors que quatre années de Grand Séminaire. Et parce que, même dans les temps troublés, il peut y avoir

quelque stabilité, M. le Supérieur ajoutait : « Même réglement que l'année dernière... Le personnel dirigeant et enseignant du Grand Séminaire est le même que l'année dernière ». Qu'allions-nous trouver dans cette grande demeure inconnue ?

* * *

La stabilité y était de fraîche date et le Grand Séminaire venait de passer par quelques secousses assez fortes. Depuis longtemps, il était dirigé par les Pères de la Congrégation de Picpus. Dans une lettre pastorale en date du 15 août 1900, Mgr Fuzet, depuis quelques mois archevêque de Rouen, saluait en ces termes le départ des Picpussiens : « Qu'il nous serait agréable de pouvoir encore profiter de l'expérience et du dévouement des saints et doctes religieux de Picpus, à qui l'un de nos éminents prédécesseurs, le Prince de Croy, avait confié la direction du Séminaire de Rouen. Des circonstances indépendantes de notre volonté comme de la leur ne permettent pas qu'ils nous continuent leur précieux concours. Ils emportent nos regrets aussi bien que l'estime et la reconnaissance de leurs anciens élèves qui ont toujours trouvé en eux, et c'est tout dire, des maîtres à la hauteur de leur mission ».

Il semble que ces nobles paroles étaient vraies — d'une vérité d'oraison funèbre. Les « circonstances indépendantes des volontés », c'étaient, je pense, les difficultés créées par les lois sur les Congrégations. Mais les « regrets » personnels semblent assez mal s'accorder avec les idées que Mgr Fuzet va bientôt exposer, sous le couvert de saint Charles Borromée, dans le livre qu'il intitulera « le Grand Séminaire », et les idées sont entrées en application avant que soit publié le livre. Ecoutez plutôt : « Le Séminaire est un organisme rigoureusement diocésain, toujours sous la main de l'Evêque et des Commissions canoniques. Il est régi par le clergé séculier. Loin d'être séparé de la vie du diocèse, l'administration spirituelle et temporelle ne relève que de l'Ordinaire. L'Ordinaire, par lui-même et ses collaborateurs de droit, gouverne l'institution par l'intermédiaire d'un pouvoir exécutif, le Supérieur, dont l'autorité, si elle est fortement dépendante à l'égard de l'Evêque, est, par contre, rendue prépondérante à l'égard des

subordonnés. L'Evêque et ses collaborateurs, toujours en contact avec le Séminaire, reçoivent les sujets, les suivent pas à pas, les surveillent, les examinent et, pour les appels aux ordres, comme pour le placement des nouveaux prêtres, se décident sur une connaissance immédiate et non sur des appréciations transmises ».

Voilà qui ne manque pas d'un sens vigoureux de l'autorité épiscopale mais, si je ne me trompe, une telle vue du Séminaire exclut la présence, à la direction, d'une congrégation religieuse. D'ailleurs, immédiatement, c'est à des prêtres du clergé diocésain que Mgr Fuzet fit appel pour remplacer les Pères Picpussiens. A en juger par ce qui se racontait encore lorsque j'arrivais trois ans plus tard, le départ n'avait pas été sans provoquer quelque amertume chez les partants ; non pas assurément chez le Père Malige, supérieur ; sur lui, tous les témoignages sont d'accord : c'est un homme de noble caractère, incapable d'aigreur et de ressentiment. Tout jeune, à vingt-sept ans, il avait été nommé professeur de philosophie au Grand Séminaire de Rouen ; il était ensuite devenu professeur de morale et, en 1886, Mgr Thomas l'avait choisi comme Supérieur. Ame ardente et généreuse, il était en même temps plein de sagesse ; il alliait à une indulgence sans mollesse une autorité sans dureté : beaucoup de prêtres recouraient à ses conseils et il les recevait avec une bonté toute cordiale ; il était très proche de ceux qu'il gouvernait, sans abdiquer le gouvernement. Il avait, d'autre part, le don d'une éloquence heureuse, aisée, chaude et imagée, que l'on retrouvait jusqu'en ses lectures spirituelles. Tant de dons joints à un parfait désintéressement lui avaient valu au Séminaire et dans le diocèse une popularité de bon aloi, qu'il n'avait pas cherchée et qui lui restera fidèle même après son départ. Le « Bulletin religieux » du diocèse parlera de lui à diverses reprises et ce sera toujours avec un mélange d'affectueuse sympathie et de vénération. Rien n'a jamais été dit de lui qui permette de penser qu'il eut quelque sentiment âpre ou dur, au moment où il dut laisser ce Séminaire, lieu de sa vie pendant tant d'années. Mais on m'a raconté plus d'une fois que le savant Père Calmes n'avait pas eu cette résignation et qu'indigné il avait terminé son dernier cours en disant aux séminaristes : « Je vous donne

rendez-vous en la Jérusalem céleste où ne nous sépareront plus ni les combinaisons des politiciens ni l'ambition des prélats ». Quoi qu'il en ait été des sentiments des Pères, il est certain que les séminaristes avaient eu un profond regret de leur départ.

Pour remplacer le Père Malige, Mgr Fuzet avait fait appel à un prélat qu'il connaissait de longue date, Mgr Puyol, curieuse figure qui mériterait bien quelque jour un portrait. Venu du Sud-Ouest à Paris, il y avait été chapelain de l'Impératrice, aumônier du Collège Sainte-Barbe, suppléant de Mgr Maret à la Sorbonne. On le retrouve après la chute de l'Empire à Rome, à Saint-Louis-des-Français ; c'est là, alors qu'il était en difficulté avec le gouvernement français, que Mgr Fuzet l'avait connu et il l'avait emmené ; il l'avait nommé supérieur du Grand Séminaire de Beauvais, il le nommait supérieur du Grand Séminaire de Rouen. L'homme était d'une bonne grâce souple et charmante, d'esprit cultivé ; il avait gardé dans sa courtoisie une vivacité spirituelle, un pétillement, qui donnaient à sa conversation de la variété et du trait. Il était bon et aimait à faire plaisir. Il envoyait des gâteaux aux enfants de la Maîtrise Saint-Evode dont le chant et la jeunesse lui remuaient le cœur. « Pauvres petits », disait-il, et ce n'était pas terme de commisération pour ces « petits » qui ne faisaient pas pitié, mais c'étaient mots de gentillesse émue. Il portait cette bonté dans la direction du Grand Séminaire. Direction de père ou de grand-père ? Toujours est-il que le règne ne dura pas et que Mgr Puyol fut nommé supérieur de la maison de Bonsecours. Il avait été dit, et l'on en parlait dans le public, que cette maison serait une Ecole de Hautes Etudes Religieuses, où, après leurs quatre ans de Séminaire, on appellerait les clercs « d'élite » : c'est là que se formeraient les futurs professeurs. En fait, ce projet, si projet il y eut, n'eut pas de suite et Mgr Puyol se trouva être le supérieur d'une maison de retraite. Quelle qu'ait été leur longue amitié, il se peut que cette déconvenue ait apporté, du moins à certains moments, quelques difficultés dans les rapports entre les prélats. « On ne fait pas de politique avec du sentiment », aurait dit un jour Mgr Fuzet à Mgr Puyol. Et la réplique ne se serait pas fait attendre : « ni avec du ressentiment, Monseigneur ».

D'ailleurs, le départ de Mgr Puyol était peut-être dû tout simplement à un manque de discipline dans le Séminaire : l'aphorisme de Mgr Fuzet n'était pas sans justesse : on ne gouverne pas avec une simple bonté affectueuse et un désir de plaire.

Mgr Puyol fut remplacé par M. Delestre, le seul supérieur que j'aie connu. Dès lors le projet de Mgr Fuzet était réalisé : il n'y avait pour diriger, administrer, enseigner au Grand Séminaire que des prêtres du diocèse. Tout, d'ailleurs, dans l'organisation et jusque dans les détails de la vie quotidienne, était conforme au plan minutieux qu'avait tracé l'Archevêque et qu'on trouvera dans le livre qu'il ne publiera qu'un an plus tard.

* * *

Tout cela, c'était le passé, le passé très proche, dont les remous venaient à peine de s'apaiser. Mais quel était le présent ? Quelle sorte de vie attendait notre alerte, notre ardente jeunesse ?

C'était une vie sévère. Le cadre même en était grave. Le Séminaire était alors rue Poisson, tout près de l'église Saint-Nicaise encore intacte et dont la rue seule le séparait. C'était un vaste bâtiment en pierre, de noble et classique ordonnance : il donnait sur une cour qu'encadraient, d'une part, la chapelle et, de l'autre, le pavillon Saint-Thomas en construction : cette aile nouvelle ne devait jamais être terminée de notre temps : lorsque le gouvernement français en prit possession après la loi de Séparation, la grande cage attendait encore l'escalier monumental qu'elle devait recevoir et nous avons continué jusqu'au bout à passer d'un bâtiment à l'autre sur des planches branlantes. Au sud, la vue était ouverte : au premier plan, en contre-bas, en raison de la pente, il y avait quelques masures d'où venaient à certains soirs des clameurs et des chants non canoniques, qu'un peu de distance atténuait d'ailleurs ; mais le regard s'étendait bien au-delà vers ce qui, dans le cadre des collines, donne à la ville de Rouen sa noblesse et son élan : les hautes tours de la cathédrale et de Saint-Ouen ; de là montait, aux veilles de grande fête, le vaste chant des cloches

que nous entendions religieusement et que nous écoutions, muets d'admiration, sans nous y habituer jamais.

Quant à la vie que nous avons menée là ensemble, mes camarades et moi, je n'ai, pour la retrouver jusque dans ses plus humbles traits, qu'à me reporter au livre de Mgr Fuzet : il n'y a pas la plus légère discordance. Tout a été réglé.

Lever à 5 heures en toute saison. Dans ce quartier de couvents, nous entendions horloges et menues cloches sonner l'heure de tous côtés : le réveil se faisait au Séminaire par la cloche du campanile central qui surmontait le grand bâtiment et, en même temps, par une sonnerie intérieure. Aussitôt retentissait dans les couloirs le « bouquet spirituel » chanté recto tono par les « maîtres chantres » : c'était une courte phrase de l'Ecriture qui résumait le thème de la méditation donné la veille au soir et qui nous était rappelé dès le réveil. Je me souviens que le premier bouquet spirituel que j'entendis, au premier matin de ma nouvelle vie, retentir près de ma porte, lancé par une grosse voix de basse, fut : « Non in commotione Dominus », « Dieu n'est pas dans le remuement » : parole sainte, parole de sagesse, que je me suis rappelée bien souvent dans nos vies trépidantes. Je n'ai pas besoin de dire à quel point tout était nouveau pour le garçon de dix-sept ans tout récemment atteints, qui arrivait de son Collège du Havre, dans une ignorance candide de tous les usages ecclésiastiques. A 5 h. 25, la cloche nous avertissait que nous devions nous rendre à la chapelle où l'office commençait à 5 h. 30 très exactement : près de la porte, se trouvait le séminariste qui était portier de semaine ; il ne se contentait pas d'ouvrir et de fermer la porte à l'heure sonnante, il examinait soigneusement la tenue de chacun, et si le bord d'une soutane, au lendemain d'une sortie, était taché de boue, ou s'il était relevé par ce qu'on appelait « la tirette », si les chaussures n'étaient pas en état convenable, le portier venait devant la place du délinquant, lui faisait cérémonieusement un salut très ecclésiastique : cela signifiait qu'il fallait sortir et remettre tout en ordre par respect pour la maison de Dieu.

La prière du matin était la « petite heure » du bréviaire qu'on appelle prime. C'était une originalité du plan de Mgr

Fuzet que cette récitation en commun du bréviaire au long de la journée : tierce entre les deux cours de la matinée, sexte à midi, none au début de l'après-midi, vêpres à 4 heures, complies le soir.

Après la récitation de prime, une demi-heure de méditation guidée par le Supérieur qui en énonçait les différents « points », puis, la messe de communauté ; petit déjeuner, une courte récréation, puis deux cours séparés l'un de l'autre par l'intervalle d'une étude.

L'après-midi, deux cours également ; chaque jour, lecture spirituelle faite par le Supérieur ; après la récréation du soir, la dernière prière en commun, montée aux chambres et, un quart d'heure après, vers 9 h. ou 9 h. 1/4, extinction des feux.

Tout au long de la journée, sauf pendant les temps de récréation, le silence absolu était de rigueur.

Chaque mercredi matin, nous nous réunissions tous dans la grande salle des exercices : un sujet de devoir était donné pour chacun des « cours » ; il portait sur la matière étudiée pendant la semaine ; nous le traitions sans le secours d'aucune note et nous remettions notre devoir à la fin de la séance.

L'après-midi du mercredi, nous avions la promenade, mais une promenade très strictement réglée : nous allions en rang, sous la conduite d'un de nos professeurs, jusqu'à l'un des octrois de la ville où nous devions nous retrouver à une heure fixée pour rentrer ensemble et toujours en rang au Séminaire. « Il est expressément défendu », disait le réglement, « de passer la Seine, de rentrer en ville, d'entrer dans une maison, de faire une visite quelconque, sans la permission du Supérieur ou du Directeur, d'user de tramway, chemin de fer, etc... sans la même permission ».

Nous n'avions jamais le droit de sortir du Séminaire pendant la semaine : si nous avions quelque achat à faire, nous passions par l'intermédiaire d'un petit homme à fortes moustaches, très populaire parmi nous, et qu'en raison des courses qu'il était chargé de faire pour nous, nous avions baptisé, en un latin approximatif, « cursor ».

Nous n'avions pas davantage le droit de recevoir un journal ni une revue périodique, à l'exception, disait le réglement, du Bulletin religieux du diocèse.

Le dimanche, nous allions à la cathédrale : là encore tout était déterminé avec précision. Je lis : « les séminaristes se souviendront qu'en allant à la cathédrale, ils vont à l'office et non à la promenade. Au premier coup de cloche, ils descendent dans la cour d'entrée, se rangent trois à trois et attendent en silence le second coup de cloche, qui est le signal du départ. Ils prendront pour compagnons ceux qu'ils rencontreront les premiers. On gardera le silence, on n'admettra pas de laïques dans les rangs ; on ne s'arrêtera pas pour parler à des connaissances, sauf un cas urgent, et alors on demandera la permission au directeur ».

Chaque dimanche, ainsi, quatre fois, les habitants voyaient passer cette longue file de cent-soixante-dix jeunes hommes silencieux, méditant, lisant une brochure ou, tout simplement, regardant le mouvement de la ville : ils avaient toujours vu ce défilé grave et ne s'étonnaient pas.

A la cathédrale, nous chantions les petites heures et la messe ; nous entendions le sermon ; si nous le jugions bon, nous descendions alors jusqu'à la barrière du chœur, du côté de ce qui était en ce temps-là l'autel du vœu adossé au premier pilier de droite ; il arrivait que, le sermon ne répondant pas à l'attente, peu à peu le groupe des auditeurs diminuait et le prédicateur avait le moyen de juger par là, à simple vue, du succès qu'il obtenait. Ainsi pouvions-nous écouter chaque dimanche à la messe, énonçant des propos simples, la voix menue qu'on s'étonnait d'entendre sortir de l'ample corps de M. le Chanoine Lenud, archiprêtre, l'éloquence claire, rigoureuse, ordonnée de M. Souday, la parole distinguée et soignée de M. Lecadre, l'accent vibrant et chaud de M. Hurel. Avions-nous la critique facile comme de grands gamins que nous étions à nos heures ? en tout cas, nous étions moins fiers quand il nous fallait prendre la parole. Il y avait, pour nous exercer, ce qu'on appelait « les récits » : pendant le quart d'heure du petit déjeuner, trois d'entre nous, désignés à l'avance, se succédaient, chacun devant pendant cinq minutes parler d'un

sujet à son choix — la politique exceptée — sans aucune note ; que n'avons-nous pas entendu ! et parfois quels contrastes entre les sujets successifs ! mais quel émoi la première fois qu'il nous fallait monter en chaire ! le midi, pendant le repas, les élèves de seconde année donnaient une homélie sur un sujet imposé ; le soir, c'étaient les élèves de troisième année qui prononçaient leur sermon ; le samedi, les élèves de quatrième année prenaient la parole à la grande salle. Le Supérieur faisait la critique de cet exercice oratoire au début de la lecture spirituelle, selon un plan uniforme : le fond, la forme, l'action ; lorsque le tout avait été honorable, le compte-rendu se terminait par l'invariable conclusion : « Je crois, mon enfant, que vous ferez du bien par la parole ».

Je dois dire que cette allocution adressée à des gens en train de manger ne présentait pour l'orateur aucun attrait particulier. Le lieu même où il parlait n'avait rien qui lui donnât de l'aide. Le vaste réfectoire, où devaient s'exercer nos jeunes éloquences, avait été décoré, si l'on peu ainsi dire, de peintures dont l'auteur était M. l'Abbé Bru que j'eus ensuite le temps de bien connaître ailleurs. Les sujets étaient empruntés à l'Evangile, ce qui était louable, mais ils avaient été traités avec un parfait dédain de l'anatomie humaine sans en devenir pour autant plus divins ; les visages étaient uniformément d'une insignifiance niaise, les couleurs uniformément fades, et le tout avait été mis en place sans aucun souci de certaines rencontres matérielles, si bien que j'ai eu longtemps à contempler une des brebis du Bon Pasteur qui s'obstinait avec une résignation douce à brouter le bec de gaz.

Mais, parfois, en dépit de toutes circonstances contraires, tel ou tel mieux doués, oublieux des conditions factices dans lesquels ils parlaient et tout entiers à leur sujet, brisaient, sans presque le savoir, le cadre conventionnel : alors se produisait la merveille de l'éloquence vraie : on n'entendait plus aucun bruit ; on percevait une certaine qualité de silence et d'attention ; les esprits, les âmes mêmes s'attachaient, se donnaient : j'entends encore M. l'Abbé Letouzey, mort récemment, donner un sermon si juste, si proche de la réalité intérieure et d'une voix si tranquillement pénétrante que M. Delestre, ému comme

nous tous, oublia les divisions de sa critique tripartite et déclara simplement : « je n'ai qu'une chose à vous dire, mon cher enfant, vous nous avez fait du bien ».

Humbles cadres d'une existence sans histoire, où le plus menu incident prenait aussitôt un relief et une importance qui retenaient un moment notre attention, mais où les vrais événements étaient au-dedans, dans les esprits, dans les consciences, en travail, en préparation d'un avenir à lourdes charges dont nous avions déjà, et nous y pensions, la responsabilité présente.

Ainsi avons-nous vécu, d'une forte vie disciplinée et sévère, échappant au tumulte et à la dispersion, dans des conditions qui permettaient la réflexion soutenue, la longue pensée, qui mettaient en nous le besoin de silence et de vie profonde : nous ne nous croyions pas des martyrs, nous ne nous plaignions pas d'exigences dont, à l'expérience, nous voyions le bienfait. Nous avons été rudement élevés, mais nous avons été élevés.

*
* *

Pour nous élever, pour répondre à notre ardente espérance, quels hommes trouvions-nous dans ce cadre d'une saine austérité ? quels chefs et quels maîtres ?

Le chef d'Eglise, dont l'autorité à la fois lointaine et présente régissait nos vies, Mgr Fuzet, en imposait à tous par sa forte personnalité. Il était arrivé depuis peu d'années dans le diocèse avec la réputation d'un homme discuté : des journaux catholiques, ou qui se disaient tels, avaient engagé contre lui des campagnes d'une violence insultante ; on l'avait accusé d'être franc-maçon. Imperturbable, il avait toujours gardé la même ligne : acceptation franche du régime politique, refus de s'engager dans des revendications sans effet, dans des polémiques inutilement irritantes, volonté de concorde entre l'Eglise et l'Etat. Homme de caractère, il avait pris résolument des positions parfois audacieuses, n'hésitant pas à aller contre le courant et à se trouver seul ou presque seul : dans ces dramatiques années, il avait essayé de sauver ce qui pouvait être sauvé, concédant ce qui n'était pas indispensable pour maintenir l'essentiel ; par un singulier retour des choses, parce qu'il vou-

lait que ne fût pas rompu le Concordat, cadre historiquement éprouvé, pendant un siècle, de la vie de l'Eglise en France, lui qui avait tant de fois marché de l'avant, lui qui, dédaigneux des opinions reçues et des habitudes routinières, s'était hasardé jusqu'aux pointes extrêmes de l'action hardie, devenait maintenant le conservateur d'une situation acquise, mais il l'était, il est vrai, d'une telle manière qu'il ne ralliait pas autour de lui ses adversaires de toujours. Naturellement, nous ne connaissions pas ses démarches, son action. Nous ne le voyions que de loin et nous n'aurions pas osé l'approcher.

Certains prêtres affirmaient qu'il était, à ses jours, accessible, aimable, heureux de la confiance qui lui était témoignée. Il était, disait-on encore, un hôte parfaitement courtois et délicat. La plupart ne connaissaient que son allure grave, sans détente, son beau masque d'homme, un masque de consul romain, ce visage plein sans être empâté, aux traits fins et nobles, cette dignité sans fléchissement, cette tenue impassible qu'aucune émotion ne semblait pouvoir ébranler ni même troubler, cet étrange regard à la fois fixe et sans expression, dans lequel ne passait aucune flamme, un regard qu'on sentait peser sur soi sans y percevoir une chaleur humaine, ces lèvres serrées sur de longs silences et d'où ne sortait d'ordinaire que le mot bref qui déconcertait ou l'ironie qu'on redoutait.

Quelques-uns de ceux qui l'ont connu de plus près affirment qu'il était timide, que sa sensibilité, meurtrie par tant d'attaques, se réservait et se refusait, qu'il sentait la gêne qu'imposait son manque d'aisance et d'abandon, qu'il en souffrait et en était gêné lui-même, qu'il sortait alors soudainement de son mutisme et de son apparente froideur par un effort mal mesuré, pour rentrer aussitôt en lui-même devant le fâcheux effet produit.

Il est possible ; le fait est qu'on le craignait, que nous savions que dans les presbytères on se tenait déjà heureux si tout était allé sans heurt et que, tout en s'inclinant avec respect devant tant de hautes qualités, devant la fermeté de sa pensée, la puissance de sa volonté, la sûreté de son administration, l'on n'aurait pas même eu l'idée d'avoir vers lui un élan d'ouverture spontanée et d'abandon confiant.

Nous l'admirions sans réserve quand il officiait à la cathédrale : il apportait à l'exercice de sa fonction une majesté sans emphase, une noblesse, une gravité hiératique, qui frappaient le plus indifférent. Sur le visage de l'Archevêque, pas un trait ne frémissait. C'était un pontife magnifique.

Nous le voyions peu au Séminaire. Il s'y intéressait pourtant, suivait ce qui s'y faisait. Il vint peu de jours après la rentrée de 1903. Dans l'agenda de M. Delestre, auquel j'ai déjà fait quelques emprunts, on peut lire : « Jeudi 20 octobre. Aujourd'hui, Mgr l'Archevêque arrive au Séminaire à 10 h. ; il visite les nouveaux bâtiments, passe dans les classes, écoute la leçon des professeurs, donne des conseils, reçoit toute la communauté à 11 h. 3/4 dans la salle de cours, dit qu'il veut faire du Séminaire ses délices ; recommande instamment l'étude et la piété, bénit les élèves et leur accorde une promenade pour lundi. Sa Grandeur déjeune au réfectoire, monte au salon et cause très familièrement avec nous, reprend ensuite la visite matérielle du Séminaire et ne quitte la maison qu'à 2 h. 1/2. C'est précisément, ajoute le bon M. Delestre, la fête des Saints Pontifes de Rome. Nul jour ne pouvait être mieux choisi pour cette très honorable et très agréable visite ». Cher M. Delestre ! je vous soupçonne un peu d'avoir en résumant les paroles de Sa Grandeur tiré de votre propre fonds le mot « délices » que j'entends mal Mgr Fuzet prononcer au sujet du Séminaire ou, s'il l'a vraiment dit, j'entends alors le ton qui contraste avec le mot. Mais comme je comprends bien la satisfaction qui s'épanouit dans la dernière phrase : « Allons ! tout s'est bien passé ! ».

Une fois, nous avons eu une visite exceptionnelle : un coup de cloche à une heure inaccoutumée : nous étions dans nos chambres, nous descendons, on nous fait entrer dans la salle d'exercices, quand nous voyons arriver Mgr l'Archevêque. Il a près de lui un « laïc » : pardessus noir et chapeau mou. Deux fauteuils ont été disposés. Le laïc laisse son pardessus, nous apercevons un peu de violet près du col : un évêque. Alors Mgr Fuzet, de sa voix rauque, nous dit qu'il est heureux de montrer son Séminaire à Mgr Ireland, évêque de Saint-Paul dans le Minnesota. Applaudissements enthousiastes. Sur l'invitation qui lui est faite, Mgr Ireland prend la parole : inou-

bliable harangue, en un français excellent, mais surtout d'un élan, d'une vigueur, d'un accent, qui faisaient tressaillir toute notre jeunesse. Il nous disait comment il aimait tout ce que son temps avait de bon. Il reprenait à sa manière le « plus ego » de Saint Paul. Vous aimez la science ? Je l'aime avec vous, je l'aime plus que vous. Vous aimez la liberté ? Vous aimez le progrès ? Vous aimez la démocratie ? Il affirmait son amour avec une chaleur, une franchise qui faisaient passer dans cet auditoire sensible le frisson des grandes heures. Et nous voyions ces deux évêques si différents l'un de l'autre, serviteurs de la même Eglise par des moyens et des tempéraments évidemment dissemblables, et la leçon allait au-delà de l'enthousiasme d'une heure.

* * *

Nos maîtres ordinaires, c'étaient nos professeurs. C'était d'eux que nous attendions de quoi contenter notre faim, de quoi nous former spirituellement. Or, disons-le franchement, aucun n'avait été vraiment préparé à sa tâche. Au départ des Pères, on avait improvisé un corps professoral et l'on avait compté sur l'intelligence et le dévouement sacerdotal de chacun pour suppléer à la compétence. M. Delestre était supérieur du Petit Séminaire, M. Tessier et M. Durand-Viel étaient professeurs de lettres, M. Lemire était professeur d'anglais, lorsqu'ils furent appelés à leurs nouvelles fonctions.

A prononcer leurs noms, il me semble les voir comme si je venais à peine de les laisser. M. Delestre est là devant moi, avec sa haute taille et sa forte carrure, son visage massif, haut en couleurs, qu'encadrent de longs cheveux très blancs. Il a la démarche lente, un peu claudicante. Il porte un air assez solennel et garde des usages qui, dès ce temps, étaient un peu anciens : il porte soutane à queue et laisse la traîne s'étaler au long des marches quand il célèbre la messe de communauté, habile d'ailleurs à la dérouler, d'un mouvement rapide du pied, quand les diverses évolutions l'ont faite embarrassante. Il est pour nous tous un exemple constant de régularité, présent à tous les exercices communs depuis le premier matin. Il est bon, d'une grosse bonté, sans beaucoup de nuances, sans

grande intuition des cas personnels ; il lui arrivera d'être dur, sans le vouloir, sans le savoir, à cause d'une certaine rudesse de tempérament, tout en étant dévoué de toute sa force. Il a de l'expérience et pourtant il garde une certaine ingénuité de brave homme qui le laisse à la surface des âmes quand elles sont en difficultés un peu délicates, en embarras un peu complexes. Il est sensible à sa manière : tel jour, à la cathédrale, la maîtrise chantait le « Gallia » de Gounod et lorsque la voix du soprano lança son appel d'une pureté déchirante, on vit que notre Supérieur pleurait. Mais, revenant aux affaires ordinaires, il y apporte une fermeté sans émoi et parfois un peu lourde. C'est d'ailleurs une manière de saint prêtre, toute conscience, toute volonté de sérieux service, tout courage. Nous l'avons vu alors qu'il souffrait violemment d'un mal ridicule et exaspérant, je veux dire d'un mal de dents, continuer de donner son cours d'ascétisme sans se ménager. Il avait fait plus : lorsqu'il était arrivé comme Supérieur, la situation avait été dure pour lui, m'ont raconté les anciens : les départs successifs des Picpussiens et de Mgr Puyol avaient irrité les séminaristes qui faisaient payer au nouveau venu leur amertume et leur déception. M. Delestre passa une année douloureuse et ne s'en plaignit pas. Il se domina, n'eut pas un mot de colère, se montra parfaitement égal et lassa les oppositions par sa vertueuse patience. Mais lorsque plus tard arrivèrent les difficultés d'idées, le courage et la vertu ne suffirent plus ; en dépit de son bon vouloir, il n'entrait pas vraiment dans les questions et croyait y répondre par quelques arguments sommaires : là, apparurent des insuffisances dont il n'était pas responsable ; il souffrit, il fit souffrir, sans qu'on eût rien à retirer au respect qui lui était justement donné.

Près de lui, un directeur économe, M. Duléry, qui a la tâche ingrate d'être une sorte de surveillant général et doit assurer le respect du réglement avec toutes ses exigences : c'est une besogne sans joie, pour celui qui l'accomplit, pour ceux qui en sont l'objet et, à l'occasion, les victimes. Pour quelle raison a-t-on cru que M. Duléry était désigné pour assurer en même temps l'enseignement de la liturgie ? nous l'avons toujours ignoré, n'ayant pas à être dans le secret des nominations. Le cours a lieu le dimanche matin avant le départ

pour la cathédrale : M. Duléry commente un manuel qui n'est qu'un code de rubriques et y ajoute quelques commentaires. Les jours de messe pontificale sont marqués de deux dérogations au réglement ordinaire. Il n'y a pas de cours de liturgie et l'on sert du chocolat au petit déjeuner : c'est double gain.

Passons rapidement sur les cours de l'après-midi : ils avaient sans doute leur importance, mais la plupart, nous en avions le sentiment, n'avaient pas trouvé le titulaire qui ferait autorité. L'excellent Mgr Loth nous redonnait le cours d'éloquence sacrée qu'il avait entièrement écrit jadis pour la Faculté de Théologie de Rouen, cours éloquent lui-même, aux larges phrases amplement drapées qu'il déclamait à grande voix, pendant que — je l'avoue — nous faisions autre chose. Le cours d'histoire ecclésiastique changea trois fois de titulaire et nous connûmes successivement M. le Chanoine Pasquier, aumônier militaire, réjoui et réjouissant, un peu étonné lui-même de cette fonction d'enseignement ; M. le Chanoine Jouen, ajoutant cette besogne à beaucoup d'autres et suppléant parfois au manque de préparation immédiate par des déclarations tonitruantes ; jusqu'à ce que vînt, enfin, M. Lavenu, précis, méthodique, ordonné. A la plupart de ceux-là, il ne m'apparaît pas que nous ayons dû grand chose. Nos vrais professeurs étaient ceux qui étaient chargés des cours fondamentaux du matin, M. Durand-Viel pour la philosophie, M. Lemire pour le dogme, M. Tessier pour la morale, M. Gilles pour les sacrements. Regardons-les un instant. C'est avec eux que nous découvrions les terres nouvelles : ce sont eux qui ont donné son ton à notre Séminaire.

Parti à la fin de la troisième année, je n'ai pas su comment M. Gilles enseignait la théologie des sacrements mais j'ai suivi les deux cours d'Ecriture Sainte qu'il donnait l'après-midi chaque semaine. L'homme était d'aspect pittoresque et quelque mystère l'entourait. Petit, tête baissée, la mine égarée d'un myope, le nez pointu, semblant humer le vent, il arrivait portant sous le bras une serviette énorme, tellement bourrée de livres que les deux parties avaient peine à se replier ; il la laissait tomber sur la table, comme on se débarrasse d'un fardeau, essuyait patiemment ses lunettes, laissait passer un

peu de temps, puis d'une voix menue, monotone, commençait, au bout d'un moment s'arrêtait, puis repartait pour s'arrêter encore. C'était un cours très ennuyeux, qui semblait fuir les questions graves, ne donnait que des exposés pâles et ternes, et nous nous en étonnions, car tant de problèmes d'exégèse inquiétaient alors les esprits ! et nous entendions dire que M. Gilles en était très averti. Nous avions raison de le penser et nous avons découvert ensuite qu'il était en effet fort au courant des diverses questions ; nous avons même appris qu'il était plein d'esprit et d'humour, ce que nous ne pouvions vraiment pas supposer à l'entendre. Etait-ce attitude de prudence personnelle ? Voulait-il ne pas exciter nos jeunes esprits ? On lui prêtait le mot presque irrévérencieux en son application : « Doctrina mea non est mea, sed ejus qui misit me ».

Venons-en aux trois autres, ceux dont l'image s'entoure en nos mémoires de gratitude et de respect : M. Durand-Viel, tout jeune encore — il avait alors 27 ans — arraché à sa classe de lettres et soudainement promu professeur de philosophie, avait à apprendre ce qu'il enseignait : il le faisait avec une modeste conscience, laborieux, exigeant pour lui-même ; il arrivait, en notre année, après le lourd apprentissage de l'année précédente, à nous exposer un enseignement sérieux, sûr et clair ; lui-même donnait l'exemple d'une vie sacerdotale simple et grave et nous le sentions — sans pouvoir dire précisément à quel signe — à la manière dont il faisait son cours, dont il nous recevait, dont il priait. Nous avions pour lui un affectueux respect.

M. Lemire enseignait le dogme et, dans les cours du soir, l'apologétique : c'était, dans les circonstances où nous nous trouvions, un poste de lourde responsabilité. Lui aussi promu soudainement, il avait fourni un travail considérable d'information personnelle. Professeur excellent, il savait ramener aux notions essentielles tous les résultats d'une abondante lecture, poser un problème avec toutes ses données ; mais, plus encore, il en montrait l'intérêt, il éveillait les esprits, il communiquait à ce qu'il disait une sorte d'ardeur contenue ; il avait le prestige d'un vrai maître. Parfois, sa sensibilité profonde, sévèrement disciplinée, se trahissait. Je me souviens qu'un jour,

il nous lisait dans le livre de Thureau Dangin, alors dans sa nouveauté, l'adieu de Newman à Sainte-Marie d'Oxford et lorsqu'il en vint au passage immortel : « O ma mère, ma mère, d'où vient que tant de belles choses ont été versées sur toi et que tu ne peux pas les garder ? », la voix manqua. Nous étions bouleversés.

Quant à M. Tessier, il n'enseignait pas la morale comme un simple code de préceptes abstraits : derrière la loi, il voyait le cas concret, vivant, l'homme réel : un moraliste étoffait sans cesse la leçon du théologien, disons mieux, un observateur curieux de la réalité humaine en sa vérité ; l'exemple venait, non pas exsangue et schématique, mais pittoresque, considéré parfois avec une malice amusée, parfois avec une pitié sobre et virile. Il avait le sens des hommes et de leurs problèmes, et de leurs besoins, et de leur misère : devant l'injustice, le trait partait, hardi et fort. Il parlait avec tout ce qu'il était, avec tout son corps comme avec toute son âme : l'expérience humaine entrait par lui dans la classe, parfois aussi une réalité plus haute, et pour communiquer tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il sentait, la phrase commençait, imagée, vivante, s'arrêtait et souvent s'achevait dans un geste des mains, dans une flamme du regard, dans une mimique de ce visage creusé, d'une étonnante mobilité d'expression. Nous aurons beaucoup reçu de ces inimitables leçons.

Cependant, au dehors, les événements se précipitaient et l'écho nous en arrivait par les lettres reçues, par les visites au parloir, par les propos de nos maîtres. La séparation de l'Eglise et de l'Etat apparaissait de plus en plus inévitable ; l'agitation sociale se faisait plus âpre et mettait en cause l'organisation économique elle-même ; dans le domaine des idées religieuses, de toutes parts, livres, articles, multipliaient les questions et hasardaient des réponses : c'était le temps des livres du Père Lagrange, de l'Histoire de l'Eglise de Mgr Duchesne, des volumes de l'Abbé Loisy, du R. P. Laberthonnière, de l'article d'Edouard Le Roy : « Qu'est-ce qu'un dogme ? » ; je cite pêle-mêle, simplement pour rappeler cet étonnant bouillonnement intellectuel. Nous y étions attentifs, non, qu'on veuille bien m'en croire, par un puéril appétit de nouveauté, mais par un besoin de probité intellectuelle, de connaissance

réelle des problèmes tels qu'ils se posaient en fait à l'esprit et à la conscience des hommes auxquels nous aurions bientôt affaire, de travail en commun avec le temps dans lequel nous étions placés ; un zèle d'apostolat animait notre enquête. Nous étions, d'ailleurs, bien divers de tempérament, d'orientation, d'attitude, les uns plus éblouis, les autres plus discrets et plus retenus : nous avions évidemment besoin de n'être pas déçus, mais nous avions besoin aussi d'être compris et guidés. D'où viendrait le secours ?

C'est constater seulement un fait que de dire qu'il ne pouvait venir de notre Archevêque. Mgr Fuzet avait orienté en un autre sens son observation et son enquête ; dans l'ordre des difficultés qui tourmentaient tant d'esprits, il était évident qu'il n'avait pas de compétence ; on savait, parce que tout se sait, que M. l'Abbé Vacandard, le critique aigu et savant, était sorti un jour de l'Archevêché en riant, ce qui n'était pas dans sa manière : « Si Saint Bernard reprenait aujourd'hui telle proposition qu'il a écrite, il serait hérétique », avait-il dit à l'Archevêque, qu'il avait laissé stupéfait, et cette stupéfaction même était une preuve attristante. D'autre part, avec le sens fort et presque violent qu'il avait de l'autorité, il était tenté de voir une révolte dans ce qui était un problème. Il fallait le constater : la direction heureuse ne viendrait pas de là

Parmi nos excellents maîtres, deux, en raison même de la nature de leur enseignement, se savaient incompétents et ne se croyaient pas en devoir d'intervenir : M. Durand-Viel et M. Tessier restèrent sur la réserve ; comprenant la gravité de l'enjeu, ils ne s'avancèrent pas sur un terrain qui n'était pas le leur.

La tâche incombait au professeur de dogme et d'apologétique : il ne se déroba pas, il ne biaisa pas, il ne louvoya pas. Maître de lui, il essaya de mettre au point les difficultés majeures, sans en cacher le sens. Il n'y mit aucune démagogie intellectuelle, aucune ostentation orgueilleuse ; fut-il toujours assez prudent ? tint-il compte de la diversité des esprits auxquels il s'adressait ? ne s'exposa-t-il pas à être trahi par des disciples intempérants qui défiguraient sans le vouloir son enseignement et le rendirent suspect ? Vit-il lui-même toujours

très juste, n'ayant qu'une préparation de fraîche date ?... mais ici la responsabilité ne lui revient pas entièrement, c'est le moins que l'on puisse dire. Mais il n'a pas enseigné — j'ai encore son cours — les sottises énormes qu'on lui a prêtées, qu'on a même imprimées, et je lui dois ce témoignage. Il y eut des départs, des exclusions. Le professeur fut nommé curé de campagne et commença de se survivre. Drames des crises intellectuelles, débats intérieurs, recherche courageuse et loyale, sens de l'Eglise et de sa nécessaire autorité et, à travers tout cela, désir de servir, flamme de zèle, amour passionné de la vérité et des hommes auxquels elle est destinée, joie aussi de la paix ardente, de l'élan clair, du haut service, du dévouement à tous les besoins humains. Les hommes savent-ils ce qu'il y a de flamme, ce qu'il y a de noblesse dans un Séminaire ?

*
* *

En retrouvant les notes anciennes, les cours polycopiés avec leurs mots soulignés, en feuilletant les livraisons jaunies du « Bulletin religieux », je voyais tout un passé renaître, des hommes, des événements, que le temps a emportés et je saisissais mieux, avec l'expérience d'une vie longue, tout ce que je devais à ces trois années rouennaises ; je revoyais mes camarades de cours dont bien peu survivent, si nombreux que nous ayons été, et il me remontait au cœur quelque chose des bonnes, des franches, des cordiales relations qui nous unissaient ; je retrouvais surtout ceux qui m'enseignèrent et, mieux que je n'ai pu faire en ce temps lointain, je dis ma reconnaissance profonde à ceux qui, en une époque difficile, ont accueilli et formé notre jeunesse en lui témoignant amitié et respect, comme savent faire les bons maîtres.

# Le Cardinal PETIT de JULLEVILLE et Henry de MONTHERLANT

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION
DE MONSEIGNEUR BLANCHET

par M. R.-G. NOBÉCOURT

EXCELLENCE,

PEU après que notre Compagnie vous eut élu membre associé — qualité qu'elle réserve à une dizaine de normands « qui honorent leur province » — lorsqu'il vous fut suggéré de prendre séance parmi nous, il ne parut pas que l'éventualité de cette cérémonie vous causât quelque déplaisir. Votre bonne grâce habituelle et le goût de la bonne règle que vous avez toujours entretenu vous inclinèrent aussitôt à y consentir.

Ajouterai-je qu'il se mêlait peut-être à votre courtoisie et à votre souci de respecter le rite un brin de malice, informulée assurément, mais que, trop malicieux sans doute moi-même, je crus percevoir ? Nous avons connu en effet un temps où Le Havre et Rouen se jalousaient un peu et se considéraient volontiers du haut de leur quant-à-soi. Ce temps, bien sûr, est aboli mais le vague souvenir que nous en pouvons garder suffirait, me semble-t-il, à rendre plus souriante encore — d'un certain sourire réciproque — la réception du havrais enraciné que vous êtes par l'Académie de Rouen.

Nous rappelant, mes confrères et moi, que, pour vous sacrer évêque, l'archevêque de Rouen lui-même quitta sa cathédrale et se rendit à Notre-Dame du Havre, nous devrions rougir de

notre outrecuidance et nous confondre en gratitude. N'est-ce point assez souligner, Excellence, combien nous apprécions l'honneur que vous nous avez fait en acceptant d'abord d'associer votre nom, vos mérites et votre notoriété, à ceux qui, depuis Fontenelle, ont rehaussé notre lustre, puis en vous soumettant ce soir à notre protocole ?

Ce protocole, vous ne l'ignorez pas, puisque vous venez de l'observer en ce qui vous concerne avec tant d'aisance et tant de distinction en prononçant votre « remerciement » — c'est le mot traditionnel — et en le prolongeant par un chapitre très personnel et très savoureux de notre histoire ecclésiastique diocésaine, ce protocole prévoit, comme on le dit encore, un « discours en réponse ». Ce sera votre épreuve. Je voudrais l'adoucir, sans manquer pour autant aux lois du genre.

La première de ces lois veut que le récipiendaire s'entende raconter sa propre vie par celui qui le reçoit. L'usage veut aussi que ce dernier, avec plus ou moins d'artifice, ajoute à l'éloge du nouveau venu quelque propos relevant de sa discipline, de ses recherches ou de ses goûts, et qui se trouve être à la fois un élément de son hommage et une contribution, un peu plus solennelle, à ce que nous appelons « nos travaux ».

Le cours de vos années, avant celui des honneurs qui depuis 1940 le jalonnent sans l'avoir peut-être encore tout à fait couronné — je ne pense certes qu'aux honneurs du monde — le cours de vos années et l'emploi de vos dons et l'exercice de votre sacerdoce, me permettront précisément de tramer ensemble l'éloge, qu'il me revient de prononcer, et le propos, que je ne sais quelle témérité a suggéré à mon esprit, plus prudent d'habitude. Ma ficelle pour mêler au rappel de vos services le souvenir du Cardinal Petit de Julleville se tressera assez bien, je suppose, avec le fil de ce discours. Qu'il vous plaise, en tout cas, d'excuser les nœuds du tissu : vous avez enseigné la philosophie, qui a ses rigueurs de logique et de style, mais le soin des humanités vous a rendu indulgent aux draperies plus flottantes de la rhétorique.

* * *

Sans méconnaître ce que furent pour vous, si attaché au meilleur accomplissement de votre devoir d'état — qui est l'accomplissement même de votre vocation — les six ans où vous avez gouverné le diocèse de Saint-Dié, de 1940 à 1946 ; sans éteindre l'éclat ni mésestimer les fruits de votre action, depuis treize ans, au rectorat de l'Institut Catholique de Paris ; sans non plus ignorer ce ministère difficile de l'éloquence qu'après tant de prédicateurs célèbres vous fûtes appelé à remplir, pendant trois carêmes successifs, dans la chaire de Notre-Dame ; sans oublier ces étapes de votre carrière dont nous avons vu la montée, dont nous voyons le rayonnement, ne peut-on croire que les années les plus radieuses où il vous fut permis de goûter le mieux cette allégresse profonde, cette plénitude heureuse qui (même retombées les jeunes ferveurs et accumulés les déboires) nous accompagnent et nous soutiennent quand on éprouve, à remplir sa tâche quotidienne, la réalité bienfaisante de ce qu'on donne et de ce qu'on reçoit, ces belles années de Grâce ne restent-elles pas, dans votre souvenir, dans votre cœur, celles que vous passâtes à l'Institution Saint-Joseph du Havre ? Vous aussi, Excellence, j'ose du moins l'imaginer, même en votre haute charge actuelle où vous illuminez, réchauffez et donnez encore, vous aussi, vous gardez sans doute la nostalgie du collège.

Né au Havre, c'est au Havre que jusqu'à la fin de 1940 vous demeurâtes. « Saint-Jo » — autorisez-moi à employer cette dénomination familière — « Saint Jo » vous accueillit enfant. Quand vous en eûtes fini d'être « cet accapareur paisible des premières places et des prix » dont parlait Mgr Petit de Julleville en annonçant votre élévation à l'épiscopat, quand fut déclarée votre vocation sacerdotale, « Saint-Jo » vous garda comme professeur. Une grave maladie, qui inquiéta, vous en éloigna quelques mois ; un long séjour en Suisse, seul et menacé, vous permit, par la lecture, la réflexion et le silence, « tout un approfondissement de pensée et de vie intérieure ». Revenu bien guéri, le grand séminaire de Rouen vous retint à son tour mais « Saint-Jo » était pressé de vous reprendre. Avant même votre ordination en juin 1911, vous y enseignez la philosophie, puis vous y devenez directeur des études, puis, en 1930, le supérieur.

La maison depuis longtemps était faite. Tout jeune vous l'aviez vu se faire, vous aviez vu s'en former l'esprit original et vous étiez imprégné de son « mystère » — car chaque collège libre, comme chaque famille, a son mystère ; ainsi qu'il y a, par exemple, un « mystère Frontenac », il y a un « mystère Saint-Jo » et il y aura tout à l'heure un « mystère Sainte-Croix de Neuilly ». Le rénovateur, le fondateur de cette maison qui lui insuffla son âme et lui composa son secret était M. l'abbé Julien qui en avait reçu la charge en 1897. Il fut votre maître, il fut votre ami, et lorsqu'il eut quitté Saint-Joseph pour l'archiprêtré du Havre, puis le Havre pour le siège épiscopal d'Arras, il ne cessa pas d'être votre inspirateur. L'année même où mourait Mgr Julien, vous étiez promu supérieur : votre fidélité s'en trouva consacrée et vous définissiez vous-même l'intention de votre gouvernement en définissant celle qu'avait si heureusement réalisée Monsieur Julien.

Rappelant son œuvre et dégageant sa marque, dans l'allocution que vous prononciez le 8 avril 1930 en la chapelle de l'Institution, vous souligniez que l'abbé Julien voulait que l'éducation fût un acte de confiance lucide et courageuse. Une maison d'éducation n'existe qu'autant qu'un certain esprit lui donne l'harmonie et l'élan de vie, qu'autant que les maîtres voient plus large et plus loin que la besogne de chaque jour, qu'autant qu'il y a compréhension, accueil, échange. « Voici devant nous, faisiez-vous dire à l'abbé Julien et disiez-vous vous-même, voici devant vous l'écolier dont vous recevez la charge ; il sait mal ce qu'il est ; il le saura plus mal encore à ces heures d'inquiétude et de crise où tout se fait confus en lui. Quelles sont ses ressources ? Où va-t-il ? Que peut-il devenir ? C'est à vous, éducateur, de le savoir. Mais il faut que vous ayez une conviction de principe : c'est qu'en chaque enfant sommeillent, attendant l'heure et l'homme qui les susciteront, les puissances qui permettent sa transfiguration... L'éducation est œuvre de joie et d'espérance ». Elle est aussi œuvre d'amour, ajoutiez-vous avec M. Julien, franche et exigeante. Elle est encore œuvre de patience : « savoir élever un enfant c'est savoir attendre » ; c'est à la fin de l'adolescence, c'est après le collège que, si la semence n'a pas pourri ou le grain avorté, les fruits sont mûrs et la moisson prête. Pour

que les semailles se fissent dans les meilleures conditions, M. Julien veillait à ce que le climat de « Saint-Jo » fut celui d'une saine et allègre confiance, que l'allure y fut aisée, simple et directe, que l'épanouissement y fut jeune et gai, que par une discipline tempérée d'indulgence, par des initiatives en marge des strictes obligations, on y enseignât aussi l'apprentissage des libertés.

Tels furent vos principes, Excellence, telle fut votre règle. Mais pour féconder ces principes et appliquer heureusement cette règle, la personnalité du supérieur apporte sa manière et sa tonalité : c'est lui qui anime la maison, qui en fixe et en entretient la température, c'est lui qui en porte les âmes dont il a la terrible responsabilité devant l'enfant lui-même, chez lequel tout se joue alors le plus souvent — et devant Dieu. Vous alliez de votre pas à vous dans le sillage de l'abbé Julien, selon la tradition de « Saint-Jo ». Ceux qui furent vos élèves diraient seuls dans quelle mesure, jusqu'à quelle profondeur ils furent pénétrés par votre regard, transformés ou révélés à eux-mêmes par votre contact. On put voir de quels liens ils tenaient à vous lorsqu'il vous fallut les quitter ; au jour de votre sacre, en ce samedi 30 novembre 1940, beaucoup de tristesse se mêlait à leur joie, leur fierté s'accompagnait d'un déchirement. Vous veniez en outre d'être nommé évêque de Saint-Dié en un moment de telle affliction, de telles ténèbres, que votre départ, difficile d'ailleurs et retardé plusieurs semaines, pour un diocèse de la zone interdite, n'allait pas non plus sans quelque crainte, sans le sentiment plus alarmé d'une absence.

Le prélat qui vous transmettait l'épiscopat vous connaissait bien ; vous le connaissiez bien aussi. Quand il confirmait dans la région havraise, Mgr Petit de Julleville séjournait volontiers à Saint-Joseph. Il s'y détendait près de vous ; le collège le rajeunissait et émerveillait en lui tout une part inoubliée de sa vie.

***

L'abbé Petit de Julleville avait 34 ans quand, en mai 1910, le cardinal Amette, archevêque de Paris, l'appela à diriger le collège Sainte-Croix de Neuilly. Fondé naguère et développé

par une congrégation de religieux que la loi de séparation avait proscrits, ce collège n'avait cessé de décliner depuis ce départ ; tout était à y reprendre. Ce qu'avaient été jusqu'alors l'existence et le sacerdoce de l'abbé Petit de Julleville, ce qu'ils allaient être maintenant et plus tard, l'un de ceux qui l'approchèrent davantage et le plus longtemps, Mgr de la Serre, l'a rapporté dans une biographie qui, par toutes sortes de mérites, se distingue de tel ouvrage du même genre difficile dont un autre archevêque de Rouen reste la victime (1). Vous-même, Excellence, avez parfaitement retracé cette existence et ce sacerdoce lorsqu'il vous revint de prononcer, le 19 janvier 1948, l'oraison funèbre du cardinal Petit de Julleville. Vous avez dit quel éducateur il fut et comment, par lui, Sainte-Croix, magnifiquement rétabli et repeuplé, devint l'un des premiers collèges de France. La guerre de 1914 l'en arracha jusqu'en 1918 mais, dès les premiers temps déjà, il avait instauré à Sainte-Croix ce régime d'amitié loyale qui lui était naturelle et que requérait sa méthode. « Toute l'éducation, disait-il, est basée sur la loyauté réciproque des maîtres envers les élèves et des élèves envers les maîtres. Il est impossible de construire chrétiennement sur un autre fondement que la loyauté. Et la loyauté elle-même est un fruit de la confiance ». La direction de Sainte-Croix, avec tous ses soucis matériels, la permanente tenue en main de tous ses rouages, de l'organisation et de la marche des études, ne cessa d'être pour lui « un ministère d'âmes ». Vous l'avez montré accueillant chacun comme une âme en effet et, disons-le, comme une âme souvent en peine, en peine d'elle-même dans l'enfant qui s'étonne, dans l'adolescent qui s'inquiète. Et chacun, touché d'abord par l'intensité et la franchise de ce regard auquel il ne pouvait se dérober, par cette gravité attentive qui ne glaçait point, était écouté et compris : quelqu'un — et qui ! — le prenait au sérieux, s'intéressait à lui, à ses petites histoires et à ses grands tourments. Quel allègement que la confidence ainsi livrée ! Quel réconfort que la parole ainsi reçue ! Et quelle insolence exécrable que d'oser dire de l'abbé Petit de Julleville, dans un mouvement d'humeur — comme cet élève de Sainte-Croix que nous attendons précisément en ce collège — qu'il « se fichait des âmes » ! Pour vous, Excellence, dès que vous l'avez

(1) Mgr Fuzet.

rencontré et entendu parler de « ses garçons », d'un ton si fort, vous sûtes que « celui-là y croyait ».

Peut-être en dirais-je davantage si je suivais ma pente et si c'était le lieu, et si, surtout, je n'apercevais enfin un de ces garçons privilégiés, qui, ayant quelques mois seulement respiré l'air de Sainte-Croix, devait en garder une sorte d'enchantement, parfois ambigü, parfois envenimé, et faire entrer Sainte-Croix de Neuilly dans la littérature.

Henry de Montherlant avait 14 ans quand il vint à Sainte-Croix. Quoiqu'il ne parût pas devoir être un élève de tout repos, on se le disputait, parait-il. Ce choix du collège d'ailleurs avait provoqué un petit drame familial. M. de Montherlant, dont des origines espagnoles enflammaient la dévotion ponctuelle, eut préféré confier Henry aux Jésuites de la rue Franklin, alors que la mère et la grand-mère penchaient fortement pour les prêtres de Sainte-Croix. C'est qu'il y avait du côté féminin une ascendance quelque peu janséniste. Sainte-Croix en outre était plus près de la maison... L'arrière-grand-père Henry de Riancey, aux environs de 1845, avait défendu la liberté de l'enseignement aux côtés de Montalembert et, député de la Sarthe à 33 ans, avait contribué au vote de la loi Falloux. Son incarcération lors du coup d'état du 2 Décembre 1851 ne refroidit pas ses convictions : chef de l'opposition légitimiste, directeur du journal *l'Union*, après avoir collaboré à *l'Univers* de Louis Veuillot, il n'était pas avec une moindre vigueur champion de la papauté ; son fils lui-même, le grand-père de Montherlant, servit deux années dans les zouaves pontificaux. « Ainsi, écrira un jour Henry de Montherlant, où que je pousse la liberté de ma pensée et de ma vie et quand je marcherais couvert d'iniquités, je reste sous les grandes mains du fatum catholique... »

Il s'agit pour l'instant d'accorder le côté Montherlant et le côté Riancey sur le collège qui accomplira le mieux toutes les fidélités dont ce fils unique cumule l'héritage. Fidélités diverses, fidélités contradictoires où se sont infiltrées, sinon quelques indocilités singulières, voire quelques extravagances, du moins, on l'imagine, des fidélités plus lointaines. Ce garçon en effet, qui a été naguère quelques mois au lycée Janson de Saillly puis, pendant trois ans, à l'école Saint-Pierre de Neuilly, a déjà

reçu deux chocs dont la marque ne s'effacera plus. A 10 ans la lecture de *Quo Vadis ?* lui a donné la révélation d'une patrie retrouvée : Rome, la Rome païenne, celle de Petrone et de Néron et non pas la Rome persécutée des premiers chrétiens, de la vierge Lygie et de l'apôtre Pierre. A l'été de 1909 des courses de taureaux à Bayonne l'ont atteint d'un autre coup et il aura mené ses premières corridas près de Burgos. Thèmes littéraires et mêmes raisons de vivre qui l'enfièvrent et qu'il exploite : l'écolier écrit beaucoup — sur les romains, les gladiateurs et les Dieux, sur les arènes et les toreros.

Un troisième choc va le bouleverser : Sainte-Croix – car c'est à Sainte-Croix finalement qu'il entre. M. de Montherlant s'y est résigné à condition qu'Henry eût un confesseur jésuite. Aussi bien Henry lui-même a forcé la décision : opéré de l'appendicite, il détache chaque jour les agrafes de sa cicatrice qui se rouvre ainsi et suppure – jusqu'à ce que son père ait cédé. C'est sur sa chaise longue de convalescent qu'il rencontre pour la première fois l'abbé Petit de Julleville, dans une chambre pleine de livres et de bustes antiques où l'on voit aussi une épée, une muleta et deux banderilles ensanglantées. Le contact est pris. Et l'on peut dire sans doute que jusqu'à la mort du Cardinal, quels qu'aient pu être les alternances, les silences et les sautes de Montherlant, qu'il s'agisse de heurts ou de gentillesses, il ne sera jamais complètement perdu.

Entré à Sainte-Croix en janvier 1911, Montherlant le quitta en mars 1912 — renvoyé : une douzaine de mois et terminés par une mise à la porte. Ce ne serait pour bien d'autres qu'un court moment et qu'une petite mésaventure vite ensevelis sous la cendre des années et des contingences. Pour Henry de Montherlant ces mois demeureront comme le zénith de sa vie avant sa vingt-et-unième année et cette exclusion, trente ans plus tard, alors qu'il aura miroité tous ses feux sans qu'aucun ne l'ait entièrement consumé, sera l'objet d'un de ses drames les plus concentrés, le plus fort et le plus tendre, mais, sous un certain angle, le moins loyal aussi.

Il fut tout de suite de ces élèves que l'on distingue, dont on apprécie et dont on craint à la fois la personnalité, capables tantôt d'exalter une classe et tantôt de la saccager. Si ses condisciples sont attentifs à la façon dont il porte sa cravate,

le supérieur ne l'est pas moins à celle dont il porte la tête : l'abbé Petit de Julleville voit bien, selon sa propre inclination autant que selon ses principes pédagogiques, qu'il importe d'employer avec lui « le beau jeu » de la franchise et de l'honneur. Il fonde une Académie littéraire composée de 10 élèves et il y appelle Montherlant, qui en est élu président. Quoique celui-ci en ait prétendu, dans un roman ébauché, cette préséance qui ajoutait à son prestige et s'ornait d'une croix en émail blanc au bout d'un cordon vert et jaune, ne dut pas lui déplaire. Elle lui valut de haranguer Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut Catholique, en visite à Ste-Croix ; il assura plus tard que cette harangue n'était que farce et hypocrisie, mais il en conserva le texte — comme il conserva certaines de ses dissertations dans les marges desquelles son professeur, Paul Archambault, rectifiait, interrogeait et s'exclamait.

Un trait encore qui est significatif. Montherlant fonde un ordre, une chevalerie réservée à quelques-uns de ses camarades, liés par la même bague et le même serment.

Racontant dans *Le Solstice de Juin* la création en 1919 et le déclin d'un autre clan juvénile, il rappelait que celui qu'il animait à Sainte-Croix et que ses huit membres appelaient « la Famille » correspondait au temps le plus pur qu'il ait jamais vécu. Il notait aussi d'ailleurs que dans cet « ordre » installé au cœur du collège, ni la morale chrétienne, ni le surnaturel n'avait part : lui-même avait gratté l'image pieuse de son scapulaire — car il en portait un — pour la remplacer par les initiales de ses chevaliers. S'il y eut secret, il ne tarda pas à être éventé et « la Famille » devint suspecte pour le moins de « mauvais esprit ». Y eut-il réellement entre Montherlant et ses féaux, l'abbé de la Serre et l'abbé Petit de Julleville, une sorte de tragédie de palais où l'influence des uns et des autres autant que la discipline étaient mises en cause ? Montherlant est de ces écrivains qui ont tout vifs leur légende et ce drame intérieur de Sainte-Croix, littérairement transposé, appartient peut-être à cette légende. L'aventure en tout cas se dénoua assez mal. « Nous sommes les Romains sous Néron » disait Montherlant au plein de l'orage. Il était ravi que l'affaire se corsât car il aimait le pathétique et que « ça chauffât » autour de lui. L'abbé Petit de Julleville, à la demande de l'abbé Hermeline, dut le renvoyer.

Nous sommes en mars 1912 et Montherlant a 16 ans. Cette « chose prodigieuse » qu'avait été Sainte-Croix pour lui ne sera-t-elle plus bientôt qu'une chose ternie et en-allée ? A travers les embellissements nostalgiques de sa mémoire et de sa plume, elle va s'embraser au contraire. « Vous sourirez de tout cela quand vous aurez vingt ans » lui a-t-on dit. C'était le méconnaître — et c'était méconnaître encore plus la magie et l'empreinte du collège libre. Il ne s'en est jamais délivré, il n'a jamais renié ce passage brûlant.

Les mois qui suivirent son renvoi furent très malheureux : il a le sentiment de la solitude et du froid, le regret lancinant d'un paradis perdu. Une nuit même, quittant le bal, il va rôder autour du collège endormi. Il suit quelques semaines les cours de droit à l'Institut Catholique ; mais il y est dépaysé et n'y laisse plus qu'une boîte aux lettres, chez le concierge. Il exprime dans une pièce, *l'Exil*, tout ce qu'il éprouve encore de la naïveté et de l'ardeur des amitiés que le collège attise et interdit. Puis cette camaraderie, cette communauté des êtres qui lui manquent, la guerre à vingt ans va les lui donner. Ce sera pour lui une autre expérience déterminante, un autre contentement révélateur. Mais si frémissant et si tonique qu'en ait été le pouvoir, Sainte-Croix ne s'effacera pas.

C'est à la guerre en effet que Montherlant commence d'écrire *La Relève du Matin*, dont il transporte les feuillets dans sa musette de soldat et qui allait être une sorte de symphonie à la gloire du collège, comme une jonchée de palmes étincelantes sur les tombes des garçons qui mouraient alors « n'ayant que des souvenirs de collège ». Montherlant en a critiqué depuis les irisations et les tarabiscotages, les violes et les guirlandes et tous ces anges à la vénitienne qui emportaient vers le ciel le collège Sainte-Croix de Neuilly tout étonné. Cependant il en a laissé reparaître une quinzaine d'éditions en assurant que sous les draperies, sous la nuée fallacieuse et derrière le phantasme, la réalité de Sainte-Croix était en lui demeurée intacte : le visage de son adolescence s'y mirait avec ses boutons, tout ce qu'il avait d'incertain, d'insatisfait et d'indocile, mais la nuque était fraîche, et la vérité, toute dépouillée de sa poésie exubérante, restait admirable. Le collège était un royaume des âmes où les prêtres donnaient aux en-

fants le sens et le goût de la vie intérieure et où, parmi tant de longs moments vides, d'attentes confuses, de fièvres et de retombements, il y avait au moins une fois — une inoubliable fois — où l'enfant percevait une lumière et palpitait sous un rayon.

L'abbé Petit de Julleville qui avait lu *La Relève du Matin* avant sa publication n'en avait pas été mécontent. Le 25 janvier 1920 il rouvrait le collège à Henry de Montherlant et l'invitait à parler devant les anciens élèves. Des dix philosophes de 1912, sept étaient morts à la guerre ; deux des survivants ne l'avaient pas faite, Montherlant seul en revenait. Montherlant ce jour-là déclarait : « En 1911 et 1912, dans le Collège Sainte-Croix de Neuilly a existé pour beaucoup d'êtres, les plus fiers et les plus nobles, quelque chose d'indépassable. Pour beaucoup d'êtres, ce qu'ils ont vécu ici est le meilleur, le plus riche et réellement l'essentiel de toute leur vie. Ceux-là qui survivent, il y a un certain désir du bien, une certaine présence vivante de Dieu, une certaine générosité, une certaine vibration, une certaine inquiétude pour les âmes qu'ils ne peuvent plus retrouver eux-mêmes qu'au-delà de la journée qui a vu leur dernière sortie par cette porte... ». Montherlant rappelait alors le témoignage de quelques camarades disparus au feu, reconnaissant ce qu'ils devaient à l'esprit de Sainte-Croix : à l'époque de l'adolescence « si tragique en mésentente et en méprises » Sainte-Croix leur avait donné la possibilité d'avoir confiance et Montherlant en rendait hommage à celui qui avait instauré cet esprit, qui avait « recréé Sainte-Croix avec son cœur ».

Des rapports de Montherlant avec l'abbé Petit de Julleville je garde une témoignage dont l'archevêque de Rouen me permit de faire usage un jour. Le 31 octobre 1941 il m'écrivait notamment : « Après son renvoi de Sainte-Croix, il n'y a jamais eu de rupture entre Henry de Montherlant et moi jusqu'en 1927. Il est venu me voir à plusieurs reprises. Il a pris la parole au banquet des anciens élèves revenus de la guerre ; ce fut d'ailleurs admirable de ton et d'émotion. Enfin — ce qui est tout-à-fait à son honneur — il m'a apporté le manuscrit de *La Relève du Matin* en me disant qu'il ne voulait rien publier qui puisse me déplaire et qu'il me demandait de lui signaler les passages que je n'approuvais pas. Je marquais au crayon rouge la valeur

d'environ quatre ou cinq pages grand format et jamais un mot n'a paru de ce que j'avais cru meilleur d'effacer... » Et Mgr Petit de Julleville poursuivait : « En 1927 il y eut rupture de sa part, à l'occasion d'un incident tout à fait insignifiant. Il m'avait demandé rendez-vous au moment même où je venais d'être nommé évêque de Dijon. Vous devinez le débordement d'occupations qui tomba sur moi. Sa lettre demeura donc dans un amoncellement d'autres lettres. Je ne la retrouvais qu'un mois plus tard. Je lui écrivis pour m'excuser, il ne me répondit pas mais, au mois d'octobre suivant, se répandit à mon sujet en propos vraiment durs... ». M'arrêterai-je à ces propos insolents ? Ils furent tenus devant Frédéric Lefèvre qui les reproduisit dans *Les Nouvelles Littéraires*. Reprenons plutôt la lettre de Mgr Petit de Julleville : « En 1934, volte-face. Montherlant m'écrivit qu'il désirait se réconcilier avec moi et m'envoya, à titre de témoignage, un petit crucifix que le Comte de Chambord avait donné jadis à son grand-père de Riancey. Je lui répondis aussitôt avec beaucoup d'affection... ». Et l'archevêque de Rouen ajoutait : « Je ne me suis jamais désintéressé d'Henry de Montherlant. Je n'ai jamais réussi non plus à lui faire saisir le sens chrétien de la vie ».

Je déborderais mon propos en commentant ce jugement. Laissez-moi seulement noter encore, touchant Sainte-Croix, que, le Cardinal Petit de Julleville étant mort, Henry de Montherlant transposa le collège dans une pièce en trois actes, *La Ville dont le Prince est un Enfant*, qui exprimait de nouveau avec gravité l'importance qu'eût Sainte-Croix dans sa vie. Son renvoi en fournit le sujet mais elle est imprégnée du climat du collège et je dirais même de la *grâce* du collège si j'avais le loisir d'en parler davantage.

Vingt ans après *La Relève du Matin* Montherlant donnait à la radio un dialogue où il faisait dire à l'un des personnages : « Pour sauver un enfant, il suffit quelquefois d'un homme intelligent auprès de lui... Les prêtres ne donnent pas toujours la foi, mais ils donnent le sens de la vie intérieure — avec ou sans Dieu... Ce collège, cette musique, ces offices, cette action des prêtres, c'est cela leur rôle : maintenir vivante en nous la partie de nous-mêmes de laquelle nous avons tiré l'idée du divin... »

C'est vous-même, Excellence, qui ajouterez à ces paroles la hauteur, la perspective et la vérité qui leur manquent. Dans l'éloge funèbre du Cardinal Grente, le 15 juin 1959, n'avez-vous pas dit ce qu'était un prêtre chargé d'une classe de garçons, responsable d'un collège, conscient de son influence sur des esprits neufs et des sensibilités fraîches, sur des âmes faciles à l'empreinte ? « ...Vivre sous le regard aigu des élèves de telle manière que ne soit pas amoindrie à leurs yeux la foi dont on est le ministre, servir la pensée chrétienne et l'âme de l'Evangile si fidèlement, si loyalement, si simplement, que ce soit là non pas un enseignement juxtaposé à l'autre, mais ouverture sur tout le réel, appel à l'intelligence et au cœur, sens discret et profond de tout ce qu'est Dieu pour l'homme, de tout ce qu'est l'homme, en sa misère, en sa grandeur, devant Dieu, esprit partout présent plutôt que prédication inopportune, levain dans la pâte des programmes scolaires, éveil des consciences sans pression indiscrète mais par communication tranquille de lumière rayonnante ; trouver ainsi dans son obligation professionnelle une exigence de perfectionnement ; c'est une noble tâche... »

Noble tâche assurément « où l'on engage toujours plus qu'on ne sait », qui fait souvent du collège une sorte de buisson ardent et qui, si inachevée, si inféconde que parfois elle paraisse, laisse une trace et marque une existence. Cette tâche, Excellence, a été longtemps la vôtre. Et c'est une tâche analogue sans doute qu'il m'eut fallu évoquer pareillement si, plutôt que Saint-Joseph du Havre, j'avais pris pour prétexte de ce « discours en réponse » quelque autre étape de votre *cursus honorum*, l'Institut Catholique de Paris ou la chaire de Notre-Dame, en vous situant dans l'illustre lignée de ses recteurs ou de ses conférenciers.

* * *

Permettez-moi de ne pas manquer, en terminant, à l'une de ces règles du genre sous la protection desquelles je me suis mis en commençant : un peu de malice, respectueuse cela va de soi, est une manière de courtoisie académique.

Je suis bien certain que votre dignité et votre sagesse vous préservent de la fièvre verte. Mais il n'est pas interdit d'imaginer que quelque grand électeur vienne bientôt vous prendre par la main et vous conduise à tel fauteuil vacant sous la Coupole. Comme nous nous réjouirions, Excellence, si notre Compagnie ce soir en avait déshypothéqué éventuellement l'accès !

Il advint un jour en effet qu'un écrivain habitant notre ville se présentât à l'Académie française. Il était escorté d'ichtyosaures, d'iguanodons et de proboscidiens, mais non d'académiciens rouennais, lesquels d'ailleurs, en ce temps-là, ne tenaient pas séance d'habitude au Muséum. Quand, faisant ses visites, il arriva chez Emile Faguet, celui-ci aussitôt s'enquit : « Naturellement, Monsieur, vous êtes membre de l'Académie de Rouen ? » Il ne l'était point, hélas ! et un « Oh ! alors ! » bougonné par Emile Faguet découragea son ambition et défit sa candidature. On n'oserait supposer qu'il puisse aujourd'hui se rencontrer sous l'habit vert quelque facétieux qui exigerait que vous joigniez à tant de titres éminents celui d'académicien rouennais. Mais on ne prend jamais trop de précautions ! En tout cas, Excellence, pour ce qui dépendrait de nous en une pareille conjoncture, vous voici maintenant paré.

---

# HOMMAGE AUX MEMBRES DE LA COMPAGNIE DÉCÉDÉS

---

## René ETIENNE

(1901 - 1957)

*En ouvrant la séance de l'Académie, le 11 mai 1957, le président, R.-G. Nobécourt, rendit hommage en ces termes à M. René Etienne décédé l'avant-veille, en sa 56e année, à la suite d'une intervention chirurgicale.*

Au début de notre dernière séance, je vous informais que M. René Etienne, contraint de subir une opération dont il n'ignorait pas la gravité, nous demandait d'excuser une absence qui se prolongerait sans doute, si tout allait bien, trois mois au moins. Le soir même je lui avais exprimé notre sympathie et nos vœux. Vous savez maintenant que cette absence sera sans retour et que René Etienne ne sera plus présent parmi nous que par le souvenir que nous en garderons.

Ce que nous savions de lui, des qualités de son esprit et de son cœur, à la fois si éminentes et si discrètes, de son goût de l'initiative, si largement informé, si parfaitement méthodique, de la conscience qu'il apportait à toutes ses entreprises, nous avait fait espérer bien davantage : il eut été l'année prochaine notre vice-président et nos suffrages très amicaux l'eussent porté l'année suivante à la présidence de notre Compagnie. Sa mort qui atteint tant de groupements et d'organismes divers où son dévouement, sa lucidité, sa décision étaient exemplairement efficaces, frappe d'un coup très sensible l'Académie de Rouen.

Il avait été heureux d'y entrer en décembre 1947. Des titres nombreux le désignaient à notre appel. Déjà, en 1943, nous avions couronné son premier ouvrage, *Jacobins de village*, où sa curiosité, son érudition, son intérêt pour l'homme pris par l'événement et livré à l'histoire, la pondération de ses jugements qui n'excluait pas l'assurance de ses convictions ni la fidélité de ses principes, la simplicité de sa plume, révélaient l'un des aspects de sa culture. Celle-ci, fort étendue, était toujours avertie et toujours accueillante, toujours prête à encourager aussi — et pas seulement par des paroles gratuites. Elle était un humanisme intégral.

Et il me semble que René Etienne incarnait une certaine tradition qui caractérisa longtemps, qui caractérise peut-être encore, des familles

de notables rouennais, cette bourgeoisie de négoce non repliée sur ses affaires, attentive à tous les problèmes humains, ouverte aux embellissements de la vie, situant, débordant, dépassant son industrie ou son commerce par une généreuse action civique, sociale, intellectuelle, voire spirituelle.

Après *Jacobins de village* où il rapportait l'existence d'un bourg normand, celui d'Ecouis, pendant la Révolution, René Etienne publia pour ses amis, sous le titre *Les jours sans gloire* ses souvenirs de soldat — il était capitaine d'artillerie — pendant la campagne de 39-40.

Plus récemment il réunit les *Chroniques* d'actualité qu'il avait données à la revue mensuelle du pensionnat Jean-Baptiste de la Salle dont il avait été l'élève.

Dans toutes ces pages on retrouve le même intérêt pour l'individu, pour la collectivité et pour le fait, la même probité de l'intelligence, la même fermeté de l'appréciation, la même modestie de ton et d'attitude. Les rapports dont il fut ici chargé à l'occasion de notre prix d'études normandes étaient d'une encre pareille et d'une pareille qualité de caractère.

René Etienne a proscrit tout discours auprès de son cercueil. Sa vraie joie, sa joie profonde n'était pas vaine ; elle était celle de tous les devoirs, de toutes les multiples tâches qu'il s'était délibérément imposés et qu'il lui suffisait de remplir au mieux : plus, toujours, était en lui. Mais il eut accepté l'hommage de notre amitié et c'est cet hommage que nous lui rendons ensemble, mes chers confrères, avec une égale émotion et une égale tristesse. R.G. N.

## Henri ELOY
## († 1957)

Ancien directeur, à Rouen, du Crédit Foncier, membre de la « Société normande des Etudes Préhistoriques », M. Henri Eloy fut pendant sa longue vie un fervent archéologue.

Il laisse plusieurs études d'une incontestable valeur : « La côte Sainte-Catherine, près Rouen, l'abbaye fortifiée, le Prieuré Saint-Michel » (Rouen, Imprimerie Lecerf, 1939. Extrait du Bulletin des Amis des Monuments Rouennais, années 1935, 36, 37, 38, 39). — « L'origine gallo-romaine de la canalisation du Robec et de l'Aubette, et les premières enceintes de Rouen » (Rouen, Imprimerie Lecerf, 1941. Extrait de la Société normande d'Etudes préhistoriques). — « Un Bethléem normand. La Chapelle de Bethléem à Aubevoye, près Gaillon » (Rouen, Imprimerie Lainé, 1946. Extrait de la Société Libre d'Emulation de la Seine-Inférieure).

Présenté à l'Académie le 17 avril 1942, il y fut reçu le 3 juillet de la même année. Il étudia dans son discours de réception : « Un collaborateur de l'Abbé Cochet, Paul-Henri Cahingt. Lettres inédites de l'Abbé Cochet ».

D'une érudition consciencieuse, M. Henri Eloy ne laissa que ces quelques études longuement préparées. Il assistait régulièrement aux séances de l'Académie. Nous connaissions sa modestie, sa timidité. Il était de ces érudits qui se contentent de la seule joie de chercher et de découvrir et dont les travaux enrichissent le patrimoine de notre Compagnie.

## Le Chanoine DELEPOUVE

## (1876 - 1959)

Né à Mathieu (Calvados) le 12 octobre 1876, M. le Chanoine Delepouve, mort à Blosseville-Bonsecours le 15 mai 1959, était prêtre depuis le 8 juillet 1900.

Il jouissait d'une grande expérience, acquise à Saint-Sulpice, à Saint-Louis des Français à Rome, à Montmartre, à Saint-Philippe du Roule à Paris et à Saint-Christophe de Javel.

Reçu à l'Académie le 4 décembre 1943, il ne put s'associer que trop rarement à nos réunions. Mais il y fut toujours apprécié par la finesse de son esprit et son amabilité.

Il lui apporta une culture juridique fort précieuse, couronnée à Rome par le doctorat en droit canonique, et qui s'était traduite par divers articles dans la « Revue Catholique des Institutions et du Droit » : « La lutte entre l'Eglise et la Révolution », « Le Conclave de 1903 et le veto d'exclusion des Puissances », une « Comparaison des Lois de Séparation au Brésil et en France ».

Attaché à la cathédrale de Rouen par notre confrère Monsieur le Chanoine Lesergeant, il y montra son éloquence en plusieurs stations d'Avent et de Carême. Il fut un excellent prédicateur à Cambrai (Panégyrique de Sainte Jeanne d'Arc) à St-Etienne de Caen (sur le Sacerdoce, devant le cardinal Verdier), à Trouville. Mais sa parole était encore plus émouvante au confessionnal soit à la cathédrale, soit à St-Godard, soit, vers la fin, à Notre-Dame de Bonsecours.

A la Maîtrise Saint-Evode, dont il fut plusieurs années supérieur, les enfants trouvèrent en lui un père qui savait célébrer la musique, aux fêtes de Sainte Cécile.

M. le Chanoine Delepouve était d'une extrême fidélité à sa famille, à son frère, à sa nièce, Mme Pierre de Gaulle, dont il avait béni le mariage, et sa bonté se manifestait dans tous ses gestes d'amitié.

## Louise LEFRANÇOIS-PILLION

## (1871 - 1959)

Si la double ascendance de Louise Lefrançois-Pillion était d'origine bourguignonne, elle comptait des alliances normandes. Elle-même eut de bonne heure de fortes attaches avec notre province. N'a-t-elle pas vécu entre la Seine et le Cotentin ses trente premières années ? C'est là que mûrit sa vive sensibilité et que son esprit se forma, au gré d'une curiosité intellectuelle à la fois exigeante et anxieuse qui fut l'une des marques constantes de son caractère. Plus tard, ses travaux archéologiques, la présence de parents proches et d'amis très chers, devaient l'attirer souvent à Rouen et notre cité demeura jusqu'au bout l'objet privilégié de sa vénération.

Son père, Paul Pillion, Conservateur des Hypothèques, fut amené à exercer ses fonctions notamment à Rouen et à Argentan. Sa mère

était le dernier enfant de Max Rouhette de Monforand, ancien Président de la Cour Royale de Cayenne, et de Nathalie de Poilloüe de Saint Mars.

Louise Pillion voit le jour aux Andelys, près de l'église Notre-Dame, le 8 août 1871 ; elle passe son enfance à Rouen, son adolescence et sa jeunesse à Vire et à Argentan.

En 1900, elle vient habiter Paris, auprès de son père retraité. Désireuse de se cultiver dans un domaine particulier, elle suit les cours de l'Ecole du Louvre, où bientôt l'enseignement d'André Michel va l'engager sur une voie difficile et royale, dont elle ne s'écartera pas durant un long demi-siècle. Et c'est une place non négligeable parmi les historiens de l'Art que ses dons et un savoir grandissant lui permettront d'occuper.

Détail anecdotique à retenir : le diplôme qui lui fut décerné en 1904 eut un aspect « féministe » que la presse tint à signaler. Voici l'articulet paru dans un magazine parisien :

« Pour la première fois, une jeune fille vient de soutenir la thèse d'archéologie qui termine les cours de l'Ecole du Louvre... Les trois années de cours de Mlle Pillion, et la soutenance qui les termine représentent un travail considérable. Après avoir, sous la direction de M. André Michel, approfondi l'histoire de la sculpture gothique, italienne, française enfin, jusqu'à Rude et Carpeaux, il se trouva qu'un jour, à Rouen, un vieux bibliothécaire lui demanda si elle ne serait point tentée de faire sur les petites sculptures de la cathédrale (de Rouen) un travail que personne n'avait encore entrepris. C'était un très gros labeur. Mlle Pillion y a mis une sorte de passion ; et cette vocation d'une jeune fille est plus merveilleuse encore que son succès... »

Ces « petites sculptures » ne sont autres que les nombreux bas-reliefs recouvrant les pieds-droits des portes du transept. Louise Pillion s'était appliquée à les connaître avec beaucoup de sens critique et en s'armant de patience ; ainsi parvint-elle souvent à déchiffrer ce qui restait obscur, ou à justifier ce qui semblait insolite.

Sa thèse, publiée chez Picard à Paris, en 1907, sous le titre « Les portails latéraux de la cathédrale de Rouen », appelait un travail complémentaire que l'auteur, affirmant sa maîtrise, assuma avec bonheur. Il s'agissait cette fois de commenter les parties plus hautes des mêmes portails : tympans, voussures, gables et grandes statues. Louise Pillion sut détailler ce vaste tableau. Son enquête, menée dans la joie de la recherche et de la découverte, lui fit accueillir les trouvailles d'autres chercheurs amis, tel le jeune archéologue Jean Lafond devenu depuis notre confrère. C'est en 1913, dans la « Revue de l'Art chrétien » (qui n'allait malheureusement pas survivre à la guerre 14-18) que parurent ces « Nouvelles Etudes », inséparables de l'œuvre précédente et formant avec elle le principal ouvrage consacré à Notre-Dame de Rouen depuis les restaurations du second Empire.

Au fil des années, d'autres occasions permettront à leur auteur de reparler du vieil édifice. Entre autres, le Congrès archéologique de 1926, où elle fut chargée de présenter la *sculpture monumentale* de la cathédrale et, récemment, le dégagement de la face interne du portail sud du transept, dont elle a loué les bas-reliefs réapparus (cf. le Bulletin monumental, T. CXII).

Il est permis de penser que le sujet de ses premiers travaux a commandé la ligne majeure de sa carrière. En effet, son œuvre d'historien presque toute entière est consacrée à l'art religieux médiéval, et plus spécialement à la plastique. Notre collègue excellait dans l'examen des styles et des formes, en fonction des programmes iconographiques ; elle n'a cessé de s'intéresser aux divers problèmes touchant les influences des écoles et des chantiers. Enfin, au nombre des grands thèmes qui retinrent son attention, celui de la Vierge à l'Enfant à travers le XIVe siècle français lui inspira une étude très remarquée.

Il faudrait pouvoir parler des qualités de l'écrivain et du critique, chez qui le souci scientifique, toujours dominant, ne s'enveloppe pourtant d'aucune sécheresse, parce que le jugement réserve sa part à la signification profonde de l'objet considéré. Le savant démontre mais, en même temps, convaincu que l'art, suivant la formule de Paul Claudel, « existe pour être à l'âme un agent d'expression », il prend soin de dire, ou de suggérer, la résonance spirituelle de ce qu'il analyse. Une telle préoccupation, qui se retrouve dans ses ouvrages les plus didactiques, revêt une valeur insigne dans *l'Esprit de la Cathédrale*, où se conjuguent les témoignages de l'historien et du croyant.

Un auditoire ne pouvait être insensible à ces qualités, à ces « démarches » que le lecteur est à même d'apprécier encore. Louise Lefrançois-Pillion aimait à donner un renseignement direct, lequel correspondait à une disposition de son tempérament. Ses leçons orales, sous une forme ou une autre, jalonnèrent son existence : cours pour des jeunes gens, à Paris et à Rouen, de 1904 à 1917, pour des étudiants en Sorbonne en 1926, conférences multiples en France et à l'étranger devant les publics les plus variés, depuis les collèges académiques jusqu'aux clercs d'un grand séminaire, sans oublier les visites guidées de cathédrales groupant tantôt de savants congressistes, tantôt des ouvriers.

Après son mariage en 1913 avec Me Fernand Lefrançois, avocat au Barreau d'Amiens (mort en 1933), Louise Pillion établit sa résidence en cette ville. Là, en marge de ses travaux archéologiques, elle exerça d'autres activités, littéraires, sociales, voire apostoliques. Nous rappellerons seulement que pendant trente ans, elle dirigea, d'abord avec son mari qui les avait fondées, puis seule, les « Conférences de littérature et d'histoire », foyer de la vie intellectuelle en Picardie.

La vieillesse ne l'incita pas au repos. En 1949, intéressée depuis longtemps par le mouvement anglican et curieuse de tout ce qui concernait Newman, Louise Lefrançois-Pillion publia une traduction de *Loss and Gain*. La même année, paraissait son travail sur les *Maîtres d'œuvre et tailleurs de pierre*. En 1954, chez Albin Michel, était édité *L'Art du XIVe siècle en France*, auquel avait collaboré M. Jean Lafond. Peu après, répondant à une demande amicale de M. Daniel Rops, elle publiait *Abbayes et Cathédrales*, un compendium de ses meilleurs traités.

Dans l'épreuve de la solitude, qui l'affectait beaucoup, ses lectures et ses méditations ne la firent jamais délaisser le beau domaine qu'elle avait servi utilement, avec toute sa fine intelligence. Elle venait d'achever un manuscrit sur *L'Art du XVe siècle en France* quand la mort l'atteignit, assez brusquement, le 14 août 1959.

Puisse cet hommage contribuer à garder la mémoire d'un être d'élite et d'une œuvre vouée à l'un des plus précieux éléments du patrimoine de la chrétienté.

# ROBERT FLAVIGNY

## (1904 - 1959)

Robert Flavigny est né à Elbeuf le 22 mai 1904 dans une famille d'industriels implantés depuis longtemps dans cette ville. Il y fit ses études secondaires au collège Fénelon.

En 1925 il entrait à l'école des Beaux-Arts de Rouen, dans l'atelier d'Edouard Delabarre, pour y commencer ses études d'architecture.

Reçu au concours d'admission à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, il partait pour Paris où, dans l'atelier du maître Héraud, il glanait des succès marquants et plusieurs médailles ; il montait en loge pour le deuxième essai du Grand Prix de Rome et, enfin en 1930, il obtenait son titre d'architecte D.P.L.G.

Poursuivant sa formation pour répondre à une vocation dont il donnera par la suite des preuves évidentes, il suivait de 1932 à 1935 les cours d'antiquités grecques et romaines, puis l'enseignement théorique et pratique de muséographie ainsi que les conférences sur la technique des fouilles archéologiques.

Elève à l'école du Louvre, il en sortait en 1934 avec son diplôme. En 1935, il obtenait, avec la mention très bien, un certificat d'études muséographiques et en 1942 sa thèse était dotée du prix de la fondation Koechlin.

Ainsi Robert Flavigny était bien armé pour affronter sa carrière professionnelle aux multiples aspects. Les résultats répondirent pleinement aux promesses de sa formation studieuse, de sa culture, de son talent, de sa vive intelligence non dénuée d'un sens critique qui accusait sa personnalité.

Comme architecte Robert Flavigny exerça avec distinction cette profession passionnante, mais difficile et chargée de responsabilités, créant et dirigeant sur l'ensemble de son département d'origine des travaux multiples et divers ainsi qu'un certain nombre d'œuvres de particulière importance.

La liste serait longue des immeubles qu'il a édifiés, des châteaux qu'il a restaurés.

Outre les constructions rurales qui l'appelaient fréquemment sur les routes du pays de Caux et du pays de Bray, retenons du moins la restauration des châteaux d'Auberville, de Galleville, de Janville, d'Anglesqueville, la construction d'un manoir à Valliquerville, l'aménagement des églises de Sotteville-sur-Mer, d'Ocqueville et de Grainville-la-Teinturière.

Appelé à rebâtir des églises détruites pendant la guerre de 39-45, il édifie celle de Saint-Pierre-le-Viger et apporte sa collaboration à ses confrères Marchand et Pierre Chirol, pour la conception et la direction des travaux de la célèbre église ronde d'Yvetot.

A Rouen même il est chargé de l'important chantier de l'îlot 24 au bas de la rue de la République. Il aménage pour la ville l'ancienne église Ste-Croix des Pelletiers dont l'adaptation à sa nouvelle destination de salle de conférences et de concerts fut si justement appréciée. Puis, en collaboration avec les architectes Pierre Chirol, Hen et Pruvost,

il participe à l'édification du Palais des Consuls, notre somptueuse Chambre de Commerce.

Mais il faut dire qu'à côté de cette tâche accablante de bâtisseur, il était aussi professeur chargé d'archéologie et de perspective à l'Ecole régionale d'Architecture et à l'Ecole des Beaux-Arts. Il y apportait tout son savoir, toute sa conscience et une gentillesse qui le faisaient tant apprécier et aimer de ses élèves.

Tous ces titres acquis dans l'exercice de sa profession lui valurent d'être porté par ses pairs à des postes de confiance et de dévouement qu'il ne savait refuser car il avait le sens profond de son devoir et la notion du service désintéressé sans souci des ambitions et des contingences matérielles.

C'est ainsi qu'il fut membre du Conseil régional de l'Ordre, président du Comité des Architectes agréés près du Ministère de la Reconstruction, président-adjoint de l'Office du Bâtiment de Haute-Normandie, président du Groupe Normand des Architectes dip'ômés par le gouvernement, président du Syndicat des Architectes de la Seine-Maritime. Et ces titres étaient assortis des tâches qu'il accomplissait avec une conscience sans égale et une connaissance avertie des problèmes qu'ils posaient.

A côté de tant d'activités professionnelles, il en eut beaucoup d'autres et de tout premier plan.

Les connaissances acquises à l'Ecole du Louvre, la culture puisée dans les enseignements spécialisés qu'il avait suivis, la science et l'amour de l'histoire de l'art qui le passionnait, les diplômes dont il était titulaire firent de lui, en 1942, un Directeur du Musée départemental des antiquités, tâche à laquelle il se consacra avec la même conscience et le même bonheur qu'à tout ce qu'il entreprenait. Après le retour des collections dispersées pendant l'occupation de 1940-1944, il procéda au classement et à la remise en valeur des pièces d'art du musée de la rue Beauvoisine. Conservateur aussi du manoir Pierre Corneille, de la tour Jeanne-d'Arc, il organisait enfin, non sans un labeur épuisant, le musée Victor-Hugo dans la célèbre maison de Villequier.

Que dire encore du travail immense fourni par le secrétaire de la Commission départementale des Antiquités qui ne craignait jamais sa peine et faisait profiter de sa vaste érudition les organismes officiels ou les Sociétés Savantes auxquelles il appartenait ?

Ces Sociétés Savantes tenaient une grande place dans l'activité, déjà débordante pourtant, de Robert Flavigny.

Parmi elles, il plaçait au tout premier plan notre Académie au sein de laquelle il avait été admis en 1943. Il était jaloux de conserver à la Compagnie sa préséance sur toutes les autres et s'efforçait de maintenir ses traditions. Il y tenait une large place, participait à ses travaux, et c'est avec une courtoise distinction, non dépourvue de vigueur, qu'il apportait son avis dans les discussions et influait sur les décisions. Il fut un brillant président de l'Académie durant l'année 1953.

Mais je ne saurais oublier son action au sein et à la tête de la Société des Amis des Monuments Rouennais qu'il présida de 1954 à 1958, dirigeant avec l'aide de sa famille des promenades remarquablement organisées, prenant une part active à la vie de la Société par des communications et des publications extrêmement nombreuses,

dispensant ses conseils pertinents avec une amabilité toujours accueillante.

Collaborant à la Revue des Sociétés Savantes de Haute-Normandie, il composait chaque année le numéro consacré à l'Archéologie et à la Préhistoire, tout en apportant son aide à la mise en route de la restauration des vieilles façades rouennaises en même temps qu'aux recherches sur le Rouen Gallo-Romain.

Il fit paraître un certain nombre de publications : *A propos du Portail des Libraires de la Cathédrale de Rouen, notes sur les grotesques* (1939) ; *Le dessin de l'Asie occidentale ancienne et les conventions qui le régissent* (1940) (récompensé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres - Prix Bordin 1943) ; *Sites et demeures de jadis*, commentaires des illustrations de Y. Billard (1950) ; *Deux plaques mérovingiennes inédites de Saint-Ouen de Rouen ; Contribution à l'iconographie de St-Georges* (en collaboration avec Mlle Elisabeth Chirol) ; *Etudes mérovingiennes : Actes des journées de Poitiers*, 1er-3 *mai* 1952.

Il était chevalier de la Légion d'honneur et officier d'Académie.

Cette vie débordante d'activités multiples, ce cœur animé par le souffle de l'intelligence et de l'esprit, cette haute conscience qui savait qu'il sera beaucoup demandé à celui qui a beaucoup reçu, laissèrent à ceux qui l'avaient connu un souvenir profondément émouvant et de fécondes leçons.

Dans les derniers jours du mois de novembre 1959 une maladie inexorable le terrassait brutalement au volant de son automobile. Il ne survécut que quelques jours. Le 4 décembre, après la cérémonie des obsèques célébrées en l'église de la Madeleine, il était inhumé à Elbeuf, dans l'ancien cimetière Saint-Jean, parmi les tombes innombrables de ses ancêtres qu'il a rejoints dans l'Eternel repos.

ANDRÉ ROBINNE.

# Table des Matières


Pages

TABLEAU DE L'ACADÉMIE AU 31 DÉCEMBRE 1959 .. .. .. .. .. 9

CHRONIQUES DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE, PAR M. LE CHANOINE LETELLIER :

Année 1957 .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 13
— 1958 .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 15
— 1959 .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 18

PRIX DE L'ACADÉMIE :

Année 1957 .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 21
— 1958 .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 22
— 1959 .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 22

LE TROISIÈME CENTENAIRE DE LA NAISSANCE ET LE DEUXIÈME CENTENAIRE de la MORT DE FONTENELLE

(2 MARS 1957)

Discours de M. R.-G. NOBÉCOURT : *Fontenelle et l'Académie de Rouen* .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 27
Discours de M. ANDRÉ COUDER : *Deux portraits de Fontenelle* 39
Discours de M. ANDRÉ MAUROIS : *Un grand esprit prématuré* 49

DISCOURS DE RÉCEPTION :

Discours de réception de M. ANDRÉ ROBINNE (29 mai 1958) : *De « Rouen désolée » à Rouen rajeunie* .. .. .. .. 65

Réponse de M. ROBERT-C. FLAVIGNY : *« Les autres » et les Architectes* .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 85

Discours de réception de M. PIERRE SEMENT (17 octobre 1959) : *L'influence des maîtres ; Gabriel Ligeret. Georges Blondel* .. .. .. .. .. .. .. .. .. 99

Réponse de M. le CHANOINE LETELLIER : *Un « Maître », Charles Nicolle, humaniste* .. .. .. .. .. .. .. 117

Discours de réception de MONSEIGNEUR BLANCHET (5 décembre 1959) : *Le Grand Séminaire de Rouen au début du XIX^e siècle* .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 129

Réponse de M. R.-G. Nobécourt : *Le Cardinal Petit de Julleville et Henry de Montherlant* .. .. .. .. .. 151

## HOMMAGE AUX MEMBRES DE LA COMPAGNIE DÉCÉDÉS :

René Etienne .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 165
Henri Eloy .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 166
Le Chanoine Delepouve .. .. .. .. .. .. .. .. 167
Louise Lefrançois-Pillion .. .. .. .. .. .. .. .. 167
Robert Flavigny .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 170

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RÉUNIES
L. DURAND ET FILS
A FÉCAMP (S.-M^time)

D. L. : 1^er Tr. 1961

TRIA LIMINA PANDIT
SCIENT. LITT. ET ART.
ACAD. REGIA ROTHOM.
1744